



ISSN 0038-7665 SPIRITUS 206

Mission et coopération



2012

11 €

Revue d'expériences et recherches missionnaires

Spiritus

Actualité missionnaire

- Missionnaire au Maghreb
- Sénégal et RD Congo
- Allemagne
- Belgique

Dossier

Mission et coopération

Chroniques

- Jubilé Pauline Jaricot
- Africae munus

N° 206
Mars 2012

Édito : Au nom du Christ

Actualité missionnaire

Eric Bladt

Dieu est venu à ma rencontre

7

Relisant plus de cinquante années d'apostolat en Tunisie et en Algérie, l'auteur les contemple avec gratitude comme un chemin où Dieu est venu à sa rencontre de multiples façons. Il y eut bien sûr la découverte du Maghreb, sa terre, ses peuples, ses langues et ses expressions culturelles. Mais surtout, cette « amitié » offerte, trace de l'œuvre de l'Esprit Saint, véritable épiphanie du Seigneur accueillie dans la joie.

Spiritus

Pour une paix fondée sur la justice et la vérité

18

Présentation succincte des prises de position des évêchés du Sénégal et la RD Congo concernant les élections. Avertissement contre la fraude fort probable au Sénégal, dénonciation de fraude massive en RD Congo : « on ne construit pas un État de droit dans une culture de tricherie ».

Miriam Altenhofen

Au service de l'Église universelle

Quelques développements en Allemagne

22

Cinq années parsemées de débats parfois tumultueux auront été nécessaires pour trouver un nouveau modèle de collaboration entre la Conférence épiscopale et les Instituts missionnaires en Allemagne. C'est le dialogue dans le respect de chacun des partenaires qui a finalement prévalu pour le bien du service de la mission.

Eric Manhaeghe

Rompre le silence, tirer des leçons

27

Réflexion missiologique à partir du processus de discernement des Évêques et des Supérieurs majeurs de Belgique après le choc provoqué par la vague de révélations d'abus sexuels en 2010 ; abus commis par des membres du clergé et des instituts de vie consacré au cours des cinquante dernières années. Les auteurs demandent très sincèrement pardon, conscients que ce pardon ne sera possible que dans la mesure où les victimes verront qu'une nouvelle orientation est décidée et appliquée énergiquement. D'où leur souci d'entrer d'une façon plus ouverte en conversation avec la société.

Dossier : Mission et coopération

Franz Helm

Pour qu'ils aient la vie en abondance Coopération au développement dans un contexte ecclésial comme chemin de la mission

33

L'injustice à l'échelle planétaire exige une critique radicale du modèle de développement dominant unilatéralement orienté vers la rentabilité économique. Un autre modèle est à promouvoir qui soit capable de donner un avenir à l'humanité en privilégiant la qualité des relations entre les humains, les sexes, les peuples, la nature. C'est une tâche à laquelle l'Église, animée de l'espérance de la victoire du Christ sur le mal et toujours plus fidèle à son propre enseignement, est appelée à collaborer.

François-Xavier Guiblin

Le volontariat, l'homme au service du développement

46

Le passage du terme de « coopérant » à celui de « volontaire » témoigne d'un profond changement d'appréciation du modèle de développement à promouvoir. De la coopération en vue d'aider les pays du Sud à *rattraper leur retard* dans la course à la rentabilité par la concurrence, on est passé au volontariat, véritable « dialogue en action » pour une humanisation de la mondialisation. Fondée en 1967, la DCC (Délégation Catholique pour la Coopération) y prend une part active.

Anne Marie Cunin

Volontaires pour une mission d'Église

60

Beaucoup partent en coopération dans le cadre de la DCC motivés par leur foi, d'autres le font sans partager les mêmes convictions. Mais comment vivent-ils ce volontariat ? À les écouter, il est pour tous une expérience de service et de solidarité qui change le regard sur soi, sur l'autre, sur le travail, le temps, la famille, la vie, et pour beaucoup une mission d'Église d'une richesse souvent insoupçonnée qui les marque durablement.

Pedro Fernandes

Accueillir le missionnaire laïc dans la perspective de celui qui reçoit

73

Dès avant le concile Vatican II, une nouvelle gestion de la mission a émergé, les laïcs y prenant désormais une part importante à travers le « volontariat missionnaire ». Qui sont ces missionnaires laïcs ? Qu'apportent-ils et que reçoivent-ils de la mission ? L'auteur explore ces questions à partir d'une expérience concrète, celle de la mission des Spiritains d'Itoculo (Mozambique).

Philippe Rivals

Quelle spiritualité pour s'investir dans la coopération ?

91

S'il est sans doute impossible d'isoler une spiritualité spécifique du coopérant, il est indéniable que la coopération s'avère être un temps de construction personnelle, de découverte de l'Église et de maturation dans la foi. La relecture de chaque étape du parcours de ceux qui s'engagent dans cette aventure laisse entrevoir les « avancées spirituelles » qui peuvent faire de cette expérience un véritable « temps de grâce ».

Chroniques

Bernard Keradec

Jubilé Pauline Jaricot

Colloque international, Lyon, 9 janvier 2012

103

Présentation du colloque organisé par les Œuvres Pontificales Missionnaires sur le thème « Pauline Jaricot, une femme toujours actuelle ». Présentée comme une femme à l'esprit novateur, précurseur du catholicisme social et portée par une profonde spiritualité, la lyonnaise P. Jaricot (1799-1862) semble cependant plus connue et vénérée à l'étranger qu'en France.

Yvon Christian Elenga

L'Église d'Afrique accueille *Africae munus* de Benoît XVI

109

Benoît XVI a tenu à donner l'exhortation post synodale *Africae munus* en terre africaine, comme pour y faire entendre « la voix du Christ sur le thème de la réconciliation, la justice et la paix ». Elle invite à la résistance contre l'afro-pessimisme et appelle chaque membre du corps qu'est l'Église à « redécouvrir le sens de sa vocation et à porter l'espérance de sa mission ».

Livres

Recensions

115

Henri Bernard-Maître, Pierre Humbertclaude et Maurice Prunier,
Présences occidentales au Japon.

Erik Pillet (dir.), *Tous fragiles, tous humains.*

Madeleine Le Jeune et Jessie Munro, *Suzanne Aubert (1835-1926).*

Charles de Lantages, *Vie de la bienheureuse Agnès de Langeac.*

Claire Weibel Yacoub, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens.*

Pierre Boz, *Une fin des temps.*

Jean-Daniel Causse, Élian Cuvillier et André Wénin, *Divine violence.*

Étienne d'Escrivain, *Un monastère cistercien en terre d'islam ?*

Germain Jin-Sang Kwak, *La foi comme vie communiquée.*

Youcat-Français. Catéchisme de l'Église catholique pour les jeunes.

Servir la vérité qui libère

Le modèle par excellence à partir duquel l'Église pense et raisonne, et qu'elle propose à tous, c'est le Christ. Selon sa doctrine sociale, « l'Église n'a pas de solutions techniques à offrir et ne prétend "aucunement s'immiscer dans la politique des États". Elle a toutefois une mission de vérité à remplir [...] une mission impérative. Sa doctrine sociale est un aspect particulier de cette annonce : c'est un service rendu à la vérité qui libère ».

Les Pères du Synode ont exprimé leur perplexité et leur préoccupation face à la mondialisation. J'ai déjà attiré l'attention sur cette réalité, comme un défi à relever. « La vérité de la mondialisation comme processus et sa nature éthique fondamentale dérivent de l'unité de la famille humaine et de son développement dans le bien. Il faut donc travailler sans cesse afin de favoriser une orientation culturelle personnelle et communautaire, ouverte à la transcendance, du processus d'intégration planétaire ». L'Église souhaite que la mondialisation de la solidarité aille jusqu'à inscrire « dans les relations marchandes le principe de gratuité et la logique du don, comme expression de la fraternité », évitant la tentation de la pensée unique sur la vie, la culture, la politique, l'économie, au profit du respect éthique et constant des diverses réalités humaines pour une solidarité effective.

Benoît XVI, *Africae munus*, 22 et 86.

Au nom du Christ

Il y a peu, le quotidien La Croix reproduisait dans un de ses dossiers Religion&Spiritualité l'entretien croisé de deux jeunes religieuses, l'une contemplative, l'autre apostolique. L'entretien glissa vers la tendance de la société actuelle à « reléguer la vie apostolique à des temps anciens » et semer le doute sur ce qui la distinguerait encore des organisations humanitaires. La réponse fut limpide : « une ONG s'engage pour davantage d'humanité. Une congrégation posera le même geste au nom du Christ. La différence est là » et un peu plus loin : « le témoignage réside dans la manière d'être avec les autres » et enfin : « mon engagement est de l'ordre du chemin pascal »...

Voilà des réponses de terrain que l'on retrouve, certes dans un autre langage, sous la plume du théologien lorsqu'il s'exprime précisément sur le lieu de la distinction entre mission chrétienne et activités des travailleurs sociaux. Pour Peter C. Phan, « la distinction entre mission chrétienne et travail social n'est pas dans ce qui est fait, ni dans la prétendue supériorité spirituelle de la première par rapport au second, mais elle est dans le comment, c'est-à-dire dans l'attitude d'effacement et de vulnérabilité qui est celle de Jésus, et dans le pourquoi, c'est-à-dire pour le Royaume de Dieu ». Ne nous privons pas non plus de l'éclairage de l'ecclésiologie catholique qu'offrait Mgr J. Doré sur cette question (Spiritus n° 195, 2009) quand il rappelait les trois missions fondamentales de l'Église : l'annonce de la Parole, la célébration des sacrements et la pratique de la charité. La troisième appartenant tout autant à la mission de l'Église que les deux autres. Et il faisait bien remarquer combien il était significatif que la troisième mission, celle qui correspond à la tâche de gouvernement, soit désignée du nom de « service ». Par là, c'est l'Église tout entière qui est appelée « à s'engager dans le monde au titre du service de la charité ».

Deux aspects fondamentaux du choix des chrétiens de « faire le bien » sont ici mis en valeur : d'une part la motivation personnelle et collective des chrétiens pour agir, et d'autre part le comment de ce service de la charité. L'examen de la motivation poussera toujours l'Église à la conversion du chemin pascal, de la « grande pauvreté de la nuit pascale » pour reprendre les mots d'Eloi Leclerc. Passage où se dit le mystère d'un Dieu dont le Nom ne saurait être accaparé et par qui il faut se laisser vaincre tel Jacob au gué du Yabboq. Or, il arrive que l'Église ne se laisse pas vain-

cre. « Victorieuse et sûre d'elle-même, poursuit E. Leclerc, [la chrétienté] a cru détenir, à elle seule, le nom de Dieu. Ce fut la source de ses intolérances et de ses malheurs ». Tentation de la puissance qui, au cours des siècles, a parfois laissé cette chrétienté cautionner un modèle de développement visant unilatéralement « la rentabilité économique et la concurrence la plus avantageuse, [et défendant] la loi du plus fort ». Ouvrant le dossier de ce numéro, Franz Helm invite d'abord à une critique radicale d'un tel modèle de développement et de l'idéologie qui le porte. La situation d'injustice actuelle est en contradiction criante avec le don voulu par Dieu de la vie en plénitude pour tout homme sans exception. Il revient donc aux chrétiens de collaborer à la promotion d'un modèle de développement visant, selon les mots de Benoît XVI, le « développement intégral de l'homme dans l'amour et la vérité ». Un modèle capable de donner un avenir à l'humanité en privilégiant la qualité des relations entre les humains, les sexes, les peuples, la nature. Dans cet ensemble, le volontariat comme « dialogue en action » occupe une place importante. Outre son professionnalisme, écrit François-Xavier Guiblin, il offre une manière d'être-avec l'autre qui est le « signe avant-coureur et prophétique d'une nouvelle manière d'envisager les rapports internationaux ». Avec d'autres organismes, la Délégation Catholique pour la Coopération (DCC) y contribue, passant depuis près de 50 ans par une évolution qui l'a menée du « faire à la place de », au « faire pour » et enfin au « faire avec ».

L'autre aspect fondamental mis en valeur, c'est le comment du service de la charité. Les trois autres contributions viennent, chacune à sa façon, donner chair à ce « comment » que le théologien Peter C. Phan relie à l'attitude d'effacement et de vulnérabilité qui fut celle de Jésus. À partir d'expériences et de témoignages de volontaires, Anne Marie Cunin nous fait entrer dans le quotidien de cette aventure de service et de solidarité vécue par beaucoup comme une mission d'Église. Fort de l'expérience de la mission d'Itoculo (Mozambique), Pedro Fernandes fait une présentation du missionnaire laïc et de ses relations mutuelles avec l'équipe apostolique qui le reçoit. Allant plus loin, il invite à rêver de communautés de missionnaires laïcs ayant leur propre projet apostolique. Philippe Rivals enfin retrace chaque étape du parcours de celles et ceux qui s'engagent sur ce chemin du volontariat. Il y discerne les « avancées spirituelles » qui peuvent faire de cette expérience un véritable « temps de grâce ». Temps de grâce pour tous ces partenaires d'échanges et de réponses esquissés ensemble où « il y a l'amour riche d'intelligence et l'intelligence pleine d'amour » (Caritas in veritate, 30).

Un cordial merci à toutes celles et ceux qui ont collaboré à ce numéro. À toutes et à tous, bonne lecture !

Bernard Keradec

Dieu est venu à ma rencontre

Eric Bladt

Prêtre, membre de la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs), Eric Bladt a passé cinquante ans en Afrique du Nord : Algérie et Tunisie. Ancien étudiant de l'Institut Pontifical d'études arabes et islamiques de Rome (Pisai) et du centre de langues des Sœurs Missionnaires de Notre Dame d'Afrique à Alger, il a été en charge d'écoles diocésaines en Kabylie, puis s'est mis au service de la population comme écrivain public. En Tunisie, E. Bladt a d'abord séjourné à l'Institut des Belles Lettres Arabes (IBLA) à Tunis, et a ensuite été en pastorale durant quelques années dans le sud tunisien. Il vit actuellement en Belgique. Il revient ici sur son expérience de la mission.

Je suis convaincu que la mission n'est jamais une œuvre isolée ni personnelle. Pourtant, ayant accompli une longue présence en « terre d'islam » (Algérie et Tunisie), j'ai commencé, un jour, à me poser une question : J'ai été baptisé, confirmé, j'ai étudié, j'ai reçu une formation sacerdotale et missionnaire et un jour, d'une façon personnelle et consciente, j'ai fait un choix qui m'a conduit vers une expérience de vie évangélique. Que signifie être chrétien ? Que signifie être missionnaire ? Que signifie suivre Jésus ? Ou encore, comment faire mienne sa mission d'humanisation, de libération ?

Et là, je pense à moi-même. L'Évangile est une expérience de croissance à la fois humaine et spirituelle, de vision nouvelle sur la complexité du monde, de ma vie et celle des autres, l'expérience

d'un autre regard sur l'Église. Oui, j'aime redire que cinquante années de présence en Terre d'islam du Nord de l'Afrique, cela est une aventure à la fois humaine et spirituelle que le Seigneur m'a donné de vivre. Comment aurais-je pu imaginer cela en entrant en 1957 chez les Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) ? Par la lecture de Charles de Foucauld, Dieu a suscité en moi une obsession, une passion. Mon pays d'origine, la Belgique, n'a jamais eu de liens historiques avec le Maghreb. Petit à petit cependant, ce dernier s'offrait à moi comme un monde mystérieux et attrayant en même temps. Un monde où le disciple du Christ était invité à aller vers l'essentiel de sa foi. Un monde où Dieu, Père, Fils et Esprit, le Royaume, prenaient la première place, plutôt que l'Église institutionnelle.

Tout quitter et aller à la rencontre de l'autre

Au noviciat, en 1960, l'occasion se présenta d'exprimer mes désirs où poursuivre mes études de théologie. Je fus désigné pour rejoindre le scolasticat de Carthage en Tunisie. Déjà, le mot *missionnaire* évoquait en moi un autre contenu : lâcher tout, quitter le pays, aller à la rencontre de l'autre, autre par la langue, la culture, la psychologie, ses origines, sa religion.

J'arrivais donc à Carthage en 1960. Je reçus rapidement la permission de faire partie de ce que l'on appelait à l'époque « les sorties arabes ». Quelques élus, en groupes de trois, partaient à la rencontre des bédouins installés dans la région de l'ancien aéroport d'El Aouina. Premier choc avec la *différence* : la pauvreté, l'habillement, mais aussi le respect, la gentillesse, l'accueil de ces étrangers que nous étions, et en plus des chrétiens, des religieux. Pour moi, ces sorties furent le début d'un long cheminement où le Seigneur allait me parler, m'enseigner la portée de sa bonne nouvelle, me donner le sens évangélique de ma présence en Afrique du Nord. J'étais prêt à prononcer le serment des Missionnaires d'Afrique en 1963 et, l'année suivante, je fus ordonné prêtre.

Les années 1964-1966 furent marquées par les études de la langue arabe littéraire et les études islamologiques à l'Institut Pontifical

d'études arabes et islamologiques (Pisai), à Rome. Je me souviens des propos du Cardinal Duval (1903-1996), archevêque d'Alger, lors d'un passage à l'institut : « Les grandes cultures et civilisations ne sont pas des déserts de grâce », et encore « la grande joie du missionnaire est de constater que l'Esprit Saint l'a déjà précédé ». J'ai toujours appris les langues pour pouvoir rencontrer les gens et partager avec eux, dans leur langue, les joies et les soucis de notre commune vocation humaine. Les cours d'islamologie me mettaient déjà en route vers cette part de vérité qui fait encore vivre des millions de frères et sœurs en humanité, dans l'islam. « Les vrais adorateurs de Dieu l'adorent en esprit et en vérité » (Jn 4, 23). Je me demande parfois si l'Église, en Afrique du Nord, après les indépendances, ne vivait pas déjà des attitudes profondes que le concile Vatican II allait proclamer plus tard de manière solennelle.

En Algérie, travailler avec et pour des non chrétiens

Arrivé en Algérie en 1966, après les études d'arabe littéraire, les supérieurs me demandaient de rendre service dans le cadre des écoles de l'Association Diocésaine d'Algérie, en Kabylie, à une population d'expression berbère. J'ai commencé par enseigner l'arabe, mais les supérieurs m'avaient quand-même promis de pouvoir apprendre la langue berbère. Déjà à l'époque mûrissait en moi cette conviction que le sens de ma présence missionnaire se situait dans le don de moi-même, dans le travail avec et pour des non chrétiens. J'y découvrais la joie spirituelle d'entrer au cours des années dans l'Évangile de Jésus Christ, petit à petit. Sa mission devenait la mienne. Au fond, le premier missionnaire fut Jésus lui-même. Il m'apprenait sans cesse ce que voulait dire : aller à la rencontre des autres, et qui sans doute resteront *autres* toute leur vie. Il m'a fait entrer dans le respect de l'altérité. Plus encore, je commençais à concevoir quelque chose de ce que nous appelons l'amour de Dieu : amour gratuit, désintéressé, inconditionnel, universel.

Cette période des écoles, qui dura jusqu'à la nationalisation des écoles privées, y compris algériennes, m'a donné l'occasion de travailler avec des enseignants algériens et orientaux libanais ou

syriens. Certains d'entre eux étaient chrétiens et cela dans une même œuvre : l'enseignement. Ces écoles étaient aussi des lieux où des enseignants algériens apprenaient à vivre et à travailler avec des orientaux. Et quel apprentissage de la différence ?

L'apprentissage de la différence

Enrichi par la connaissance de la langue berbère kabyle, et nommé dans les écoles (et les villages) de la Haute Kabylie, j'ai vécu des scènes qui m'ont fait entrer en plein dans l'Ancien et le Nouveau Testament. La fête de l'Aïd El Kebir, la fête du sacrifice, l'immolation du mouton, créait une atmosphère extraordinaire dans ces villages perchés dans la haute montagne (jusqu'à 2 308 mètres), et en moi, une émotion par ses références religieuses.

Ainsi étais-je invité dans une famille, réunie au grand complet, parents, enfants, petits-enfants, dans la cour intérieure de la vieille maison berbère, pour assister à l'immolation du mouton. Au moment où le sang tout frais giclait de la bête, la grand-mère trempait un couteau dans le sang et allait marquer le front de tous les assistants. Instinctivement me vint à l'esprit non seulement le récit d'Abraham, mais aussi les mots de saint Paul aux chrétiens d'Éphèse, parlant de Jésus qui s'est immolé pour rétablir l'unité du peuple. Agneau de Dieu, immolé sur le bois de la croix. Célébrant l'Eucharistie, l'expression « Agneau de Dieu » me renvoie souvent à cette matinée en haute Kabylie...

Une promenade dans le village, l'après-midi, les immolations étant terminées, m'offrait à nouveau un spectacle saisissant : les portes des maisons étaient marquées par le sang et je voyais ses traces sorties de sous les portes, coulant sur le chemin en terre des ruelles étroites et descendantes. En rentrant le soir, je relisais le récit de l'Exode 12, 1-14. Ces célébrations m'ont rapproché de mes livres saints, tout en sachant que le sens de cette fête n'était pas le même pour eux et pour moi.

Croire en la force de l'amitié

Deux prophètes des temps modernes m'ont appris ce que veut dire *vivre en disciple de Jésus Christ en terre d'islam*. En premier lieu, le cardinal Duval en Algérie et ensuite, le Père André Demeerseman (1901-1993), Missionnaire d'Afrique, en Tunisie. La proximité avec les gens me faisait souvent penser aux paroles suivantes du cardinal Duval : « La charité n'est pas limitée : elle se rencontre même chez les oiseaux des champs... Saint Augustin ne dit pas que pour s'aimer, il faut d'abord se connaître ; il dit : "pour se connaître, il faut d'abord s'aimer". On ne connaît pas vraiment quelqu'un tant qu'on n'est pas entré dans le sanctuaire de son amitié ». Ou encore : « Tout mon apostolat en Algérie, je peux le résumer en un seul mot : *amitié*. Je crois à la force de l'Amitié ». Ou encore : « Je crois à la puissance révolutionnaire de l'amour fraternel ». Bien sûr que ces cinquante années passées en Afrique du Nord, je les ai vécues en Église. Mais quelle Église ? Le cardinal Duval avait sa réponse : « L'Église est, par nature, extatique. Ce qui signifie qu'elle ne vit qu'à condition de sortir d'elle-même ». Et ailleurs : « Vivre, c'est aimer. Aimer, c'est s'efforcer de comprendre le prochain, de le servir, dans le respect absolu de sa liberté, de ses aspirations légitimes. C'est ainsi que l'homme peut rejoindre la Volonté de Dieu ». De Mgr Jean Scotto (1913-1993), qui fut évêque de Constantine, je retiens cette histoire qu'il aimait raconter :

Un homme simple, un sage, qui avait de nombreux enfants, répondait ainsi au Khalife, qui lui demandait : « Lequel de tes enfants est ton préféré ? »

« Celui de mes enfants que je préfère ?... »

C'est le plus petit, jusqu'à ce qu'il grandisse.

Celui qui est loin, jusqu'à son retour.

Celui qui est malade, jusqu'à ce qu'il guérisse.

Celui qui est prisonnier, jusqu'à ce qu'il soit libéré.

Celui qui est éprouvé, jusqu'à ce qu'il soit consolé. »

Pour une Église servante de l'humanité

Dans son discours de clôture du concile Vatican II, Paul VI soulignait que « l'Église s'est pour ainsi dire proclamée la servante de l'humanité ». C'est dans cet esprit que j'ai vécu mes services (entre

1972-1975) dans le Centre Professionnel pour Adultes (CFPA) à Djemaa-Saharidj, près de Mekla. Nous y formions des dessinateurs industriels. Les Missionnaires d'Afrique avaient à l'époque en Algérie différents centres professionnels spécialisés en chimie, agriculture, comptabilité, électronique, dessin en bâtiment. C'est ainsi qu'en Église, nous voulions participer au développement du pays à peine indépendant (1962). Dans les multiples rencontres, des années après, au sein de jeunes familles ou des rencontres avec des anciens élèves, ayant trouvé une place dans l'industrie algérienne, je me suis souvent dit qu'un message est passé : celui de l'amour gratuit de l'amitié, le respect de ce que les uns et les autres voulaient être, la confiance réciproque. Je me souviens du jour de l'enterrement d'un confrère assassiné à Tizi Ouzou en 1972, et présidé par le cardinal Duval. Une foule immense d'amis et d'élèves formaient le cortège allant vers le cimetière européen. Le corbillard, portant le cercueil, était suivi par cinq inspecteurs d'académie, donc algériens et musulmans. Là, il n'y a plus d'étiquettes de religion ou de nationalité, mais des hommes en face du mystère de la mort, partageant ensemble dans l'amitié la même épreuve, chacun lisant l'évènement selon sa propre foi.

Le pays a connu une époque éprouvante : la préparation des différentes « chartes », causant une grande méfiance entre les gens, de sorte qu'ils n'osaient même plus entrer dans nos maisons. C'était l'époque de la charte nationale, la charte nationale des entreprises socialistes, la charte nationale des exploitations agricoles. Comme figurant dans le programme de formation du CFPA, j'avais même enseigné, analysé, commenté, apprécié la charte nationale des entreprises socialistes. Un très beau texte, le paradis sur terre, mais peu réaliste, prenant les gens un peu trop pour des saints. Nous sentions qu'une nouvelle époque se préparait non seulement pour le pays, mais aussi pour l'Église : la nationalisation du secteur privé, aussi le privé algérien. Les écoles, les centres professionnels, furent repris par l'État ou tout simplement abandonnés.

Une nouvelle aventure en Tunisie, un nouveau défi

Un appel arriva sur le bureau du Supérieur Régional d'Alger. Nous sommes en 1976. L'Institut des Belles Lettres Arabes (IBLA)

de Tunis, dont les Missionnaires d'Afrique avaient la responsabilité, cherchait une personne compétente en mesure d'arabiser la bibliothèque des lycéens. En effet, la philosophie venait d'être arabisée, il y avait peu de documents sur la littérature arabe et la personne qui s'occupait du secteur des jeunes ne connaissait pas l'arabe... J'étais prêt pour ce nouveau défi.

J'arrivais à Tunis en octobre 1976. Une nouvelle aventure. Pour la plupart des jeunes fréquentant l'IBLA, il était comme évident que les *babbas* (les pères) parlent arabe, sous-entendu le dialecte tunisien. Fini donc le berbère. Je me suis mis à apprendre le parler tunisien. L'IBLA est composé de trois réalités : la bibliothèque des jeunes, la bibliothèque universitaire et la revue scientifique littéraire portant le même nom *IBLA*. Là aussi, durant des années, j'ai vécu des rencontres inoubliables avec les jeunes Tunisiens. Nous étions pour plus d'un une question. Qui sont ces hommes, étrangers, chrétiens, pas mariés, connaissant les choses arabes, se mettant à notre service ? J'ai réalisé, non seulement à l'IBLA, mais aussi plus tard dans le sud tunisien, combien ces jeunes sont bourrés de questions. Mais à qui s'adresser ? Une prière eucharistique me mettait sur la piste de l'attitude spirituelle qui convient : « Seigneur, fais de ton Église un lieu de paix, de vérité, de liberté ».

Ne se sentant pas jugés, ces jeunes étaient à leur aise avec nous. Pour la plupart, ils ne jouaient pas la comédie. C'était sincère. Un jour, une fille vint me trouver : « Eric, est-il possible de pardonner à son père ? » Je ne comprenais d'abord pas la question qui, au cours de la conversation, s'éclaircit. Son père avait abandonné le foyer depuis dix ans, cherchant du travail en France. « Je vais essayer. Je ne fermerai pas la porte pour lui. »

Des instants qui rapprochent du Dieu Unique

Durant les années qui ont suivi, et par le biais de la bibliothèque des jeunes, j'ai pu entrer en contact avec des familles d'un quartier populaire de Tunis. Et là, il m'a été donné de vivre des moments extraordinaires, dont la teneur me dépasse. Ces moments m'ont rapproché de ce Dieu Unique. Un jour, avant de célébrer l'eucha-

ristie chez les religieuses, je suis allé saluer une famille dont les enfants fréquentaient notre bibliothèque. Au moment de mon départ, la mère de famille me retient. « Attends. Je reviens. » Après quelques instants, elle revient avec dans les mains trois petits beignets : *khoubz tabouna*, comme on dit en arabe ; *fruit de son travail* comme nous disons durant le rite de l'offrande eucharistique. Puis elle me dit : « Je sais que vous, chrétiens, quand vous priez, vous mangez du pain. Je l'ai vu à la télévision. Quand tu mangeras ce pain chez les sœurs, je mangerai le même pain ici avec mes enfants. » Il est évident que nous avons utilisé ces beignets comme pain eucharistique. Cette rencontre me poursuit encore jusqu'aujourd'hui. Comment cette femme, croyante, musulmane a senti dans son cœur ce qui, pour moi, était si important. J'ose même dire : comment est-elle arrivée à une telle communion spirituelle avec moi, chrétien ? Jésus lui aurait peut-être déclaré : « Femme, ta foi est grande. »

En été, dans la même famille, les enfants se faisaient un plaisir énorme de me pousser dans un coin de la cour intérieure sur une chaise et de me laver les pieds. Je pensais à Pierre lors du lavement des pieds : « Pierre, laisse-toi aimer. » Et Jésus se mit à genoux devant lui. Est-ce donc Jésus qui m'a lavé les pieds ? Une autre fois, le fils aîné d'une famille, devait passer un examen de fin d'études primaires. J'étais invité pour la veillée. Une fête pas comme les autres, mais bien une veillée religieuse. Recevant la place d'honneur, comprenez : assis par terre entouré par les hommes, les femmes, les enfants du voisinage dans une grande pièce, en face des chanteurs de la mosquée. Jusqu'à la nuit, je me laissais emporter par le rythme des chants coraniques, ou le chant des quatre-vingt-dix-neuf plus beaux noms de Dieu (*El asma el housna*). Mais, au cours de la soirée, j'aperçois la mère de famille fouillant dans un tiroir d'armoire et sortant son bras avec dans la paume de sa main un bout de papier froissé. Enjambant les enfants qui déjà dormaient allongés par terre, elle vient vers moi et pousse dans ma main ce bout de papier. Aussi discrètement que possible, je voulus savoir ce que signifiait ce bout de papier. Quel fut mon étonnement ! Je voyais écrit au crayon, en arabe, ma prière du « Notre Père ». C'est comme si elle voulait me dire : dans nos rites, tu te sens peut-être perdu, au moins dans cette prière tu te sentiras

plus à l'aise. Que Dieu est bon et délicat ! Non, Dieu n'est pas absent du Maghreb.

De retour en Kabylie, un nouveau don de Dieu

En 1984, les supérieurs d'Alger, insistent pour que je revienne en Kabylie. Non seulement parce qu'auparavant j'avais appris la langue berbère mais également pour rajeunir l'équipe de Tizi-Ouzou, petite capitale de province. J'y suis resté dix ans. Encore une fois un don de Dieu ! Je me remets à revoir mes cours de berbère, car cela me sera indispensable pour la suite. En effet, il m'a été donné de devenir en quelque sorte écrivain public, ou si l'on préfère assistant social.

Combien de milliers d'Algériens en France, dont la majorité est berbère, reviennent un jour à l'âge de la retraite et ont donc des droits sociaux ? Sans parler des veuves, âgées ou jeunes, dont le mari meurt en France en pleine activité, et qui ignorent leurs droits. Cette période m'a fait entrer en contact avec beaucoup de familles. Il y en a une, franchement peu ordinaire. Habitant d'un village sur une crête en face de Tizi-Ouzou, le père de famille avait commencé sa vie professionnelle dans les mines du Nord de la France. Il avait fait venir sa jeune épouse et cinq enfants sont nés en France. Ils jouissent donc de la double nationalité. Un fils est né en Algérie après leur retour définitif au pays. Les trois aînées sont des filles qui ont fait des études. Une a obtenu, en France, un doctorat en littérature française, une autre est médecin, une troisième ingénieur hydraulique. Les deux garçons sont entrés dans la police française.

Chercher la vérité... le témoignage de Nadia

Au cours de ses études en France, Nadia, l'aînée, préparant son doctorat en littérature française m'écrit en 1992 : « J'exploite une pensée qui germait en moi depuis déjà de nombreuses années. Celle de découvrir Dieu. En ce moment, je lis les Écritures saintes et j'avoue que cela m'aide à comprendre beaucoup de choses.

Mais ma lecture serait d'autant plus riche si j'avais un guide à côté de moi, ou un historien. Toute l'histoire de l'humanité est née en Palestine, et c'est là qu'il faut chercher la vérité... Je suis très heureuse de pouvoir lire les Écritures en toute liberté. Et s'il faut y consacrer une vie, ce n'est pas peine perdue, cela mérite au contraire d'être vécu. » Après cinq mois et demi à Paris, elle me fait part de ses déceptions : « Toute la question en fait se traduit dans les rapports humains... effroyable solitude... froideur humaine... C'est le drame d'une ville qui se déshumanise. Or, quand l'humain n'est plus au premier rang des inquiétudes, combien la vie peut sembler morose, dénuée de sens. Car nous vivons bien pour les autres et avec les autres. » Se souvenant du passage de l'Abbé Pierre à l'Assekrem, dans le désert algérien, elle s'exprime ainsi : « C'est vrai que pour une retraite spirituelle, le coin est bien choisi. Cela fait partie de l'innommable !!! Il me donne l'impression d'être venu chercher quelque chose de bien particulier, de propre au désert, comme si une vérité s'y trouvait quelque part, comme si cela pouvait être un dernier désir, juste avant de mourir paisiblement. »

Un temps dur, les années noires en Algérie

Durant les années noires (1990-2000), j'ai reçu dans notre maison de Tizi Ouzou deux jeunes étudiants, membres du Front Islamique du Salut (FIS). Ils respectaient scrupuleusement les rendez-vous. « Pouvons-nous vous rencontrer quelques fois, car entre nous, nous parlons toujours de la même chose ? » En fait, leur recherche portait sur foi et raison. Qu'en dit le christianisme ? Après quelques mois, je ne les ai plus revus. Que sont-ils devenus ? L'Algérie et l'Église commençaient à vivre un temps dur, pénible, éprouvant... J'ai moi-même vécu deux rencontres avec les terroristes. Je n'avais qu'une prière sur les lèvres : « Seigneur, prends ma vie. Je Te l'offre. » Après cet événement, un soir, autour de la table, la communauté s'est exprimée. Les uns voulaient rester. J'ai demandé la liberté de me retirer. J'arrive à Tunis le 10 décembre 1994. Quant aux confrères restés à Tizi Ouzou et un autre de passage, ils ont été assassinés dix-sept jours après, le 27 décembre 1994.

Les années suivantes, j'ai vécu dans des structures pastorales : Sousse, haut lieu du tourisme tunisien, et Sfax, plus au Sud. En face de nombreux touristes d'une part et l'arrivée d'étudiants subsahariens d'autre part, nous avons toujours eu le souci de vivre une Église ouverte, accueillante, sympathique, attentive aux réalités du pays et en attirant l'attention des chrétiens sur ce qui est important pour nos amis tunisiens.

Garder mémoire d'une immense solidarité

Mes dernières années furent marquées par une plus grande attention et un accueil aux confrères par le biais d'un service de comptabilité portant sur le secteur Tunisie et les communautés. C'est durant cette période que j'ai été aussi témoin de l'incendie qui a ravagé la bibliothèque universitaire de l'IBLA le 5 janvier 2010. Ce qui me restera dans la mémoire, suite à cet incendie, c'est l'immense solidarité qui nous a entourés : les voisins immédiats, les étudiants et des professeurs, venus classer, sécher, relier, nettoyer ce qui pouvait encore être sauvé ; ajoutons l'attention de la présidence, le ministère de la Culture, la Bibliothèque Nationale, les Archives de la République. Et je me suis dit : Nous voilà en plein dans la parabole du bon samaritain (Lc 10, 25-37). L'IBLA, donc l'Église, se trouvait dans le fossé. Ce sont des musulmans qui ont tout fait pour assister, aider, relever, sauver une œuvre d'Église.

Des problèmes de santé m'ont reconduit en Belgique.
Merci, Seigneur !

Eric Bladt

Pour une paix fondée sur la justice et la vérité

Spiritus

À l'occasion de la deuxième Assemblée générale de la Confédération des Conférences des Supérieur(e)s Majeur(e)s d'Afrique et de Madagascar (4-11 février 2012), le cardinal Emmanuel Wamala a invité tous les religieux et religieuses du continent à « se soulever contre la misère en Afrique ». Bien sûr, la jeune Confédération est encore trop fragile pour prendre elle-même des initiatives à l'échelle continentale, mais le cardinal a souligné la grande force des religieux et religieuses : leur présence et leur travail parmi les marginalisés dans les quartiers et villages du continent. De cette façon, ils contribuent sur le terrain à l'émergence d'un mouvement croissant pour plus de justice. D'où le souhait d'une plus grande coopération avec les évêques qui prennent au sérieux leur rôle prophétique aux plans national et international. Ces derniers mois, les évêques du Sénégal et de la RD Congo ont, encore une fois, dénoncé les agissements de certains de leurs compatriotes qui sont manifestement à l'origine de la plupart des misères du continent.

La paix, un bien précieux

Au Sénégal, la campagne électorale en vue de la présidentielle de février 2012 se déroule dans un climat tendu. Les évêques¹ attirent l'attention de tous sur l'importance de cette élection qui doit en

¹ *Message des Évêques du Sénégal à l'occasion de l'élection présidentielle de février 2012, Mbour, le 11 janvier 2012.*

principe pouvoir conduire à l'alternance, comme ce fut le cas en l'an 2000. Le pays y retrouverait « le rang d'exemple de démocratie » (1) en Afrique. Les défis, en effet, sont de taille et en grande partie le résultat d'une mal-gouvernance marquée par une gestion partisane sans souci des vrais besoins du peuple.

Une telle forme de gestion a occasionné des dérives de tous genres, au nombre desquelles le recours à l'argent facile et à la corruption, au favoritisme et au laxisme, à l'accaparement de biens d'autrui, à la violence et à l'impunité, à la dépréciation des valeurs morales et au manque de respect de la personne humaine et de ses droits (1).

Les évêques plaident ensuite pour un respect strict de la Constitution qui, bien que laïque, respecte les différentes communautés religieuses. Celles-ci reconnaissent la légitimité du pouvoir des détenteurs de l'autorité civile dans la mesure où ils l'exercent en vrais « lieu-tenant[s] de Dieu ». La paix est un bien précieux que nous avons reçu de Dieu pour le faire fructifier. D'où la nécessité de confier la conduite du pays à un bâtisseur d'une société plus juste qui promeut le bien-être de tous.

Aux organisateurs de l'élection, les évêques demandent avec insistance de tout faire pour que le scrutin se déroule d'une manière régulière, libre et transparente afin d'éviter toute contestation postélectorale pouvant porter préjudice à la paix sociale. S'adressant à l'ensemble de la population, les évêques du Sénégal écrivent :

Nous vous exhortons tous à la prière et à l'écoute de la Parole de Dieu, mais surtout à mettre celle-ci en pratique. Ainsi éclairés par le Dieu de Paix, nous nous engagerons personnellement et collectivement à bannir toute forme de violence, et à créer les conditions d'une paix juste et véritable. La paix est toujours une tâche qui incombe à notre responsabilité, et sa construction nous engage tous. La prière seule ne suffit pas ! Ce sont et la prière et notre détermination à marcher sur les chemins du droit, de la vérité et de la justice, qui garderont notre pays en paix avec le secours de Dieu. Assurément, si nous nous convertissons, et si nous nous appliquons à faire la volonté de Dieu, Dieu nous bénira. Il nous aidera à choisir le meilleur Chef d'État qui fera, avec tout le peuple, prospérer le Sénégal (5).

La paix dans la vérité

En République Démocratique du Congo (RDC), des élections ont eu lieu le 28 novembre 2011. Malgré l'insistance des évêques sur la nécessité d'une procédure transparente produisant des résultats conformes à la vérité², tout observateur honnête ne peut que dénoncer la non-conformité à la vérité et à la justice des résultats officiellement annoncés. D'où la nécessité d'un nouveau message des évêques de la RDC³.

Le verdict des évêques sur le processus électoral ne laisse pas la place au moindre doute :

Nous estimons que le processus électoral a été entaché de graves irrégularités qui remettent en question la crédibilité des résultats publiés. Nous demandons aux organisateurs d'avoir le courage et l'honnêteté de tirer les conséquences qui s'imposent. Car, reconnaître ses erreurs est une preuve de grandeur. Mais si l'on prend le risque de continuer à gouverner le pays par défi, les tensions intérieures plus ou moins maîtrisées à court terme culmineront, tôt ou tard, dans une crise grave et difficile à dénouer. Il est donc indiqué que dans une démarche inclusive, l'on privilégie la voie du dialogue pour l'intérêt supérieur de la nation congolaise. C'est l'heure du courage de la vérité (6).

Les évêques sont déterminés à rester fidèles à leur mission de « guetteurs pour le Peuple de Dieu » (cf. Ez 3, 17). Renvoyant à plusieurs passages d'*Africae munus*⁴, ils affirment sans ambages que l'édification de l'État démocratique est en péril.

L'on ne construit pas un État de droit dans une culture de tricherie, de mensonge et de terreur, de militarisation et d'atteinte flagrante à la liberté d'expression. Si la démocratie est un pouvoir du peuple par le peuple et pour le peuple, l'on doit respecter ce peuple. Dans le contexte actuel, le peuple meurtri et frustré assiste impuissant à un processus qui ne reflète toujours pas sa volonté et qui s'apparente par endroits à un arrangement entre certains acteurs politiques (8).

² *Année électorale : que devons nous faire ?* (Ac 2, 37). Message de la Conférence Épiscopale Nationale du Congo (CENCO). Kinshasa, le 25 février 2011.

³ *Le courage de la vérité* (cf. 2 Cor 7, 14). Message de l'Assemblée plénière extraordinaire de la CENCO aux fidèles catholiques et à l'ensemble du peuple congolais. Kinshasa, le 11 janvier 2012.

⁴ Cf. *infra*, p. 109-114.

Les prises de position des évêques congolais ne sont pas de nature à réjouir les autorités en place, d'où les campagnes de diffamation contre le cardinal Monsengwo, les insultes et menaces à l'endroit d'autres évêques, les menaces physiques⁵, les enlèvements, la confiscation de moyens publics de communication, etc. Malgré ces mauvais traitements, les évêques continuent à appeler à la non-violence, tout en invitant le gouvernement à « tirer des leçons de cette débâcle électorale, [à] prévoir les moyens pour les élections à venir [...], [à] arrêter de puiser dans le trésor public pour des intérêts personnels et [à] prendre conscience que le peuple veut le changement » (13).

En guise de conclusion, les auteurs du message lancent un appel à la conversion.

Notre pays traverse à l'heure actuelle un temps d'incertitude et d'angoisse. Notre foi en Dieu et notre confiance en l'homme, créé à l'image de Dieu, nous convainquent que cette incertitude et cette angoisse peuvent être dépassées moyennant un changement de cœur, de mentalité et de pratiques. *Il faut l'amour du pays, la volonté de renoncer à des intérêts égoïstes pour rechercher, dans le dialogue, les voies pour bâtir la paix en RD Congo. Mais la paix que nous voulons, est celle qui trouve sa source dans la justice et l'amour de la vérité. Car, la paix des hommes qui s'obtient sans la justice est illusoire et éphémère. La justice des hommes qui ne prend pas sa source dans la réconciliation par la vérité de l'amour demeure inachevée. C'est l'amour et le courage de la vérité qui tracent le chemin de la justice et de la paix véritables, celle que nous voulons pour la RD Congo* (13).

Spiritus

⁵ À l'est du pays et au Kasayi, le clergé a des indices plausibles de la complicité des autorités locales dans l'assassinat de collaborateurs d'institutions catholiques. Les menaces sont donc à prendre au sérieux.

Au service de l'Église universelle

Quelques développements en Allemagne

Miriam Altenhofen

Sr Miriam Altenhofen, SSpS, est présidente de la Conférence des Instituts Missionnaires en Allemagne, plate-forme récemment fondée en vue de l'échange d'idées sur la mission entre les instituts membres et de la diffusion publique des résultats de ces partages.

Après quelques années mouvementées, le « monde missionnaire » a retrouvé sa vitesse de croisière en Allemagne. Jusqu'à présent, tous les « acteurs » missionnaires faisaient partie du *Deutschen Katholischen Missionsrat* (DKMR), le Conseil missionnaire catholique allemand. On y trouvait les représentants de tous les organismes catholiques dont les activités se rapportent à l'Église universelle : les instituts missionnaires, des organismes d'entraide comme *Adveniat*, *Missio* et *Misereor*, l'Œuvre Pontificale Missionnaire pour les Enfants, *Renovabis*, les organismes missionnaires diocésains, des organisations particulières, etc. L'Assemblée générale de tous ces représentants élisait des délégués qui formaient le DKMR. Celui-ci se considérait comme une plate-forme d'échanges, un réseau qui facilitait les contacts entre ces différents organismes.

Historiquement parlant, le DKMR est issu d'une rencontre des Supérieurs majeurs des instituts missionnaires en 1898. On y notait un désir ardent de coopération qui conduisait à l'érection de la

Conférence des Supérieurs. En 1953, tous les instituts missionnaires et les Œuvres Pontificales Missionnaires (OPM) en faisaient partie. Les œuvres diocésaines sont venues plus tard et à partir de 1970, le DKMR comprenait aussi les responsables de l'animation missionnaire dans les diocèses.

Une initiative surprenante

En 2006, la Conférence épiscopale lançait un projet sur « L'avenir des œuvres au service de la mission universelle en Allemagne ». L'objectif du projet était de développer davantage ces œuvres et de les coordonner d'une nouvelle façon, tenant compte des conditions sociales et ecclésiales en changement. Au cours de l'automne 2006, une commission d'experts se mit à l'œuvre. Elle était exclusivement composée de représentants des diocèses... aucun membre des instituts missionnaires n'en faisait partie ! On excluait ainsi un grand groupe d'acteurs en ce domaine. La raison avancée était que les membres des instituts prennent trop d'initiatives et jouissent d'une trop grande autonomie. Situation qui conduisit à des protestations de la part des instituts missionnaires. On admit alors un de leurs membres au sein de la commission au titre de conseiller (sans voix délibérative). Le début de la réforme du paysage missionnaire suscitait ainsi beaucoup de mécontentement et de malentendus.

La Conférence épiscopale en séance plénière d'automne (2009) reçut plusieurs recommandations concernant l'amélioration des œuvres au service de l'Église universelle, résultat du travail de plusieurs groupes de réflexion et reprises dans une étude finale. On misait sur une campagne de formation, ainsi que sur le travail de groupes de pression et la mise en place de dispositifs publicitaires.

Conseil missionnaire national

Une des recommandations les plus importantes concernait la création d'une « Conférence de direction pour les œuvres au ser-

vice de l'Église universelle »¹. Elle s'occuperait de la coordination et de la direction et devrait être associée à la Commission X (Église universelle) de la Conférence épiscopale. Bref, les évêques voulaient former un Conseil missionnaire national dont ils choisiraient eux-mêmes les membres parmi les catholiques qui œuvraient au sein des organismes missionnaires.

L'annonce de la formation de cette « Conférence de direction » suscita le doute au sein du DKMR, dont le Conseil élargi se considérait de fait comme Conseil missionnaire national. S'agissait-il de la formation d'une structure parallèle ? On avait l'impression que les deux structures ne différaient que sur un seul point : les membres du DKMR étaient élus, tandis que ceux de la nouvelle Conférence seraient nommés. On ne savait vraiment plus comment le DKMR pouvait continuer à fonctionner. Il deviendrait probablement superflu et serait finalement supprimé.

La Conférence « Église universelle »

Les 22-23 octobre 2010, le « collège directeur » fut officiellement érigé par le Bureau de la Conférence épiscopale sous le nom de « Conférence Église Universelle ». La séance de fondation eut lieu le 14 avril 2011 au couvent Himmelspforten, à Würzburg, sous la présidence de Mgr Ludwig Schick, évêque de Bamberg et président de la Commission X. Font partie de la nouvelle Conférence : les dirigeants des œuvres missionnaires, trois représentants des instituts missionnaires et des diocèses, des collaborateurs de la Commission Justice et Paix, du Comité central des catholiques allemands, de la section Église universelle du secrétariat de la Conférence épiscopale, du Bureau catholique et de l'Institut pour l'Église Universelle et la Mission (St Georgen, Frankfurt). Les candidats-membres sont proposés par les organismes susmentionnés et nommés par la Conférence épiscopale.

¹ Cf. *Die Zukunft der weltkirchlichen Arbeit in Deutschland*. Abschlussbericht des Projektes, décembre 2009.

La Conférence des Instituts Missionnaires

Durant cette époque tumultueuse, les instituts missionnaires se rendirent compte qu'ils avaient été du coup privés de plate-forme d'échange d'idées entre eux. D'où la fondation de la Conférence des Instituts Missionnaires. La séance de fondation eut lieu le 20 janvier 2011 au séminaire SVD à Sankt Augustin (près de Bonn). Cette Conférence comprend dix Supérieurs majeurs, dix Procureurs de la mission et le Secrétaire général de la Conférence des Religieux en Allemagne. Les membres de la direction sont élus, et on y distingue le plan de la direction et celui des opérations qui s'occupe effectivement des contacts missionnaires.

Ce nouveau collège est associé à la Conférence des Religieux comme représentant des 130 instituts qui s'occupent de la mission. Il représente les intérêts des communautés missionnaires et de ceux qui se sentent proches des missionnaires, en défendant leurs prises de position dans l'Église et la société. Il s'agit d'éclairer de façon professionnelle les questions missionnaires, les activités liées à l'Église universelle et la coopération au développement. De cette façon, on espère aider l'Allemagne à s'insérer dans l'élan de l'Église universelle. Une autre tâche du collège est de prodiguer des conseils aux membres de la Conférence des Religieux en ce qui concerne la mission et la coopération. La Conférence des Religieux a proposé les membres élus de la direction de ce même collège comme représentants de la Conférence des Religieux au sein de la Conférence Église Universelle. Proposition qui a été acceptée.

Perspectives

Entre temps, le calme est revenu. La Conférence des Instituts Missionnaires est bien intégrée dans la Conférence des Religieux et participe de façon constructive aux activités de la Conférence Église Universelle. Celle-ci présenta le 1^{er} août 2011 le rapport annuel « Église universelle » dans lequel étaient évoquées les principales activités de l'an 2010 tout en mettant en lumière la multiplicité des engagements. Un site internet sera mis sur pied qui permettra à tous les acteurs de présenter leurs informations et projets.

En Allemagne, les activités au service de l'Église universelle sont donc de nouveau en bonne voie. Les instituts missionnaires se sentent reconnus et font leur part du travail. Notons enfin que le DKMR existe toujours. On décidera de son avenir lors de l'Assemblée générale de juin 2012.

Miriam Altenhofen

Abonnements 2012

Nous invitons les lecteurs qui ne l'auraient pas encore fait à renouveler leurs abonnements pour 2012 et nous sommes heureux d'annoncer que le prix n'a pas changé : 38 € pour la zone 1 et 28 € pour la zone 2.

Les moyens électroniques de communication permettent désormais une réaction plus rapide que par le passé. Par conséquent, tout abonnement qui ne sera pas renouvelé fin juillet de l'année en cours (donc fin juillet 2012 pour l'abonnement 2012) sera automatiquement suspendu.

L'administrateur insiste pour que tout moyen de liaison et toute correspondance d'un abonné ou d'un intermédiaire payeur indique impérativement le **numéro d'abonné** (de 1000 à 4500 pour les abonnés, de 5000 à 5999 pour les intermédiaires). Cf. « référence » sur les factures.

Évitez d'envoyer des chèques bancaires de l'étranger, un virement international occasionne moins de frais et permet de vous assurer que le montant exact arrive à *Spiritus*. Voici les codes nécessaires :

IBAN : FR 18 2004 1000 0116 5071 0F02 053

BIC : PSSTFRPPPAR

Au nom de : Association de la revue Spiritus

Rompre le silence, tirer des leçons

Eric Manhaeghe

Il y a un an et demi, j'exprimais le souhait que la crise de la pédophilie dans l'Église d'Occident pût être salutaire¹. Il y va de sa crédibilité, de sa mission. « Une Église réellement convertie et sincèrement repentante, consciente de ses propres faiblesses, peut de nouveau être accueillie par les peuples d'Europe et partager en toute amitié le message qu'elle a reçu de son Seigneur »². Le Symposium qui a eu lieu à l'Université Grégorienne (Rome, 6-9 février 2012), intitulé *Vers la guérison et le renouveau*, me paraît un pas important dans la bonne direction. Deux cents Évêques et Supérieurs majeurs s'y sont réunis pour écouter les victimes et les experts, partager leurs propres expériences, apprendre des erreurs du passé et surtout éviter que les mêmes erreurs ne se reproduisent dans l'avenir, et cela dans toute l'Église, y compris dans les continents où il n'y a pas (encore) eu de scandale, même si le problème s'y fait également sentir. Lors de cette rencontre, des observateurs de l'extérieur ont noté une ferme volonté de mettre de l'ordre dans la maison « Église » et d'entrer d'une façon plus ouverte en conversation avec la société.

Quelques semaines avant l'ouverture de ce Symposium, les Évêques et les Supérieurs majeurs de Belgique ont « rompu le silence » et rendu publique leur approche globale des abus sexuels dans l'Église. Ils ont publié une brochure qui présente à la fois leur propre cheminement de discernement et les grandes lignes de

¹ Eric Manhaeghe, « Vous avez dit crise ? », dans *Spiritus*, n°200, 2010, p. 269-276.

² *Ibidem*, p. 276.

l'approche de cette problématique³. Regrettant le passé, ils constatent que « désormais nous ne pouvons qu'offrir ce qui, jadis, a cruellement fait défaut : avant tout se montrer humain et solidaire » (p. 6).

Fruit d'une écoute attentive

Les auteurs de la brochure soulignent d'emblée qu'ils se sont laissé guider par ce qu'ils ont appris des victimes et d'un groupe assez large d'experts. La première chose qu'ils ont apprise tout au long de cette conversation pénible, c'est que le silence imposé a détruit la vie de milliers de victimes. Sur ce point, ils rejoignent Mgr Scicluna, promoteur de la justice au sein de la Congrégation de la Doctrine et de la Foi, qui parlait pendant le Symposium susmentionné d'une « culture du silence qui tue ». La défense à tout prix de la bonne réputation de l'Église, traditionnellement sacrosainte dans les milieux du Vatican est du coup déclarée « contraire au bien commun ». C'est dire, selon les propos du même prélat, que les consignes d'antan qui rendaient pratiquement impossible l'application du droit canonique dans ce domaine, doivent être considérées comme néfastes... Ouverture qui ne s'appliquera sans doute pas immédiatement à d'autres domaines, mais on ne peut que se réjouir de la nouvelle volonté d'écoute.

En ce qui concerne les origines des abus sexuels, les Évêques et Supérieurs majeurs ont appris qu'une sexualité insuffisamment intégrée vient en tête de liste, immédiatement suivie par l'exercice autoritaire du pouvoir.

Dans un contexte ecclésial, on risque de spiritualiser le pouvoir. L'abus de pouvoir est alors camouflé derrière des considérations ou des visées religieuses. Quand des personnes croient trôner au-dessus des autres et qu'elles ont tendance à manipuler, à intervenir à leur guise et à ne parler qu'à partir de leur propre point de vue, il

³ Les Évêques et les Supérieurs majeurs de Belgique, *Une souffrance cachée*. Pour une approche globale des abus sexuels dans l'Église. Bruxelles, Licap, 2012, 56 p. On trouve plus de détails et une mise à jour continue en ce qui concerne les procédures pénales et de prévention sur le site web www.abusdansleglise.be. Le présent article, comme celui de septembre 2010, est centré sur le processus de discernement et sur le type de conversation avec la société que les responsables de l'Église veulent mettre sur pied.

existe un danger réel de nuire aux autres. Mais même sans en arriver à un abus sexuel, l'abus de position ou de fonction peut profondément blesser autrui » (p. 12).

Un autre facteur qui contribue à ces dérives, c'est la tendance de certains agents pastoraux de s'identifier tellement à leur rôle de « serviteur » qu'ils perdent de vue leurs propres besoins et les effets de ceux-ci sur les autres. Après avoir évoqué brièvement la possibilité que des victimes deviennent à leur tour des abuseurs, les auteurs pointent un véritable piège ecclésial.

Parce qu'il est si important pour des personnes dont la structure personnelle est dépendante, de réussir et d'être aimées, elles dissimulent souvent leurs véritables sentiments et désirs. Elles se montrent obéissantes et se sacrifient pour les autres. Dans une spiritualité chrétienne, ce sont là des valeurs positives, pourvu qu'elles soient vécues au bon moment, dans une juste mesure et en faveur des bonnes personnes. Quand l'abnégation voile une dépréciation de sa propre valeur, elle ne peut être libératrice. Cette frustration peut engendrer un comportement transgressif et un abus sexuel. C'est à juste titre que, même chez les prêtres et les religieux, on demande de veiller davantage à une interaction entre le « spirituel » et l'« humain », entre le souci des autres et celui de soi-même, entre apprendre à donner et apprendre à recevoir (p. 13-14).

Les auteurs de la brochure plaident ensuite pour une *culture de vigilance* à ne pas confondre avec une chasse aux sorcières. Tous les agents pastoraux doivent apprendre à reconnaître les signaux qui pointent vers des anomalies et avertir les experts des points de contacts quand ils pensent en avoir détecté un. Après vérification et discernement, ceux-ci en informent éventuellement les supérieurs tout en suggérant une approche concrète (prévention ou sanction). Il est important que l'abuseur potentiel sache qu'il sera tôt ou tard confronté aux conséquences de ses actes. Tout abuseur devra assumer ses responsabilités envers les victimes, rendre compte de ses actes (devant l'Église et la société) et collaborer activement au processus de réparation.

Approche concrète

Les Évêques et Supérieurs majeurs présentent ensuite succinctement une approche globale et intégrale élaborée par une équipe

multidisciplinaire de spécialistes habitués à collaborer dans le cadre de la justice réparatrice. Les auteurs de la brochure soulignent en même temps leur proximité des victimes et leur détermination à *répondre aux attentes de la société* (cf. p 18 et 31). Plusieurs chemins de reconnaissance et de réparation sont offerts, même quand il s'agit de faits prescrits. Les dix points de contact sont d'accès facile et coordonnent toutes les démarches, de façon à éviter que les victimes soient continuellement renvoyées d'une instance à l'autre. Les victimes qui ne font plus confiance à l'Église ont la possibilité de faire appel à un arbitrage neutre supervisé par une Commission parlementaire.

Communiquer sans craindre la contradiction

Au cours de leur processus de discernement, les Évêques et les Supérieurs majeurs ont appris que ce qui est évident en théorie ne l'est pas toujours dans la réalité. Ils ont donc décidé de sensibiliser et de professionnaliser leurs collaborateurs. Ce qui doit déjà être fait au moment de la sélection des candidats et tout au long de leur formation.

Pour la sélection des candidats à des fonctions qui comportent une responsabilité pastorale, il faut être attentif à leur personnalité, à leur maturité affective, à leur rapport à l'autorité et aux limites à respecter dans les relations (p. 37).

Au cours des années de formation, on doit accompagner chaque candidat personnellement et l'aider à mieux comprendre sa propre trajectoire de vie, ses forces et faiblesses, sa motivation et sa vie de foi. Il faut prêter une attention particulière à la gestion du pouvoir et de ses limites. Attention qui ne saurait diminuer quand le collaborateur est au travail sur le terrain.

Dans un contexte pastoral, nous devons en outre rester sur nos gardes en présence de positions intangibles. À l'intérieur de toutes nos structures, nous voulons continuer à promouvoir des modèles d'animation collégiale et de responsabilité partagée. Des formes abusives d'exercice du pouvoir doivent être bannies de l'Église. Ce n'est pas par hasard qu'un abus sexuel se produit plus facilement dans un contexte où les différences de pouvoir sont ancrées institutionnellement et ne peuvent dès lors être mises en question. Pour assurer la prévention, il faut que soit explicitement stimulée et ga-

rantie dans l'Église la possibilité de communiquer de manière ouverte et sans craindre la contradiction (p. 39).

Les conditions de vie et de travail des prêtres et des religieux retiennent également l'attention des auteurs de la brochure. Beaucoup a déjà changé et le nombre de ceux qui vivent dans l'isolement a fortement diminué. Cela ne devrait cependant pas conduire à la complaisance. On doit continuer à chercher avec tous les intéressés de nouvelles formes de communion et de soutien mutuel.

L'enjeu : la mission et la crédibilité de l'Église

Les Évêques et les Supérieurs majeurs affirment clairement qu'il s'agit d'un engagement collectif, qu'il ne sera permis à personne de faire cavalier seul ! « C'est d'autant plus nécessaire que cette problématique affecte la mission et la crédibilité de l'Église tout entière » (p. 41).

L'ouverture à l'autre dans un esprit de dialogue constructif et critique est constitutif de la mission de l'Église. Esprit dont elle peut difficilement se réclamer quand il est absent en son propre sein. Par ailleurs, la société n'accepte plus que des groupes, religieux ou non, lui fassent la leçon. Une telle attitude ne peut qu'engendrer le rejet. Il est cependant possible de se faire entendre dans le cadre d'une conversation et il arrive même que celle-ci soit sollicitée par la société plus large. Le vrai dialogue suppose qu'on accepte que l'autre puisse être porteur d'une vérité dont on manque ou dont on ne tient plus compte. C'est ce que l'Église vient d'admettre en ce qui concerne l'accueil et la protection des plus faibles. Aussi longtemps qu'elle se murait dans sa propre vérité, elle se faisait rejeter par la société, voire une partie significative de ses propres fidèles. Ayant maintenant reconnu ses torts tout en accueillant la part d'humanité que porte en elle la société séculière, l'Église peut espérer se faire entendre à nouveau.

Il ne s'agit pas de donner raison en tout à la société, ni de suivre tout ce qui est à la mode, mais de la reconnaître comme un partenaire. C'est ce qui rend possible l'annonce de la Bonne Nouvelle dans un esprit de foi. Celle-ci est essentiellement un pont jeté sur l'abîme du doute. Nos contemporains sont submergés de toutes

sortes de doutes, et si notre témoignage de foi ne supprimera pas le doute, il nous permettra d'enjamber l'abîme. D'ailleurs, la foi peut-elle seulement exister sans le doute ? Croyants et non-croyants ont ainsi la possibilité de se retrouver dans le doute, de partager leurs doutes et de découvrir et approfondir la foi.

Nous avons besoin les uns des autres pour trouver des réponses à nos questions. Je ne puis trouver le sens de la vie à moi seul. Pour y parvenir, j'ai besoin de l'autre, surtout de l'autre qui me contredit, me corrige... Si je suis honnête avec moi-même, je dois admettre que beaucoup d'opinions m'habitent, que plusieurs d'entre elles ne s'accordent pas du tout et que la « cohabitation » est parfois difficile et pénible. Je dois continuellement faire des compromis avec moi-même, ce qui suppose déjà une culture de la conversation. Ma pensée évolue ainsi de doute en découverte et de certitude encore et encore remise en question. Et je ne m'en sors pas si je ne réussis pas à partager mes doutes avec les autres. Partage qui finira par inclure aussi ma foi, ce qui nous rend solidaires dans l'effort d'enjamber l'abîme de nos doutes. L'ouverture n'est pas seulement susceptible d'inviter l'autre à la foi, mais elle me permet aussi d'approfondir la foi tout en la partageant sans exclure les doutes qui l'accompagnent.

On dit souvent qu'une telle ouverture ne nous situe pas seulement dans le monde, mais qu'elle prouve aussi que nous sommes *du* monde. Il suffit de jeter un regard, même superficiel, sur *facebook* pour se convaincre du contraire. Des « groupes d'amis » se créent spontanément, des « amis » qui ne se sont pas nécessairement rencontrés mais qui pensent de la même façon : les messages affichés doivent plaire à celui qui a pris l'initiative de constituer le groupe et par conséquent aussi aux autres. Celui qui affiche des messages qui contredisent les autres est souvent rayé... Les rapports du groupe avec ceux de l'extérieur par contre se caractérisent par la différence, voire le conflit. Il se pourrait bien que le modèle autoritaire soit bien plus *du* monde qu'il ne paraît à première vue. Il n'existe pas de modèle idéal d'Église, mais celui de l'ouverture a au moins l'avantage d'établir des relations constructives avec ceux du dehors, ce qui est un des premiers objectifs de la mission.

Eric Manhaeghe

Pour qu'ils aient la vie en abondance

***Coopération au développement dans un contexte ecclésial
comme chemin de la mission***

Franz Helm

Le P. Franz Helm, SVD, a travaillé pendant six ans au Brésil. De retour en Autriche, son pays d'origine, il exerce comme missiologue et dans le domaine de la formation à la conscience missionnaire, entre autres à travers la campagne missionnaire de la jeunesse « les trois rois mages » à Vienne.

La Bible affirme clairement que tout être humain – sans exception – a été créé à l'image de Dieu (cf. Gn. 1, 27) et que la venue de Jésus-Christ, le Messie, est orientée vers une « vie en plénitude » pour tous (cf. Jn. 10, 10). Voilà donc le fondement de la perspective chrétienne selon laquelle tout être humain – quel que soit le sexe, la classe sociale, le pays, la culture ou la religion à laquelle il appartient – est égal en dignité et en droit, ce que la réalité ne reflète absolument pas. Sur les sept milliards et plus d'habitants du globe, un milliard souffre de la faim, soit un sur sept. Il ne s'agit pas seulement de satisfaire les besoins essentiels liés à la nourriture, mais aussi d'enlever les multiples obstacles à l'accès à d'autres ressources vitales comme l'eau potable, les soins de santé, la formation, l'emploi, les transports et les moyens de communication ; obstacles qui restent encore insurmontables pour

des milliards d'êtres humains¹. Les causes se situent à plusieurs niveaux. Il y a, bien sûr, les échecs personnels et les comportements coupables qu'on note ici et là. Cependant, beaucoup de personnes demeurent prisonnières de la pauvreté et de l'exclusion à cause des structures économiques et politiques. À cette liste de causes, il faut ajouter encore une compréhension unilatérale du développement humain.

Contexte actuel

Un développement qui vise unilatéralement la rentabilité économique et la compétitivité la plus avantageuse, défend la loi du plus fort. Ce type de développement a conduit à la marginalisation d'une partie considérable de la population mondiale. Il empêche à des milliards d'êtres humains d'accéder aux moyens nécessaires pour mener une vie humainement digne. Les femmes ont souvent dû porter la plus grosse part des conditions de vie précaire, et c'est pourquoi l'on parle d'un « visage féminin de la pauvreté »².

Le pillage impitoyable de la nature est une autre conséquence directe de ce modèle de développement. Pillage qui entraîne des changements climatiques, la mort de certaines espèces et le sacage des espaces vitaux de bon nombre d'humains. L'accumulation des richesses – et donc du pouvoir – dans les mains de peu d'États, d'entreprises ou de personnes conduit à la soumission et à l'instrumentalisation de la plus grosse partie de l'humanité. Les victimes de ce développement sont en particulier les enfants, les femmes, les peuples indigènes, les migrants, les groupes marginaux dans les mégapoles, les personnes âgées et les malades, les victimes des pandémies comme le SIDA, ainsi que les

¹ Dans l'index de l'ONU du développement humain les trois paramètres, revenu, formation et espérance de vie, font défaut. Pour une liste plus complète, voir : <http://hdrstats.undp.org/en/indicators/default.html>.

² *La pauvreté à visage de femme* (IV^e Conférence mondiale des Nations-Unies sur les femmes, Beijing, 4-15 septembre 1995) ; voir aussi Margit Eckholt, « Die Gesichter der Armut von Frauen aufdecken », dans *Missio konkret*, 2-3/2011, p. 3-8.

travailleurs et travailleuses qui, par exemple, sont exploités dans les mines, les plantations et les usines de sous-traitance (*maquilas*)³.

Relations à sens unique

Cette réalité n'est pas due aux lois prédéterminées et inchangeables de la nature ou du marché, mais elle est le produit d'un modèle de développement récemment imposé et portant une signature occidentale. On parlait d'abord (les années 1950) de « développement de rattrapage », ensuite de « mondialisation néolibérale », terme qui renvoie aux chants de victoire de ses protagonistes. D'après l'économiste équatorien Pablo Davalos, cette approche du développement a conduit à des ruptures profondes : entre l'homme et la nature, entre la croissance économique et l'éthique, entre les cultures des peuples et les conditions de vie des pauvres, entre les savoirs académiques et les savoirs traditionnels⁴. On en arrive ainsi à des relations à sens unique. Le colonialisme – comme attitude et structure – se manifeste alors entre deux groupes inégaux d'êtres humains. D'une part, ceux qui disposent de possessions, détiennent le savoir et sont en mesure d'agir et, d'autre part, ceux qui n'ont rien, ne savent rien et attendent passivement de l'aide. L'inspiration patriarcale-machiste du colonialisme favorise un art de vivre et de se comporter fondé sur ces rapports d'inégalité. D'où la discrimination systématique des personnes, des groupes, des femmes, des cultures, des ethnies, des religions, des peuples et des groupes d'âge⁵.

³ Cf. Le document final de l'Assemblée générale de la Conférence des Évêques d'Amérique latine et des Caraïbes (CELAM), Aparecida, 2007, n°402, qui décrit le visage des pauvres en continuité avec les Conférences précédentes du CELAM. Voir aussi le message final du deuxième Synode pour l'Afrique, 2009.

⁴ Pablo Dávalos, *El Sumak Kawsay, Buen vivir, y las cesuras del desarrollo*, voir <http://oclacc.org/redes/teologia/files/2009/10/pablo-davalos-2008-sumak-kawsay-y-las-cesuras-del-desarrollo.pdf>.

⁵ Voir aussi Vandana Shiva, co-fondatrice indienne de l'écoféminisme, dans son discours *The Living Democracy Movement. Alternatives to the Bankruptcy of Globalisation*, lors du 2^{ème} Forum social mondial à Porto Alegre, Brésil, 2002.

En ce qui concerne ce développement, la religion chrétienne ne peut prétendre à l'innocence. Elle y a contribué en interprétant de façon unilatérale, ou même fausse, certains contenus et images bibliques comme : « Dominez et soumettez la terre » (Gn 1, 28). Elle a en outre contribué au développement d'une éthique qui considère la richesse des privilégiés et de ceux qui ont réussi comme une bénédiction de Dieu, tout en perdant de vue les causes structurelles de la pauvreté des masses. En mettant l'accent sur le « salut des âmes » et la vie éternelle, elle ne s'est pas suffisamment efforcée de rendre le monde plus juste. Dans la transmission de la foi chrétienne, elle a mis son propre message et les formes culturelles de sa transmission tellement au premier plan que le dialogue et l'inculturation ont été laissés de côté⁶. Quand on interprète le « hors de l'Église point de salut » comme la limitation de l'action de Dieu et de son Royaume au champ d'activité de l'Église institutionnelle, on exclut d'emblée toute approche positive et respectueuse des formes d'organisation et des cultures des autres.

Modèle patriarcal

Il est également important de se rendre compte que pendant des siècles la foi chrétienne a été associée à un modèle de société patriarcal. Il s'agit là d'un poids historique considérable. Les théologiennes féministes font remarquer que les femmes continueront à être considérées comme des individus de deuxième classe tant que Dieu sera vu comme homme et que l'on gardera cette représentation de la création de la femme comme façonnée à partir de la côte de l'homme, pour être comme son aide. Le concept et l'image d'un « Dieu tout-puissant, omniprésent, omniscient, éternel, parfait, immuable » sont vus par les théologiennes féministes comme le « fondement du pouvoir et du contrôle du divin sur l'humain, de quelques êtres sur les autres, des hommes sur les femmes, de l'humanité sur la nature, des riches sur les pauvres, des blancs sur les noirs et les indigènes »⁷.

⁶ Jean Paul II a reconnu ce manque dans sa confession historique des fautes, lors du Jubilé de 2000, dans la 5^e demande de pardon.

⁷ Elsa Tamez, « Apontamentos sobre Deus e gênero », dans Luiz Carlos Susin (dir.), *Teologia para Outro Mundo Possível*, Sao Paulo, Paulinas 2006, p. 279.

Dans l'Église catholique, il y a une discussion sur le concept du genre et son fondement, sur la distinction entre l'aspect biologique et l'aspect social de la sexualité⁸. Ainsi, par exemple, le Synode pour l'Afrique (cf. *Message final*, 25) insiste d'une part sur la signification et le rôle des femmes dans l'Église et la société et met en garde, d'autre part, sur le concept du « genre » comme étant une « idéologie étrangère et empoisonnée » et sur le Programme des Nations-Unies pour l'Afrique qui travaillerait avec un « agenda caché ». De son côté, la Conférence épiscopale de l'Inde a publié en décembre 2009 un document sur le *Gender-Policy* dans lequel elle reçoit positivement ce concept. Dans l'introduction, le Cardinal Varkey Vithayathil écrit : « La *Gender-Policy* prend forme à partir du souhait des femmes et des hommes de ce pays de faire naître l'égalité et l'harmonie pour tous. Elle se fonde sur la compréhension réciproque que les hommes aussi bien que les femmes sont créés à l'image de Dieu. Elle écarte toute sorte de discrimination des femmes parce que celle-ci contredirait l'intention et le projet de Dieu »⁹. Comme chemin pour surmonter les discriminations envers les femmes, on propose une mise en valeur ciblée de la femme et un processus de conscientisation des hommes et des femmes sur leurs rôles sociaux et culturels, processus qui comporte aussi une critique de la légitimation religieuse de la construction de ces rôles.

Fondamentalisme

Au plan des religions, on note une croissance du fondamentalisme et des propos malveillants à l'égard de la liberté religieuse, ainsi qu'une augmentation des conflits entre les religions. Il s'agit souvent de réactions face aux changements accélérés et aux insécurités massives qui vont de pair avec la mondialisation économique, technique et médiatique et les mouvements migratoires de plus en plus massifs. Dans ce contexte, on cherche volontiers à assurer sa

⁸ Cf. entre autres, l'analyse critique du petit livre de Marguerite A. Peeters et Paul L. Peeters, *La nouvelle éthique mondiale, défi pour l'Église*, Kinshasa, Médiaspaul, 2007, que Bernard Ugeux et Eric Manhaeghe ont fait dans *Spiritus* n°205, 2011, p. 438-457, sous le titre « Que de complots ! »

⁹ CBCI Gender Policy, IX, http://www.cbcsite.com/Gender_Policy.pdf.

propre identité en pointant du doigt les « ennemis » ou en insistant outre mesure sur sa propre tradition et ses symboles. Le fondamentalisme et les conflits entre les religions représentent un énorme obstacle au développement.

Il convient d'analyser, de déconstruire et de surmonter les concepts encore en vigueur, les champs des problèmes et les attitudes fondamentales, afin qu'un nouveau paradigme alternatif puisse prendre pied, et qu'il contribue au développement intégral, à la libération, et à la capacité de donner un avenir à l'humanité¹⁰. Le développement de relations dans l'estime et l'attention réciproques entre les humains, les sexes et les peuples, mais aussi avec la nature, sera alors d'une signification primordiale dans la recherche d'une vie meilleure pour tous par le dialogue et l'agir solidaire.

Perspectives fondées sur la Bible et attentives à la culture

Dans le Nouveau Testament, nombreux sont les textes qui nomment expressément l'inégalité et l'injustice et qui indiquent une issue. Entre le riche et le pauvre, il y a « un fossé profond et insurmontable » comme le dit Jésus dans la parabole du riche ripailleur et du pauvre Lazare (cf. Lc 16, 19-31). Les riches amassent des trésors pour eux et c'est précisément pour cela qu'ils ne sont pas riches devant Dieu (cf. Lc 12, 15-21). Les puissants tordent le droit pour le faire coïncider avec leurs intérêts. Typique à ce sujet est un passage de l'évangile de Marc (cf. Mc 6, 14-44). Il commence par faire le récit d'un « banquet de mort » : Hérode festoie en compagnie des grands du pays et à cette occasion un dénonciateur des abus du droit, Jean le Baptiste, est décapité. Suit alors, en contraste, le récit du miracle de la multiplication des pains. Jésus part au désert, à la marge de la société, où par la merveille du partage manifesté dans la multiplication du pain, il célèbre un « banquet de vie » avec les affamés. L'utopie de l'Évangile apparaît comme une communauté de table universelle de laquelle plus

¹⁰ Cf. Ivone Gebara, « Patriarchale Erkenntnistheorie », dans EMW (dir.), *Wir tragen die Farbe der Erde. Neue theologische Beiträge aus Lateinamerika*, Hamburg, 2004, p. 198-220.

personne – pour quelques raisons que ce soit – ne saurait être exclu. Cette utopie n'est pas impossible à atteindre, elle n'est pas infaisable... Le Règne de Dieu de justice et de paix montre déjà maintenant des signes de sa présence, telle est la conviction des disciples du Christ. « Il est au milieu de vous » dit Jésus (Lc 17, 21). Dieu crée déjà maintenant cette nouvelle réalité : « Le voici maintenant le temps de la grâce » (2 Co 6, 1).

L'option pour les pauvres

La pauvreté – comme manque du nécessaire vital – fait obstacle à cette nouvelle réalité. Elle est une menace pour la vie et un abaissement, c'est pourquoi Dieu se solidarise avec les pauvres. La mission de Jésus était d'apporter aux pauvres une joyeuse nouvelle et de remettre en liberté les gens abattus et les prisonniers (cf. Lc 4, 18). Il a déclaré heureux les pauvres. À eux appartient le Royaume des cieux (cf. Lc 6, 20). Ce sont eux qui manifestent une ouverture aux changements des rapports entre les humains et aux nouveaux débuts que Dieu veut initier. L'identification de Jésus avec les plus petits va si loin qu'il revendique être présent en eux et, par eux, dans le monde : « Ce que vous n'avez pas fait pour l'un de ces petits, vous ne l'avez pas fait non plus pour moi » (Mt 25, 45). Il s'ensuit que l'option pour les pauvres n'est pas un élément insignifiant, mais le lieu central de la rencontre avec Dieu. Il est impératif de se décider à se mettre du côté des pauvres et de lutter avec eux pour un changement des relations, pour plus de justice et de meilleures chances de vie. Or il ne s'agit pas d'un objectif simple car par « meilleures chances de vie », on n'entend pas « augmenter ses biens » ni en « renforcer leur contrôle ». Il en va de la vie dans toutes ses dimensions et de la vie pour tous, sans exception. Ainsi donc, celui qui opte pour les pauvres ne le fait pas pour son propre intérêt, mais pour la vie et l'intérêt de tous. En ces temps où un développement durable et centré sur l'avenir va entraîner la fin du modèle de développement à l'occidentale exclusivement orienté vers la croissance économique, une « civilisation de la pauvreté »¹¹

¹¹ Cf. Ignacio Ellacuría, « Utopía y profetismo », dans *Revista Latinoamericana de Teología*, 17 (1989), p. 141-184.

ou d'autolimitation volontaire est un devoir du moment¹². Les pauvres qui savent survivre, souvent avec peu, pourraient bien devenir les maîtres des riches.

Prendre en compte les valeurs religieuses et culturelles

Les pauvres ne sont pas seulement pauvres, ils sont aussi riches : ils ont une culture et une religion, des valeurs et des traditions de sagesse, qui donnent sens à la vie et aident à la connaître à fond. Chez beaucoup de peuples, la religion n'est pas une affaire privée. La religion marque profondément le vivre ensemble, les systèmes sociaux et les formes d'économie. Une coopération au développement purement technique ou économique, qui ignore ces faits, est condamnée à l'échec. Elle est incapable d'opérer des changements effectifs parce qu'elle a perdu de vue l'ensemble de la réalité. Au contraire, une coopération attentive aux cultures, qui prend en compte la dimension religieuse, peut faire bouger beaucoup de choses¹³. Au cours de l'histoire des missions, les Églises ont souvent manqué de sensibilité culturelle. Voilà pourquoi elles ressentent, comme actrices de la coopération au développement, une obligation particulière à prêter attention à la dimension culturelle et religieuse de la réalité et à la prendre en compte. Sensibilité culturelle qui a permis à l'Église de découvrir que l'image biblico-religieuse de l'homme est en mesure de mettre debout ceux qui vivent dans la pauvreté et dans des situations injustes, parce qu'elle les rend conscients de leur dignité inaliénable et de leurs droits fondamentaux.

Coopération au développement dans les documents de l'Église

La pensée chrétienne comprend l'histoire comme « histoire du Salut », qui s'étend entre la Création et la Rédemption. Tout ce qui

¹² Cf. Martin Meier, « Zivilisation geteilter Genügsamkeit », dans *Stimmen der Zeit*, 227(2009), p. 1-2.

¹³ Cf. Anne-Marie Holenstein *e.a.*, « Religionen – Potential oder Gefahr? Religion und Spiritualität », dans *Theorie und Praxis der Entwicklungszusammenarbeit*, Wien/Berlin, LIT-Verlag, 2010.

existe a son origine en Dieu et tout est destiné à trouver en lui son accomplissement. Rien ni personne n'est exclu du dessein universel de salut de Dieu. Au service de ce dessein salvifique de Dieu, la mission chrétienne ne se laisse pas cantonner aux âmes, aux seuls humains, ou à la conversion du cœur des humains. Tout l'homme et tous les hommes, et même tous les êtres vivants, voire toute la création doivent être sauvés.

Évolution d'une vision

Cette vision très large de la mission s'est considérablement rétrécie au cours de l'histoire. Partant de l'adage « hors de l'Église point de salut », une focalisation s'est produite sur l'expansion de l'Église. La conviction que les non-baptisés ne pouvaient pas entrer au ciel, a contribué à mettre le « salut des âmes » au centre de la mission. Le service des pauvres continuait à côté du soin des âmes. On a construit des hôpitaux et des écoles, on a propagé la culture et la civilisation occidentales parce qu'on était convaincu qu'elles étaient plus développées que celles des « païens ».

Avec la floraison des Églises locales autonomes sur tous les continents, la situation s'est fondamentalement modifiée. Ces Églises assumaient elles-mêmes la responsabilité pour la vie ecclésiale et les activités missionnaires. Portant un regard autre sur la réalité des gens sur place, elles ont porté de nouveaux accents. Se considérant comme des partenaires de plein droit dans un réseau mondial d'Églises locales, elles ont voulu être prises au sérieux.

Partenariat

La notion de la mission changeait aussi. L'objectif n'était plus d'étendre géographiquement l'Église mais bien de construire le Règne de Dieu. L'homme, dans toutes ses dimensions – psychologique et physique, sociale et économique, politique et religieuse – doit pouvoir être saisi par la Bonne Nouvelle et en être marqué. La mission de l'Église comprend dorénavant non seulement l'annonce de la Parole de Dieu, mais aussi et de plus en plus l'incul-

turation de la foi chrétienne, le dialogue interreligieux, l'engagement pour la libération des victimes du non-droit et de l'oppression, et le développement intégral¹⁴.

Au cours des années cinquante, on assiste au développement progressif d'un partenariat entre les « Églises du premier monde » et les jeunes Églises d'Afrique, d'Asie et d'Océanie, d'Amérique latine et des Caraïbes. Ce fut une période de gros efforts dans le domaine de l'aide au développement, parfois inspirés par un certain anticommunisme. L'action des instituts missionnaires fut fondée sur une compréhension religieuse du développement. Celle-ci mettait avant tout l'accent sur la dignité de la personne, le droit au développement de soi et aux moyens d'y parvenir. Les Assemblées plénières du Conseil Œcuménique des Églises et le concile Vatican II ont fortement encouragé ce mouvement. Les Églises et les théologiens du Sud ont aussi commencé à prendre la parole.

Développement intégral

En ce qui concerne la thématique du développement, il convient de retenir surtout les encycliques suivantes : *Populorum progressio* (1967), *Sollicitudo rei socialis* (1987) et *Caritas in Veritate* (2009). Selon Paul VI, la paix repose sur la justice et la détermination de venir à bout des tensions entre les pays riches et les pays pauvres. Le droit à la propriété privée est subordonné à ce double fondement de la paix qui en est en même temps le moteur. Personne n'a le droit d'utiliser exclusivement pour lui-même son propre superflu quand d'autres manquent du nécessaire. Jean-Paul II rappelle également aux peuples riches leur devoir d'aider de façon efficace les peuples pauvres. En même temps il s'engage en faveur de réformes profondes des structures sociales dans les pays appelés « en développement » et de la victoire sur les « structures de péché » qui existent un peu partout.

¹⁴ Cf. le décret missionnaire de Vatican II *Ad gentes* (1965), l'exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi* (1975) et l'encyclique missionnaire *Redemptoris missio* (1990).

En 2009, dans le contexte de la crise financière, le Pape Benoît XVI parle du « développement intégral de l'homme dans l'amour et la vérité ». Il souligne que le but de toute coopération au développement est le développement de tout l'homme et de tous les hommes. L'amour ancré dans la vérité, *caritas in veritate*, prend forme dans le travail social. L'amour comprend la justice, l'injustice est incompatible avec l'amour. Que les êtres humains soient intégrés dans une société et ne peuvent parvenir au bien-être qu'au sein de cette même société montre que le bien commun sous-tend le bien personnel, le tout étant une exigence de l'amour. Benoît XVI veut nous encourager avec son encyclique : quand il vit selon la vérité et l'amour, l'homme doué de raison est en mesure de façonner l'avenir du monde pour qu'il procure à tous leur bien. La contribution de l'Église ne consiste pas à apporter des solutions techniques ou des concepts économiques, mais à rassembler les humains autour de valeurs fondamentales et de la transcendance comme origine et fin ultime de toute existence.

Forme concrète de pastorale sociale

Le *Compendium de la Doctrine sociale de l'Église catholique* (2005)¹⁵ résume les fondements sur lesquels repose le droit au développement : « unité d'origine et communauté de destin de la famille humaine ; égalité entre toutes les personnes et entre toutes les communautés basée sur la dignité humaine ; destination universelle des biens de la terre ; intégralité de la notion de développement, caractère central de la personne humaine ; et solidarité » (n°446). La coopération au développement est mentionnée comme forme concrète de pastorale sociale, « expression vivante et concrète d'une Église pleinement consciente de sa mission d'évangéliser les réalités sociales, économiques, culturelles et politiques du monde » (n° 524).

La coopération au développement dans un contexte ecclésial est orientée vers une « vie en plénitude » pour tous, ce qui signifie :

- disposer des moyens d'existence indispensables,
- être libre de toute forme d'oppression,

¹⁵ Conseil pontifical Justice et Paix, *Compendium de la Doctrine sociale de l'Église*, Paris, Bayard-Fleurus-Mame, 2005.

- avoir pris conscience de la dignité et de la finalité de la vie et en avoir une bonne connaissance,
- avoir la capacité et la possibilité de gérer personnellement sa vie et de participer à l'organisation de sa communauté,
- ainsi que la liberté et l'ouverture à l'absolu.

Coopération et catholicité

L'Église prend sa catholicité au sérieux quand elle témoigne de l'Évangile au-delà des limites des paroisses et des diocèses. Elle se manifeste comme véritablement mondiale et universelle quand elle annonce la Bonne Nouvelle, tout en se montrant solidaire avec tout le Peuple de Dieu et tous les hommes, en particulier les pauvres et les opprimés. Son caractère mondial et universel est perçu dans la mesure où elle est disposée à apprendre d'autres Églises locales, courants philosophiques et religions. Le même caractère universel demande qu'elle se laisse interpellé et convertir par les pauvres et les exploités avec lesquels elle entre en communion de prière centrée sur leurs besoins.

La catholicité dans ses diverses dimensions pousse l'Église à assumer le rôle de catalyseur de la solidarité et à activer les échanges entre les Églises locales des divers continents. Comme « Peuple de Dieu en chemin », l'Église témoigne dans des contextes multiples et exigeants de la Bonne Nouvelle de l'amour de Dieu qui préfère les pauvres et les défavorisés. Avec eux, elle s'engage pour une libération totale, pour le développement et pour un dialogue respectueux avec les autres religions et entre les cultures. Dans ce contexte, l'Église recherche la coopération et, si nécessaire, la confrontation avec plusieurs autres acteurs dans le domaine social. Elle est animée par une espérance croyante du Règne de Dieu de justice et de paix qui, à partir d'elle, finira par devenir réalité, donnant lieu à des raisons d'espérer qui transcendent ce monde. Une parole de Jean-Paul II illustre bien comment on peut parler d'une véritable espérance chrétienne en de telles circonstances.

Quand ensuite on pense aux structures de péché, qui freinent le développement des peuples défavorisés, sous l'aspect économique et politique, on devrait rapidement se décourager devant un mal

moral à première vue inévitable. Beaucoup se rendent compte de leur impuissance et de leur désarroi devant une situation écrasante et sans issue. Mais l'annonce de la victoire du Christ sur le mal nous donne la conscience que, même les structures renforcées par le mal, peuvent être vaincues et remplacées par les « structures du bien »¹⁶.

À côté des gros efforts dans la collaboration directe sur des projets, la coopération au développement dans un contexte ecclésial comprend aussi de plus en plus un travail d'éveil de la conscience et de plaidoyers, jusqu'aux campagnes de lobbying afin de mettre fin aux structures injustes. La campagne de l'année jubilaire 2000 a fédéré beaucoup de forces en vue de la suppression de la dette des pays les plus pauvres. De même, les réseaux ecclésiaux s'engagent-ils aujourd'hui dans de multiples campagnes concernant par exemple : les changements climatiques, les objectifs de développement du millénaire, la réforme des finances, le commerce équitable, l'exploitation des matières premières, la baisse des budgets de développement dans les pays riches. On peut espérer que ces efforts dans la création de réseaux partenaires entre acteurs ecclésiaux et autres de partout dans le monde auront des résultats et qu'ils conduiront à une collaboration renforcée pour un développement intégral.

Franz Helm

¹⁶ Jean Paul II, Audience générale du 25 août 1999, renvoyant à *Sollicitudo rei socialis*, 37-39.

Le volontariat

L'homme au service du développement

François-Xavier Guiblin

Après des études d'histoire, François-Xavier Guiblin est parti en 2002 comme Volontaire de la Solidarité Internationale (vsi) en Indonésie, dans le cadre de la Délégation Catholique pour la Coopération (DCC). En 2005, il intègre l'équipe des permanents de la DCC au service Communication. Dans le cadre de ses fonctions, il a accompagné de nombreux volontaires et s'attache à promouvoir le volontariat chrétien.

Depuis 50 ans, le volontariat a suivi les méandres de la politique de coopération, et de nos atermoiements occidentaux sur la question de notre solidarité avec les pays du Sud. La disparition du ministère de la coopération en 2008, la suppression du service militaire en 2002, l'apparition des volontariats de courte durée : la dernière décennie a apporté son lot de chamboulements. Tout cela influe sur le devenir du volontariat, pris dans les tourments de la mondialisation et de la complexification des rapports entre les pays. Nous tentons modestement dans cet article, de noter les évolutions du volontariat, notamment catholique, au cours de ces périodes, pour poser la question centrale : quel impact aujourd'hui et demain ?¹

¹ Cet article s'appuie beaucoup sur les archives de la DCC et les années de pratique et de rencontres de son auteur.

Du coopérant au volontaire

Le changement de terminologie au cours des dernières décennies n'est pas qu'anecdotique. Il décrit assez fidèlement comment la société et l'Église envisagent la présence de volontaires et le rôle qu'elles ont souhaité leur faire jouer.

Bras armé des institutions

Après les indépendances africaines, le gouvernement français a souhaité prolonger sa présence « amicale » sous différentes formes. Le ministère de la Coopération voyait le jour, avec des attributions et des moyens colossaux, à faire envier le ministère des Affaires Étrangères. Il est bien évident que le mot coopération reste attaché à cette période faste mais trouble. Dans ce cadre, l'Association Française des Volontaires du Progrès (AFVP), créée en 1963, cherchait à « manifester un certain renouveau symbolique des relations franco-africaines, et offrir aux jeunes la possibilité d'une expérience forte de rencontre interculturelle ». Le « VP » (Volontaire du Progrès) devient le bras armé de politiques de coopération dirigées par des États ou des collectivités. Son rôle se cantonne à celui d'un « assistant technique », mis à disposition de structures locales. Il n'est donc pas question de réfléchir à l'impact plus large de la présence du volontaire sur le terrain, dans une vision complexe d'une situation donnée². Les missions se placent dans un cadre précis, notamment dans le domaine rural : amélioration de l'habitat, des techniques agricoles.

A la même époque, la DCC voit le jour sous l'impulsion de l'épiscopat. Il ne s'agit pas aux origines d'œuvrer pour le développement autonome des peuples mais d'assurer la cohérence de la présence de l'Église catholique de France à travers le monde. La DCC va alors déverser des centaines d'enseignants à travers le monde, répondant aux demandes des missionnaires et évêques occidentaux en poste en Afrique essentiellement. Le volontaire a

² Cf. Alain Marie, *La coopération décentralisée et ses paradoxes*. Dérives bureaucratiques et notabiliaires du développement local en Afrique. Paris, Karthala, 2005.

comme fonction de fournir de la main-d'œuvre missionnaire aux compatriotes en fonction dans les diocèses africains. Enfermé dans une vision technicienne, le volontariat ne peut jouer que sur le court et moyen terme : le puits creusé fournira de l'eau quelques années, le bâtiment abritera les élèves durant la saison des pluies.

Parallèlement à cela, subsiste aussi après la décolonisation, le sentiment d'infériorité de la part de l'homme noir qui pénalise la relation et l'action du volontaire. En effet, le volontaire blanc apporte un savoir, que de toute façon moi, l'autochtone, je ne saurai maîtriser ni même contester. Les « bénéficiaires » du projet accueillent passivement l'action du volontaire. Cette dernière est donc unilatérale : non conçue ensemble avec le bénéficiaire, elle entretient la vision d'un monde bipolaire, sans répondre aux enjeux du développement.

Jusqu'au milieu des années 1980, le volontariat est essentiellement vécu par des hommes qui préfèrent la coopération à la caserne. Le volontariat n'est donc pas toujours un projet de solidarité mû par des convictions. L'absence de formation ne l'aide pas à envisager sa présence de manière plus globale.

Le combat du volontariat

La DCC démarre la formation en 1976, et les stages de préparation au départ ne s'enrichissent que dans les décennies suivantes. La formation permet d'approfondir la connaissance de la zone géographique, et de tout le contexte social, religieux et politique. Elle aborde aussi les questions liées au travail dans un contexte interculturel. Enfin, elle aide le volontaire à se poser les questions de sa présence, de ses motivations, et aussi de ses propres limites humaines. Elle offre les conditions à l'épanouissement de la mission, pour éviter les écueils d'une présence imposée, incomprise et violente.

Avec le décret de 1995, renforcé par la loi de 2005³, le volontariat prend une autre ampleur. Ces lois fixent un statut qui, au-delà des avantages et garanties matériels, montre l'importance donnée à la coopération civile. Les Organisations Non Gouvernementales (ONG) qui envoient des volontaires se structurent et se professionnalisent. Le volontariat devient le combat d'associations qui y voient un levier original du développement. De son côté, le ministère contrôle plus précisément ce qui se vit et se met en place. En 2009, la création de France Volontaires en remplacement de l'AFVP est un élément intéressant. En effet, l'agence d'État se voit confier une mission de coordination des organismes de volontariat, elle crée et définit un label et une charte.

Le Nord au service du Sud

Promouvoir le volontariat ne suffit pas à en asseoir l'impact. L'évolution du rapport au partenaire local est fondamentale. Au niveau international, la chute de l'Empire soviétique met fin à l'affrontement Est-Ouest dont l'Afrique et plus généralement le Tiers-Monde étaient le théâtre. Les volontaires, pris dans cet engrenage étaient des pions, les structures et les pays, des parts de marché.

Durant les années 1990, on passe à une vision Nord-Sud. Celle-ci n'est pas dénuée d'ambiguïté. En effet, il s'agit de compenser, voire d'expier les fautes du passé. Comment réduire les inégalités ? Comment permettre au Sud de se développer, et de « rattraper » les retards, provoqués par les années d'exploitation ? Le volontaire vient donc avant tout répondre à une demande locale. C'est le mot d'ordre, la base de toute aide qui refuserait le néocolonialisme. Le volontaire vient se mettre au service. On inverse la tendance : le Nord, humble, vient agir là où le Sud l'appelle. Le volontaire se fait petit et n'est pas là pour revendiquer. D'ailleurs,

³ Le décret de 1995 puis la loi de 2005 définissent les conditions du volontariat de solidarité internationale (couverture sociale, assurances, formation, cotisations retraite), qui est un statut dérogatoire au droit du travail. Réclamées par les associations, elles assurent l'engagement pérenne de l'État indépendamment des alternances politiques. Le texte est disponible sur le site de la DCC www.ldcc.org.

les demandes des partenaires le précisent. Lors des demandes de volontaires, les structures locales précisent les compétences requises pour s'acquitter de la tâche. Le volontaire vient compenser ponctuellement l'absence locale de compétences professionnelles. Implicitement, cela vient à reconnaître que le volontariat est appelé à disparaître lorsque le Sud n'aura plus besoin de volontaires. Il faut alors chercher à rendre les pays autonomes.

Le volontaire devient corvéable à merci, et même le jouet aux mains de structures locales qui l'utilisent, l'exploitent, voire le manipulent. La venue d'un volontaire, c'est aussi l'assurance d'une entrée d'argent, de dons, et d'un focus intéressant sur le projet, qui ouvre la voie à des subventions. À cette époque, le développement est plutôt une affaire mal en point pour bon nombre de pays africains. On peut même parler de non-développement, ce qui complique la mise en place d'une autre forme de rapport entre le partenaire local et le volontaire. Les gens meurent de faim, les guerres se succèdent. Comment ne pas répondre à l'appel ?

Il n'y a donc pas d'interrogation de la demande, et donc pas de remise en cause de la relation partenariale. Le partenaire local devient un concept structurant, notamment pour les organismes catholiques. Cru sur parole, le partenaire est le maître de la relation constitutive du volontariat. Ce dernier en effet repose sur le triptyque essentiel : volontaire (personne qui se met au service), partenaire (qui formule un besoin), organisme d'envoi (qui organise la venue d'un volontaire sur une mission).

Mondialisation et coopération

La montée en puissance des pays émergents renvoie le Nord à ses propres démons. Et si nous avons engendré pire que nous ? Forcément, tous les modèles de développement fondés sur l'économie volent en éclat et apparaissent les notions de développement durable, décroissance, etc. Le volontariat n'échappe pas à cette nouvelle donne.

Le premier constat est qu'il faut interroger la pertinence de certaines missions. L'organisme d'envoi doit savoir dire non, refuser une demande. Ce n'est pas simple, car cela consiste à refuser à l'autre ce qu'il nous envie (une certaine forme de matérialisme, une possession accrue des biens, une fuite en avant économique). Comment interroger la demande ? À la DCC, on parle de co-construction des postes de volontariat. C'est-à-dire que concrètement, le volontaire, ou la personne en charge du pays vient dialoguer avec le partenaire local, pour préciser la demande. Il ne s'agit pas de mettre en cause la légitimité de la demande, mais de voir si le volontariat, considéré et défini par l'organisme est la réponse adéquate. Le fondement de ce nouvel élan est la reconnaissance de l'égalité responsabilité du volontaire et du partenaire dans la réussite de la mission. Le mot même de partenaire convient aux deux entités : il n'est plus l'apanage d'une structure locale toute puissante. Il s'agit de deux partenaires engagés dans une rencontre au service du développement.

Aujourd'hui, le volontariat est appelé à faire signe. L'impact ne se mesure plus seulement de manière quantitative, mais des repères qualitatifs viennent s'y greffer. Il expérimente une nouvelle forme de gouvernance : la recherche ensemble de solutions au problème non pas posé à une partie du monde, mais à l'humanité tout entière. La différence ne crée pas supériorité ou infériorité, elle contient la fécondité de la réponse. Le volontariat est appelé à s'inscrire dans le réveil des sociétés civiles, en dialogue : le forum social, les mouvements de masse sur les réseaux sociaux... Il vient s'inscrire dans ce mouvement d'humanisation de la mondialisation.

En 50 ans, dans les textes et dans les discours, on est passé du « faire à la place de », au « faire pour » pour arriver enfin au « faire avec ». Prenons garde de ne pas le voir seulement comme un dernier îlot d'humanité. Il construit aussi demain. Prenons garde de devenir les chantres d'un « être avec » qui se suffit à lui-même. Il faut redécouvrir les contours du mot coopération, assumer son étymologie et tenir compte des enseignements de son histoire.

L'impact du volontariat

Considérons le volontariat comme un dialogue en action. D'un côté, un volontaire part avec toutes ses motivations, ses appréhensions, son éducation, ses compétences, ses manques, ses convictions. Il est unique, et aucun ne peut être réellement cantonné dans un portrait-type. Bref, il ne s'agit pas seulement d'un jeune Français catholique. De l'autre, une structure, sous l'impulsion d'un de ses responsables, souhaite faire un bout de chemin avec un Européen. Là aussi, il est difficile de définir le portrait-type. Chaque pays est différent, les intentions de la demande sont parfois implicites.

Une autre réponse aux enjeux de développement

Le volontariat c'est une mission confiée : elle est donc dans l'action, décrite par des activités, des recommandations. C'est sur ce point que demeure attendu le volontaire. Mais le fruit du volontariat n'est pas l'action en elle-même du volontaire : c'est la réponse apportée par les échanges entre les deux partenaires. Cette réponse, elle est concrète ! Le volontaire est donc attendu avec, plus que ses compétences, sa capacité à penser de manière complexe, à entendre les conceptions qui dérangent ses perceptions. Il est attendu aussi dans sa capacité à exprimer clairement ces dernières.

Cela impacte le développement, et vient contrebalancer les effets pervers d'autres formes de coopération. C'est ce que rappelait en 2008 un texte publié par le Comité de Liaison des ONG de Volontariat (CLONG).

Dans les pays d'accueil, les volontaires apportent des compétences tantôt spécialisées, tantôt généralistes, portant une expérience ou exerçant un œil neuf. Cette coopération de proximité donne une dimension concrète, appliquée, contextualisée. À contrario, certaines mesures décrétées par les programmes d'ajustement, les contreparties des aides budgétaires et autres plans technocratiques de lutte contre la pauvreté manquent parfois cruellement de cet éclairage local pour être en prise sur les réalités. Les volontaires sont ainsi placés dans une fonction de connexion entre deux socié-

tés, et non de transfert de modèles étrangers peu adaptés, comme l'a trop souvent été l'expertise internationale.

L'impact des volontaires sur le développement local passe d'abord par la qualité de la relation humaine, ensuite par la pertinence de leur contribution professionnelle, a priori plus dégagée des politiques d'influence, des rapports de force locaux et internationaux. Ce qui ne les exonère pas d'analyses lucides sur leur posture ni sur les effets de leur présence.

Les Objectifs Millénaires pour le Développement (OMD) définis par 147 membres de l'ONU en 2000, permettent aux volontaires d'étalonner l'impact de leurs actions. La DCC les a interrogés à ce sujet⁴. Si spontanément, les volontaires ont tendance à minorer l'effet de leur présence, il n'en ressort pas moins que leurs actions sont bien en phase avec les enjeux des pays et des populations (cf. tableau 1).

Tableau 1 : objectifs réalisés

À quel objectif pensez-vous avoir le plus répondu durant votre volontariat ?	%
Assurer un environnement durable	19
Mettre en place un partenariat mondial pour le développement	19
Assurer l'éducation primaire pour tous	17
Promouvoir l'égalité des sexes et l'autonomisation des femmes	11
Éliminer l'extrême pauvreté	11
Réduire la mortalité infantile des enfants de moins de 5 ans	8
Améliorer la santé maternelle	8
Combattre le VIH et autres maladies	7
Autres	5

Les missions d'enseignement montrent une évolution assez réjouissante. Il y a 30 ans, la plupart partaient comme enseignants en primaire ou en collège. Aujourd'hui les demandes concernent le lycée, voire les universités.

⁴ Source : rapports de mission des volontaires en 2009.

Ouverture et transmission

Une rencontre altère nécessairement ceux qui la vivent. Le volontariat, inséré et ancré dans la réalité, vient bouleverser le volontaire et tous ceux qu'il côtoie. Paradoxalement, le volontaire est en position de faiblesse : il n'a plus ses repères, son cadre, ses appuis amicaux et familiaux. Il est un étranger. C'est là sa plus grande force pour agir là-bas.

Comme tel, il bouscule, ceux qui l'attendaient comme ceux qui ne l'attendaient pas. Il faut rappeler que le volontariat ne commence pas à l'ouverture du bureau, et ne se termine pas quand on rentre dans son appartement. Il englobe la vie entière, et donc toutes les personnes que le quotidien amène à rencontrer. Là, l'impact est difficilement mesurable, mais bien réel. Plus fortement encore, il agit comme un révélateur. Faible, il est à l'écoute des idées nouvelles. Il renvoie l'autre à une plus belle image de lui-même et de ses capacités. Le volontaire est venu aussi pour découvrir, il est donc plus attentif aux connaissances de l'autre. Il redonne confiance et remet debout, par le regard posé sur l'autre.

« La volontaire était très professionnelle. Ses compétences et son grand sens des responsabilités ont permis d'aider ses collègues et les bénéficiaires. Tous ont alors montré des signes durables de développement dans leur capacité à résoudre leurs problèmes, » confiait un partenaire kényan de la DCC. Le volontaire transmet des compétences, de personne à personne, dans un regard valorisant, gage d'un transfert durable. En alliant professionnalisme responsable et amour charitable, le volontariat est réellement un levier original de développement.

Il est vrai que l'on perçoit plus difficilement l'impact des volontaires à une plus grande échelle. La communauté dans laquelle il vit n'est pas nécessairement en demande. Le Blanc est de passage, son enthousiasme touche, mais il est décalé par rapport à la réalité d'un quotidien qui durera bien après lui. Néanmoins sa fraîcheur peut marquer un quartier bien des années après. Le volontariat chrétien apporte aussi la touche de la gratuité. Qu'est ce que ce jeune diplômé vient faire ici pour quelques euros ? La réponse a

peu d'importance, car c'est la question qui fait germer. Et les questions sont nombreuses.

Le volontaire est la figure d'un autre Occident, moins fantasmé, plus palpable, plus banal aussi. Il est l'incarnation en réponse au choc des civilisations. On pense directement au dialogue interreligieux. Dans des pays où les communautés vivent les unes à côté des autres, les volontaires viennent poser des questions, interroger et faire un pas vers l'autre. Cela lui est facilité par son détachement par rapport au passé (passif) historique.

Le volontaire détone aussi par son approche de la foi, souvent radicalement différente de celle de la communauté qui l'accueille. Lui-même découvre une autre manière de croire et de célébrer. Dans sa découverte au quotidien, il dépasse les clichés.

Construire la fraternité humaine

Demain, il n'y aura plus de volontaires. Ce vœu relève d'une logique de résultat. Il laisse à penser que l'objectif du volontariat est de rendre les populations autonomes. Or, celles-ci n'ont pas besoin de volontaires pour cela ! Appeler un volontaire, c'est aujourd'hui un acte militant : une structure considère le dialogue et l'échange de points de vue comme féconds. Le dialogue des cultures s'oppose par ailleurs à la vision internationaliste ou multiculturaliste, tout autant qu'il rejette le nationalisme. Ancré dans le respect des différences, le volontariat porte en lui, de manière expérimentale, imparfaite, les germes du monde de demain. Il est signe avant-coureur et prophétique d'une nouvelle manière d'envisager les rapports internationaux.

Dans sa mission, le volontaire a à cœur d'impliquer tout le monde dans l'action. En ce sens, il enseigne la manière dont nous devrions envisager notre rapport aux autres cultures ici dans nos sociétés. Effectivement, l'impact est perceptible au Nord, au retour, lorsque les volontaires réinventent leur mode de vie et leur participation aux sociétés.

Un autre homme au service d'une autre société

À la lecture des enquêtes faites depuis 40 ans, il apparaît que le volontariat imprègne avec la même vigueur le Coopérant du Service National (CSN) de 1970 que le VSI. Il y a quinze ans, la DCC avait mené une enquête⁵ auprès de plus de 4000 volontaires (voir les tableaux 2 à 4). 90% des volontaires interrogés avouaient que la coopération les avait ouverts à d'autres cultures. 60% se montraient plus accueillants pour les étrangers au retour de leur mission, tandis que 55% faisaient preuve de plus de tolérance vis-à-vis des autres religions. On retrouve les mêmes chiffres dans l'enquête menée par SOFRES en partenariat avec le CLONG-Volontariat en 2011 : 80% des volontaires sont sensibilisés au sort des étrangers en France, 90% ont changé leur regard sur le pays d'accueil.

Tableau 2 : une expérience qui transforme la personne

Question : cette mission a-t-elle modifié...	Oui %	Non %
votre vision du pays d'accueil ?	90	10
votre perception de la solidarité internationale ?	88	12
votre perception de la situation des étrangers en France ?	84	16
votre manière d'appréhender vos problèmes quotidiens en France ?	82	18
votre vision de la France ?	81	19
votre orientation professionnelle ?	45	55

Nouvelles capacités et nouveaux comportements

Les convictions sont donc altérées pour ouvrir à une conversion du cœur. Le volontaire cherche à traduire cela dans ses choix professionnels (45% opèrent une bifurcation professionnelle). Le maître-mot est alors « faire sens », « donner du sens ». Pour certains, il s'agira de travailler dans des métiers de la solidarité, du social, mais plus largement de réinventer leur présence au travail, leur rôle et fonction dans leur entreprise, où ils ne se contentent plus

⁵ Enquête auprès d'anciens coopérants, en 1997, à l'occasion des 30 ans de l'association.

d'appliquer une technique et un savoir-faire mais d'être pleinement eux-mêmes.

Ce changement professionnel s'appuie sur les capacités nouvelles révélées par le volontariat (cf. tableau 3). L'adaptation et les compétences managériales sont les plus mises en avant.

Tableau 3 : nouvelles capacités révélées

Question posée : par rapport à avant votre départ en mission, diriez vous qu'aujourd'hui vous êtes plus (colonne A), moins (B) ou ni plus ni moins (C)... Les réponses sont en %.

Compléments à la question	A	B	C
...capable de vous adapter à de nouvelles situations ?	87	0	13
...apte de manager une équipe ou un projet ?	69	1	30
...ouvert aux autres ?	67	0	33
...responsable ?	62	0	38
...sûr de vous ?	57	3	40
...sensible aux problèmes des autres ?	54	2	44
...bon communicant ?	52	1	47
...engagé ?	45	6	49
...fataliste ?	19	28	53
...matérialiste ?	4	58	38

Plus d'un volontaire sur deux s'engage à son retour dans une nouvelle structure ou mouvement. La solidarité internationale accueille de nombreuses bonnes volontés, portées par leur expérience de terrain.

Expérience forte, le volontariat vient en profondeur transformer les comportements : rapport au temps, rapport à l'argent, rapport à la famille. Les dons se font plus nombreux, les enfants sont éduqués différemment, l'ambition est placée ailleurs. Les volontaires rejoignent tout le mouvement de pensée liée à une plus grande frugalité de nos modes de consommation. Les volontaires privilégient les moments de qualité, où la présence à l'autre est primordiale. Ils élargissent leurs relations, les ouvrant au-delà du réseau habituel tissé avant le départ.

Avec le temps, le décalage ressenti vis-à-vis des concitoyens s'estompe. Réinséré en France, le volontaire reprend aussi ses

marques, preuve de maturité. Car au fond, le volontariat permet aussi d'asseoir son identité. J'apprends d'où je viens, qui je suis, je me débarrasse de mes illusions, pour avancer en vérité avec mon épaisseur humaine.

Tableau 4 : engagements au retour

Question : depuis votre retour, vous-êtes vous engagé dans une action ou un mouvement dans lesquels vous n'étiez pas déjà engagé avant de partir ?

Type d'engagement	%
Associatif	42
Religieux	16
Politique	4
Syndical	3
Aucun	46

Un souffle pour l'Église

En Église, ce que montre moins le sondage portant sur les ONG non-confessionnelles, les volontaires viennent aussi bouleverser les codes. Ils n'importent pas les pratiques des Églises locales, mais viennent teinter la vie des communautés en France, là où celles-ci veulent bien accueillir. Concrètement, les volontaires s'engagent sur les questions interreligieuses, ils facilitent l'accueil des prêtres *fidei donum* en France. Ils ouvrent les diocèses à la dimension universelle. Pas moins de 20 délégations diocésaines sont coordonnées par des volontaires de la DCC, qui a mis en place tout un réseau de volontaires à travers le territoire.

Ils sont aussi présents pour interroger la vie paroissiale de demain. A travers le monde, ils ont vécu la réalité des communautés de base, leur capacité à prendre en main le catéchisme, etc. Du coup, la raréfaction des curés, le regroupement en ensemble paroissial : tout ceci n'effraie pas le volontaire. Néanmoins, cet engagement de foi se fait le plus souvent en dehors des structures classiques des paroisses : le volontaire veut agir sur l'ensemble des croyants, sur l'ensemble de la société. Il ne se retrouve pas nécessairement dans les cadres qui lui étaient pourtant confortables avant. Les

débats de l'Église de France paraissent décalés par rapport aux enjeux de l'Église dans le monde. La solitude a renforcé sa vie intérieure, a fait évoluer sa vie ecclésiale. Les autres croyants restés dans leurs habitudes ne perçoivent pas toujours l'impact des volontaires catholiques.

Envoi

« J'ai plus reçu que donné » s'exclament mi-rassurés mi-gênés les volontaires de toutes les générations. Ce constat résulte plus d'un regard partiel que d'un constat de la réalité. En effet, tous les partenaires saluent le travail des volontaires. Il reste encore des efforts à faire pour mieux entendre et collecter l'avis de tous ceux qui ont travaillé avec les volontaires. Le volontariat œuvrant au niveau de la personne agit en profondeur. Il ouvre à d'autres perceptions du développement.

François Xavier Guiblin

Bienvenue !

Un cordial bienvenu au P. René Tabard, cssp, qui vient d'être nommé membre du comité de rédaction. Nous le remercions de tout cœur pour sa disponibilité. René est l'auteur du livre *La vie avec les morts* (cf. *Spiritus*, n°203, 2011, p. 254-255) et a une longue expérience missionnaire en Afrique.

Volontaires pour une mission d'Église

Anne Marie Cunin

Médecin pédiatre de formation, Sr Anne Marie Cunin est entrée chez les Franciscaines Missionnaires de Marie en 1970. En mission en Corée du Sud (1973-1984), elle a été Conseillère générale de sa congrégation (1984-1996), puis Provinciale de France (1997-2003). Sr A. M. Cunin a collaboré avec la DCC (Délégation Catholique pour la Coopération) comme chargée de mission pour les Philippines et le Vietnam de 2004 à 2009.

Voici la question que *Spiritus* m'a posée : « Du point de vue des coopérants, la coopération est-elle perçue et effectivement menée par les volontaires comme un service d'Église dans le cadre de la mission ? Mais quand la personne se dit non-croyante, que se passe-t-il ? » Dans ma réponse, je m'appuierai sur mon expérience de chargée de mission, c'est-à-dire d'accompagnement des volontaires DCC des Philippines et du Vietnam de 2004 à 2009 et plus largement sur les diverses occasions de travail et de partage de la DCC : formations, réflexions, affectation des volontaires, compte rendu au retour. Et bien qu'il faille parler des « croyants » et des « non-croyants », nous savons tous que la frontière n'est pas si tranchée et que chacun peut évoluer dans son rapport à la foi ou à l'Église. La proposition de départ est claire cependant : « Avec la DCC, un beau service de notre Église, nous te proposons de donner deux années de ta vie comme volontaire » (Mgr François Garnier).

La DCC est en effet « un service de la Conférence des évêques de France, agréé par l'État et reconnu d'utilité publique ». Fondée en

1967, au lendemain de la décolonisation, elle a pour mission d'envoyer des volontaires sur des projets de développement menés par des communautés catholiques dans le monde entier. En 2010, plus de 400 volontaires étaient sur le terrain dans 52 pays pour des missions de 2 ans habituellement. Un peu plus de la moitié sont des femmes, 30% partent en couple et la majorité sont de jeunes adultes.

Tous les organismes de coopération ne sont pas chrétiens, loin s'en faut : Volontaires du Progrès, Coopérants civils, Médecins sans frontières et autres sont connus de tous. La DCC n'épuise pas non plus les propositions chrétiennes : services de coopération protestants, envois et programmes mis en place par des instituts missionnaires ou des communautés nouvelles ont bien des points communs... et des différences aussi. Disons que la DCC veut être largement ouverte sur les jeunes adultes d'aujourd'hui, les accompagnant dans leur discernement et leur démarche, quel que soit le point de départ humain ou religieux. Tous les milieux sociaux sont représentés, la modeste indemnité reçue permet à chacun d'envisager la possibilité d'une expérience de coopération tout en écartant toute ambition matérielle ou style de vie d'expatrié occidental.

Le candidat

Le candidat qui se propose de partir avec la DCC est souvent un jeune chrétien, engagé, motivé par sa foi, désireux de vivre le temps de coopération comme partie intégrante de son chemin de vie et de foi. Il connaît un ami, un proche, un ancien de son école qui est parti avec la DCC, il sait la réputation de sérieux, l'accompagnement, les larges horizons sur le monde entier. Ancien scout, actif en aumônerie ou paroisse, engagé dans un mouvement caritatif ou de solidarité, déjà parti pour un court séjour... c'est le bon profil !

Parfois, mais peu nombreux, viennent des séminaristes ou de jeunes religieux, envoyés en dialogue avec leurs formateurs. Pour eux, il s'agit d'un stage entre deux cycles de formation, ou d'un

passage qui leur permettra de prendre un peu de recul, de vérifier un désir de vie missionnaire, ou un attrait pour un temps culturel ou religieux plus spécifique.

Mais bien des jeunes, quoique baptisés et catéchisés dans l'enfance n'ont pas accédé à une foi adulte et vivante. Ils sont peut-être en recherche d'une dimension spirituelle ou du sens à donner à leur vie. Ils sont, sans difficulté, en accord avec « les valeurs chrétiennes », celles de la solidarité, du respect de l'autre, de la lutte pour un partage plus équitable des ressources du monde. Mais entre l'Église et eux il y a souvent un large espace d'ignorance ou d'indifférence. Et le candidat qui a trouvé le site DCC sur internet, dans un salon étudiant ou lors d'une formation n'a pas forcément très bien repéré le « C » catholique.

Les différentes étapes de recrutement et de formation sont souvent pour eux un révélateur de cette identité chrétienne : lors des modules de formation sur l'Église, sur les religions et les cultures, durant les interviews avec les formateurs, au contact des autres candidats volontaires, des bénévoles et de l'équipe, face à la proposition de temps spirituels, les choses se précisent : ou bien ils ne se sont pas sentis à la bonne adresse et s'arrêtent là ; ou bien ils se sentent prêts à s'investir avec moins d'appréhension. Bien entendu, l'affectation tient compte de cette dimension de foi, de convictions et de pratique religieuse : enseigner dans un séminaire ou travailler dans une procure diocésaine ne demande pas le même rapport à la foi que monter un projet agricole ou de santé. Dans le concret il y a toute une diversité de positionnements, du partage quotidien de la vie d'une communauté religieuse... au minimum qui est respect de la foi des gens et participation à la messe dominicale là où ne pas le faire serait totalement incompris.

Voici ce qu'en disent quelques jeunes coopérants eux-mêmes¹.

Ma coopé a commencé dès le stage de sensibilisation à l'interculturel. À l'issue du week-end, le fil conducteur entre religion et culture m'est apparu. Le stage de départ a scellé ma motivation spirituelle... Je me situais difficilement vis à vis de l'Église : mes

¹ Les témoignages cités dans cet article sont extraits pour la plupart d'un document DCC intitulé *L'expérience spirituelle du volontariat DCC*.

aspirations allaient du positif au négatif, et vice versa. Mes contacts avec elle étaient ponctuels et contrastés. Mais la Foi a été la plus forte, elle m'a dicté de passer outre les désaccords... (Béatrice, Algérie).

Pour moi partir avec un organisme catholique était une évidence. La dimension spirituelle était indissociable de mon projet de coopé. Lorsque j'ai pris la décision de partir avec la DCC, cela faisait plusieurs années que cette envie me travaillait : envie d'aider, envie de rencontrer l'autre. Mais en plus, j'avais envie de prendre du temps pour mieux me connaître, envisager ce que je veux faire de ma vie et également approfondir ma relation à Dieu. (Benoît, Cameroun).

Je suis parti comme séminariste. Après une licence de droit, une année de propédeutique et deux ans de séminaire, J'ai demandé à faire une pause pour découvrir un autre visage d'Église et mûrir mon discernement. (Guillaume, Mauritanie).

Quand la coopération est vraiment vécue comme une mission

Oui, pour un bon nombre de coopérants, la coopération est vécue comme une mission, un service d'Église. Certes, ils ne se diraient pas « missionnaires », mais ils sont rapidement à l'aise dans le cadre de l'Église locale qui a requis leur présence et se propose de les accueillir : un diocèse, une congrégation internationale ou locale, une ONG d'inspiration chrétienne... Ils découvrent assez vite que, dans bien des pays, les services initiés ou animés par l'Église sont parmi les plus sérieux, les plus proches des besoins des personnes et particulièrement des plus pauvres. Ils sont heureux de mettre leurs compétences au service de ces projets et c'est bien là qu'ils sont attendus par les partenaires locaux. Qualité professionnelle, ouverture sur la culture, relations sans paternalisme, enthousiasme, sont appréciés. Dans des contextes comme le Maghreb où les permanents de la mission sont majoritairement âgés, leur jeunesse offre le visage de chrétiens d'une autre génération, leur ouvrant facilement les portes de l'amitié avec de plus jeunes.

S'ils ne craignent pas d'exprimer leur foi dans le Christ, leur présence et leur engagement dans l'Église locale seront remarqués par les élèves du collège, les collaborateurs dans le travail, les habi-

tants chrétiens ou non du village ou du quartier. Cela peut prendre aussi la forme, à côté de leur poste et de leurs horaires de travail, d'une participation à des activités avec les jeunes, à un groupe de prière, à une chorale, ou encore au soutien scolaire, au club de foot, aux jeux dans le bidonville. Et aussi à la célébration des événements petits et grands qui marquent la vie du village, de la mission. S'ils sont partis en couple, les relations dans le couple, la manière d'éduquer les enfants seront observées, remarquées, commentées par tous. Et leur parole, leur témoignage auront un large impact auprès des familles. Je me souviens de jeunes familles belges, venues aux Philippines en lien avec la communauté Tibériade. Monter avec les habitants des projets de santé et de développement, animer avec eux la vie et la croissance d'une petite communauté, tout cela était bien... mais le témoignage de leur vie de famille, l'accouchement de la jeune femme dans le pays pour l'une, l'entrée de leurs enfants au jardin d'enfants local pour l'autre, ont créé avec la population des liens différents et plus profonds sans doute.

Les volontaires vivent, du point de vue religieux, une expérience nouvelle, heureuse souvent, décapante quelquefois. Des communautés chrétiennes jeunes et vivantes en Afrique, en Amérique latine, des fidèles qui tiennent bon malgré des décennies de restrictions et de difficultés comme au Vietnam, une dimension de religiosité qui imprègne toute la vie, du simple bonjour aux grands événements, comme aux Philippines, une Église totalement immergée en contexte musulman où l'évêque connaît les fidèles de son diocèse par leur nom comme en Algérie ou au Maroc, des Églises minoritaires qui ont besoin de s'affirmer comme au Proche-Orient... et un peu partout des communautés chrétiennes plus pauvres d'où le partage et la fête ne sont jamais absents...Voilà des expériences qui touchent profondément les coopérants dans leur vie de foi. Ceux qui sont en milieu musulman ou bouddhiste se voient confrontés à une religion qui façonne toute une société, tout un pays. Les voilà questionnés sur leur propre vie de prière, sommés de répondre de leur foi, invités à dire en paroles ou en silence, en actes toujours, ce qui les fait vivre.

Ce qui a été très intéressant et enrichissant a été les rencontres et discussions avec certains Béninois sur leur vision de l'Église et leur pratique animiste... Par contre je me suis posé des questions sur ma propre foi et me suis rapproché d'une pratique que j'avais un peu abandonnée avant de partir. J'ai compris beaucoup de choses sur le fonctionnement de l'Église et d'une communauté religieuses. J'ai envie de continuer à m'investir et à explorer ma religion. (Chantal, Bénin).

Le fait d'être peu de chrétiens rend l'Église très vivante, active et beaucoup tournée vers l'autre dans sa différence. Pas simple de faire cohabiter différentes Églises : Églises africaines et Églises européennes ! Être en pays musulman remet en question sa propre foi et oblige à se questionner pour répondre aux interrogations des autres mais aussi aux siennes. (Maud, Maroc).

La richesse des rites orientaux comme l'austérité de certains rites latins donne à notre spiritualité un regard avenant envers la différence religieuse et envers l'Autre, dans toutes ses dimensions. Si le mot « coexister doit autant se vivre au sein du Christianisme qu'entre les trois grandes religions monothéistes, le sens de la prière se vit bien ici aussi. (Bruno, Palestine).

Il faut bien reconnaître, cependant, que l'expérience d'Église n'est pas toujours ou pas seulement positive. Avec leur savoir, leurs exigences, et la part d'idéalisme qui les habite, c'est aussi un regard critique que les coopérants chrétiens posent sur le pays, les tâches confiées, la mission et ses acteurs. Si l'Église est trop riche, si des prêtres profitent de leur pouvoir, si des missionnaires n'acceptent pas le questionnement sur le fonctionnement de leurs œuvres, si des communautés religieuses leur paraissent trop loin de la vie des gens... ils ne manquent pas de le remarquer et d'en être étonnés, voire choqués. C'est une génération plutôt tolérante qui ne dira peut être rien mais n'en pensera pas moins ! Ou qui souffrira si le dialogue attendu est difficile. Les relations écrites ou les visites sur le terrain des chargés de mission, la présence d'une personne-relais, de confiance, dans le lieu ou à proximité, leur permettront d'exprimer leurs découvertes, leur ressenti, de réfléchir ensemble, de prendre de la distance. Jusqu'à accueillir peu à peu une Église humaine, riche et pauvre comme celle dont ils sont issus, mais dont les richesses et les pauvretés sont différentes.

La rencontre avec l'Église locale a été un pan difficile du volontariat. J'ai découvert une Église qui est animée mais aussi qui tient

des discours réducteurs, souvent très élevés mais très éloignés des préoccupations des gens... Les églises sont pleines tous les jours de la semaine, tout le monde est croyant et en même temps la haine, la méfiance et la peur sont toujours là... Heureusement que les Sœurs pour qui je travaillais étaient là. J'ai senti une vraie ferveur et reçu un véritable témoignage de foi. (Claire, Rwanda).

Quand la coopération n'est pas vraiment vécue comme une mission d'Église...

Comme je l'ai dit plus haut, bon nombre de volontaires partent pour une coopération en lien avec des communautés catholiques sans partager vraiment la foi ou la visée missionnaire. Mais ils désirent mettre leurs compétences au service de populations plus démunies, dans une relation de solidarité et de partenariat avec les acteurs sur place... et ils le font. Disons qu'ils ne sont pas trop en phase avec la proclamation explicite de l'Évangile, la liturgie ou les sacrements ; mais qu'ils sont en accord avec la mission comme « annonce de Bonne Nouvelle aux pauvres, de libération aux captifs, de liberté aux opprimés » (Lc 3, 18-19). Nombreux sont ceux dont la qualité humaine, l'investissement généreux et compétent, l'ouverture sont appréciés là où ils sont à l'œuvre. Le partenaire n'attachera pas forcément une grande importance à leur positionnement religieux pour autant qu'ils respectent l'éthique de l'établissement ou de l'association. Les tâches confiées sont habituellement séculières : enseignement, constructions, santé, projets sociaux. L'expression de la foi n'y est pas attendue explicitement et l'absence de pratique religieuse peut passer inaperçue dans une situation urbaine.

L'arrivée dans un contexte humain, culturel, social, ecclésial tout autre déstabilise dans un premier temps. Les volontaires découvrent eux aussi que pauvreté et joie, pauvreté et partage peuvent aller de pair, qu'on peut être heureux avec beaucoup moins et faire la fête avec peu de choses. La présence habituelle de la maladie et de la mort, les réactions des gens face à la vie, à la naissance, à la mort les prennent de front. Face à la pauvreté, à la souffrance, aux injustices rencontrées ou bien aux difficultés et limites de la

communauté chrétienne locale, leurs interrogations sont plus ou moins les mêmes que celles des chrétiens plus engagés.

Pour beaucoup d'entre eux, la vie d'une communauté chrétienne est une découverte, une question, une dimension de l'existence qu'ils n'avaient pas honorée jusque là par ignorance, indifférence ou manque d'occasions de rencontre avec des chrétiens. L'éloignement de leur cadre habituel de vie, la solitude et le dépaysement, la proximité d'un prêtre ou d'une religieuse, le partage avec d'autres volontaires dans le même pays peuvent les aider à faire un chemin spirituel. Et la DCC s'efforce de favoriser ce chemin et de l'accompagner dans une perspective pastorale, voire catéchuménale. Si notre Église (et notre État par son appui et ses subventions !) permettent à ces jeunes adultes de partir, de travailler un temps de leur vie dans une autre culture, de découvrir un ailleurs, apportant une aide réelle, ce n'est pas mentir que de dire que les Églises, les communautés du Sud ont en retour un rôle important et précieux dans l'accueil de ces jeunes Européens et le parcours humain et spirituel qu'ils leur permettent de réaliser. Chacun d'eux, au terme de son temps de volontariat, saisit peu à peu qu'il a reçu autant ou plus qu'il n'a pu donner : du point de vue professionnel, humain, spirituel.

Une approche pastorale

Quand la DCC reçoit les demandes des candidats à la coopération, elle regarde leurs compétences, leurs motivations, leur expérience. Elle les accueille et les accompagne tels qu'ils sont, là où ils en sont, du point de vue humain comme religieux.

À tous sont offerts nourriture spirituelle et moyens de réflexion durant le temps de volontariat : un abonnement à *La Croix*, source d'information et de réflexion ; à *Prions en Église*, accès à la Parole et aide pour la prière, un soutien précieux lorsqu'ils sont dans des contextes si différents, ou célèbrent dans des langues mal maîtrisées. Durant l'Avent et le Carême, une retraite en ligne est proposée qui rencontre un réel succès. Dans les nouvelles envoyées mensuellement, un « coin spi » sollicite leur participation et vient

nourrir l'intériorité. Ceux et celles qui le désirent peuvent être parrainés par une communauté monastique ou apostolique et beaucoup gardent des liens avec leur diocèse d'origine.

Les chargés de mission lors de leur visite sont témoins de leurs recherches, avancées, déceptions. Au retour, sont proposés partage et réflexion sur leur vécu avec les autres volontaires, un peu plus tard la possibilité d'un temps de retraite... Ainsi se déploie l'accompagnement des volontaires sur le plan spirituel, chacun/e entrant par une porte ou une autre, chacun/e prenant ce qui l'aide et lui convient au moment où ils, elles sont prêts. De façon croissante, les coopérants motivés explicitement par leur foi recherchent et apprécient ce type d'appui durant leur temps de mission.

Pendant la coopération j'ai été parrainé par les moines de ND du Port du Salut près de Laval. Leur soutien a été précieux. Je leur donnais quelques nouvelles, parfois je leur confiais des intentions précises, j'appréciais ce lien. À mon retour, j'ai pris 10 jours de retraite chez eux, heureux de découvrir cette communauté... »

Et les autres, les « plus loin » ? Il est frappant de voir certains jeunes adultes arriver après de longues études, munis de moult diplômes, mais ignorants de l'Évangile, des bases de la foi chrétienne, ou du B.A BA de la vie ecclésiale. Les sessions de recrutement et de formation prennent cette réalité croissante en compte. La participation régulière à l'Eucharistie, qui allait de soi il y a 10 ans, fait place aujourd'hui à une variété de propositions spirituelles : messe qui prend son temps, café-théo, partage de la Parole, etc. Les modules de formation approchent les situations religieuses spécifiques qu'ils vont rencontrer. Et le site internet offre une entrée intitulée : « L'Église pour les Nuls ». Mais une fois sur le terrain, ce sont les médiations humaines qui comptent le plus : tel ami, tel prêtre, telle communauté, tel événement qui font découvrir la vie chrétienne vécue concrètement. Telle volontaire pour une ONG des Philippines assiste à un cours biblique hebdomadaire et fréquente assidûment la communauté religieuse où une volontaire amie est engagée, mais elle me confie un jour qu'elle n'est pas baptisée. Elle se mettra en route vers le Baptême au retour, peut-être, ou peut-être pas ! Tel volontaire au Pérou témoigne : « Non évangélisé, je me considérais avant mon volontariat plus athée que

chrétien. L'institution qui m'a accueilli a respecté ma sensibilité en même temps qu'elle a contribué à l'épanouissement progressif de ma foi... Cela a été une grande chance de pouvoir bénéficier de l'accompagnement d'un prêtre et de pouvoir allier simplement vie professionnelle et vie spirituelle ». Finalement il se prépare à la Confirmation et la reçoit dans l'Église locale qui l'a accueilli.

La vie affective, un point sensible

La situation affective des volontaires est un point d'attention à toutes les étapes. Un point important pour eux, un point important aussi pour la mission dans laquelle ils vivent et travaillent.

Les couples candidats au départ ne sont pas tous mariés, même les couples chrétiens. Certains en ont le projet, mais ne s'y sentent pas prêts encore. D'autres n'ont pas jusque-là envisagé le mariage, comme c'est de plus en plus le cas dans notre société. Faut-il les refuser parce qu'ils ne sont pas mariés ? Non, mais ils ne peuvent pas partir sur certains postes ou dans certains contextes. Leur affectation demande de chercher les lieux et postes possibles pour eux. Puis il faut un dialogue ouvert avec les partenaires. Eux seuls peuvent dire si cette situation pourra être acceptable et acceptée dans leur contexte ou si cela constituerait un contre-témoignage, voire un scandale. En Turquie, un couple « cohabitant » est accepté par le partenaire, assure un excellent service durant sa mission, la prolonge plusieurs années et finalement se sépare sur place. Aux Philippines, une communauté masculine accueille un volontaire qui partage presque complètement sa vie. L'année suivante la demande de deux volontaires conduit à leur proposer un couple qui n'est pas marié. Après discernement avec les jeunes frères du pays, ils décident d'accueillir ces deux coopérants mais leur demandent de vivre en dehors de la communauté. Deux ans et demi plus tard, ils repartent mariés et parents d'un nourrisson !

Les volontaires célibataires aussi sont amenés à réfléchir avant le départ à leur vie affective et aux conséquences éventuelles de leurs choix pour eux-mêmes, pour les autres, pour la mission à laquelle ils participent, pour l'Église locale. Des liens amicaux solides se

créent entre volontaires dans le même pays ou la même région. Des couples naissent aussi entre eux, dans ce cadre de vie simple et de compagnonnage de travail. Loin du stress connu jusque-là dans le monde étudiant ou professionnel, ils vivent souvent un partage plus vrai. L'être devient plus important que le paraître et les désirs profonds font surface. Quelques-uns, enfin, trouveront l'âme sœur dans le pays même et l'on espère qu'il ne s'agit pas juste de combler la solitude mais que ces couples tiendront après le retour en Europe.

Des fruits amers, parfois

En terminant, je voudrais recueillir quelques fruits qui peuvent naître de la présence des coopérants dans la mission : des fruits amers quelquefois, de beaux fruits, bien plus souvent.

Du côté de ceux qui partent, les « fruits amers » ce sont les coopérations qui ne se passent pas bien ou qui laissent un goût d'échec : difficulté à comprendre la culture et à y entrer, manque de dialogue avec le partenaire, tâches qui ne correspondent pas aux attentes ou aux compétences, crises personnelles... Les coopérants peuvent être déçus aussi par l'immobilisme de certaines communautés ou par les contradictions touchées du doigt entre l'idéal évangélique ou le discours de l'institution ecclésiale et la réalité concrète moins glorieuse. Quant aux partenaires, ils peuvent être insatisfaits pour les mêmes raisons (incompréhension de la culture ou du contexte de travail, etc.) ou si un volontaire vient à rompre son contrat avant le temps, sans tenir compte des conséquences pour les gens et la mission. Reconnaissons cependant, que ces fruits – même amers – ne sont pas uniquement négatifs, et qu'une expérience abrégée ou mitigée peut être la porte d'entrée pour une réflexion personnelle, un changement, une évolution. La rencontre d'une autre culture aura toujours un impact sur la personne et son attitude face à la vie.

Le plus souvent, une belle fécondité

Mais dans la majorité des cas, les fruits sont là, nombreux et riches ! Au niveau de la mission confiée, les volontaires sont recon-

nus par les partenaires du Sud comme compétents, motivés, bien préparés. Ils y mettent toutes leurs capacités, cherchent à comprendre et à s'adapter au mieux à la situation locale. Ils ont de grandes attentes, parfois excessives, mais qui leur reprochera d'être un peu idéalistes ? Ils apportent de l'air frais, des idées neuves, d'autres façons de voir les choses, et c'est bien pour cela aussi qu'on demande leur présence. Sachant qu'ils ne resteront pas très longtemps, ils ont le souci de former, de transmettre, de préparer ceux qui pourront prendre la suite. Enfin ils ont les mains (relativement) vides, et bien que très souvent sollicités, ne sont pas donateurs de biens matériels.

De leur point de vue, ils vivent une expérience irremplaçable : l'expérience d'être étranger et accueilli, la rencontre de l'autre, l'approche de cultures et de religions peu connues auparavant, la beauté du monde et des humains... Ils reviennent avec un autre regard sur la vie, les biens, les personnes, le travail. Un certain nombre d'entre eux réorientent leur vie professionnelle vers l'humanitaire, l'associatif, les personnes défavorisées. Ils sont acteurs de solidarité, engagés auprès des migrants, au CCFD, dans le commerce équitable. De l'Église aussi, ils rapportent une autre image, une autre expérience : plus proche, plus concrète, plus vivante souvent. Ils ont mieux compris son engagement, ils ont participé à sa mission, non pas à contrecœur mais pleinement, avec ce qu'ils étaient et ce qu'ils sont devenus à son contact. Ils avancent dans la vie, riches d'une belle aventure inscrite en eux pour toujours.

Ce temps de coopé a été dense et riche humainement. Beaucoup de questions qui étaient théoriques pour moi ou lointaines ont émergé : la complexité du développement, la mission, la rencontre des musulmans et de l'islam, la réalité des migrations... (Guillaume, Mauritanie).

La coopération apporte son lot de joies, mais aussi de difficultés. Sentiment de solitude, difficultés relationnelles, perte de confiance en soi : autant de choses qui sont difficiles à porter lorsqu'on est loin de chez soi, de ses repères, de sa famille et de ses amis. Je crois que c'est dans cette expérience de la difficulté et de la solitude qu'a germé peu à peu ce besoin de prier. Jusqu'à présent la prière ou le fait d'aller à la messe étaient souvent ressentis comme un effort.

Maintenant... j'ai réellement besoin d'aller me ressourcer. (Benoît, Cameroun).

Le contact avec le dénuement et la simplicité des populations locales a changé ma relation à Dieu. J'ai compris en voyant ces gens, qui dans leur misère et leur souffrance s'en remettent à Dieu que je ne pouvais plus prier comme avant. (Benoît, Burkina Faso).

Je rentre aujourd'hui avec une plus grande sérénité et une confiance nouvelle, une découverte plus sincère et plus profonde de moi-même. C'est aussi la confirmation de mes choix. Je sais mieux aujourd'hui qui je suis et ce que je souhaite dans ma vie. (Nicolas, Pérou).

Nous pensions offrir notre agir, nos compétences, nos qualités et nous avons été bien souvent déroutés par l'attente exprimée au quotidien par nos amis algériens...Ce n'est pas ce que nous pouvions faire qui importait mais d'abord ce que nous pouvions être. La qualité de la relation prime sur l'efficacité de l'agir, c'est sûrement une des plus belles leçons de vie léguées par nos amis de l'autre coté de la Méditerranée. (Maylis et Jean Michel, Sud Algérien).

Anne Marie Cunin

Accueillir le missionnaire laïc

Dans la perspective de celui qui reçoit

Pedro Fernandes

Originaire du Portugal, Pedro Fernandes est spiritain. Après ses études de théologie à Lisbonne (1993), il passe sa Maîtrise en théologie morale à l'Institut Catholique de Paris (1995) et est ordonné prêtre en 1996. Envoyé comme missionnaire au Mozambique, il exerce dans le Nord du pays (diocèse de Nacala) de 1996 à 2009. Depuis 2010, P. Fernandes est formateur des jeunes profès spiritains au Scolasticat de Porto (Portugal) après avoir passé une année d'études à Rome.

Pendant plusieurs siècles, les agents de la mission de l'Église étaient principalement les consacrés, avec une préférence toute spéciale pour les ministres ordonnés, les prêtres. La mission de première évangélisation, comprise comme responsabilité de l'Église en général et comme obligation particulière de certains monarques ou responsables politiques d'États catholiques, était confiée à un personnel spécialisé. Ce personnel était considéré comme l'élite de l'Église et nécessairement identifié à ceux qui s'approchaient de « l'état de perfection », à savoir les religieux ou les ecclésiastiques.

Le XX^e siècle a remis l'accent dans l'Église sur l'importance de l'apostolat des laïcs¹, qui déjà avant le concile Vatican II avait trouvé une expression particulière dans l'action catholique. Le concile, par son modèle ecclésiologique qui accentue la commu-

¹ C.-à-d. les membres du Peuple de Dieu qui n'ont pas reçu d'ordination ni prononcé des vœux de religion. Dans cet article, le terme laïc est habituellement utilisé dans le sens que lui attribue le *Décret sur l'apostolat des laïcs* de Vatican II (ndlr).

nion et le sacerdoce commun à tous les fidèles, a permis à l'Église la redécouverte de la communauté et de sa valeur à tous les niveaux : liturgique, organisationnel, mais aussi pastoral. D'un autre côté, le développement d'un certain humanisme laïc², le renforcement d'une plus grande sensibilité à la justice sociale et l'évolution d'une nouvelle éthique intégrant les défis de la globalisation, ont créé dans les sociétés occidentales une grande sensibilité face à la responsabilité commune de la construction d'un monde plus juste et plus solidaire. En même temps, dans les milieux catholiques, l'héritage de la postmodernité a rendu plus difficile d'assumer un engagement à vie. En effet, la radicalité de l'engagement se vit désormais dans une nouvelle intensité et un professionnalisme qui se situent en dehors de l'engagement à vie.

Un nouveau mode de gestion de la mission

Ces facteurs, comme bien d'autres, ont contribué à l'émergence d'un nouveau mode de gestion de la mission chrétienne. C'est dans ce cadre que surgit ce que communément nous appelons le volontariat missionnaire. Des jeunes et moins jeunes laïcs se proposent de prêter main-forte à des tâches missionnaires, souvent dans des situations de première évangélisation ou de précarité socio-économique. Pour l'instant, une grande partie de ces engagements missionnaires se réalise en s'intégrant dans des structures et dans des équipes missionnaires classiques qui ont fait leurs preuves depuis longtemps ; ces équipes missionnaires sont majoritairement composées de prêtres et de religieuses. C'est une expérience relativement nouvelle pour l'Église et certainement aussi nouvelle pour la vie personnelle et communautaire de ceux qui sont appelés à accueillir et à intégrer ces nouveaux collaborateurs. Cela représente un défi de part et d'autre : les missionnaires laïcs se découvrent soudainement insérés dans un milieu humain relativement exigü et loin des centres d'intérêt de leur monde d'origine. Et d'autre part, les prêtres et les religieuses qui les accueillent découvrent, souvent pour la première fois, la nécessité, non seulement de travailler en collaboration avec eux, mais aussi de partager leur vie avec des personnes qui ont une autre option et

² Humanisme séculier, agnostique.

un autre style de vie, avec des codes de comportements bien différents.

Il est de plus en plus clair que cette nouvelle réalité de volontariat missionnaire est un véritable don de Dieu. Un signe des temps et une grande opportunité de renouvellement de l'activité missionnaire de l'Église et des communautés religieuses invitées à s'ouvrir à une nouvelle qualité de relation.

Les spiritains à Itoculo

Les missionnaires de la Congrégation du Saint Esprit ont été envoyés au Mozambique à la fin de l'année 1996, pour ouvrir deux missions en deux diocèses différents. Il s'agissait de communautés de religieux spiritains qui furent envoyés pour travailler avec des communautés de religieuses et l'Église locale. À Netia, dans le diocèse de Nacala, nous avons rencontré une communauté de religieuses comboniennes avec lesquelles nous avons construit notre équipe missionnaire, qui portait assistance à l'ensemble des communautés de la paroisse de Netia ainsi qu'à deux-tiers des communautés chrétiennes de Itoculo. Cela représentait un vaste territoire du diocèse où, à l'époque, aucun missionnaire ne résidait sur place. L'insertion dans ce milieu nous a amenés à réorganiser notre présence et, huit années plus tard (en 2004), nous avons remis cette paroisse au prêtre diocésain de Nacala. Nous en avons profité pour mettre en place, pour la première fois, une équipe de missionnaires résidents à la paroisse de Itoculo. Les Sœurs spiritaines nous ont accompagnés dans l'ouverture de ce nouveau champ missionnaire et résident actuellement avec nous à Itoculo.

Le travail dans ce vaste champ de communautés chrétiennes nous enseigna ce qu'est la vie missionnaire et nous fit comprendre les défis réels de la mission. Des milliers d'enfants sans école, des dizaines de villages sans hôpital, aucune possibilité d'accès à des assistantes médicales quelles qu'elles soient, une masse d'agriculteurs vivant sous le seuil de pauvreté absolue, sans axes routiers pour l'écoulement de leurs produits. Nous visitons les communautés où le même rituel se répétait à chaque fois : dès notre arrivée le premier point du jour était toujours les « ihali » (les nouveautés), toujours parsemées de récits de souffrances, de diffi-

cultés vécues au quotidien et difficilement imaginables pour nous Européens. Notre voiture était constamment chargée de malades que nous transportions aux hôpitaux les plus proches, distants parfois de 70 à 80 km. Sans notre aide ces personnes seraient restées livrées à elles-mêmes. Le refrain qui venait à nos oreilles était toujours le même : « mon Père, donnez-nous des médicaments ! »

Nos premières expériences de travail avec la population locale ont été vécues dans la fragilité et l'impuissance. Pour nous, vivre dans la précarité était une expérience importante : nous n'avions pas de solutions toutes faites à notre disposition et la goutte d'eau que représentait notre travail dans cet océan de problèmes nous invitait à reconsidérer le sens de la mission au-delà de la multiplication de nos activités ou de l'utilité de nos services. C'est ici que nous avons découvert que la vie missionnaire est avant tout une expérience de communion avec le Christ missionnaire. L'authenticité et la fécondité intérieure de cette communion sont totalement différentes des activités d'une ONG, fût-elle confessionnelle : nous sommes des témoins d'une vie nouvelle et d'une espérance qui se vivent dans la gratuité du partage de l'amour et de la foi, et non sous le registre du quantifiable.

Les missionnaires laïcs à Itoculo

L'élargissement de cet horizon humain a enraciné notre vie missionnaire dans l'expérience de Dieu et nous a renvoyés, par là même, à une profonde expérience de fraternité dans la foi. La mission devient ainsi une véritable spiritualité et une expérience d'Église : un témoignage d'une vie nouvelle en Jésus-Christ ressuscité. Cette expérience d'Église vécue dans ce contexte particulier nous a amenés à prendre des positions concrètes face à la clameur des pauvres. Là était pour nous la mission. Le travail immense auquel nous avions à répondre n'était pas seulement pour nous, il était à partager avec des aides spécifiques et compétentes. Compétences que nous n'avions pas forcément tous comme prêtres et religieux (religieuses). Concrètement, nous avons découvert que les missionnaires prêtres ou religieux n'étaient pas appelés à faire le travail des autres, mais bien d'assumer leur contribu-

tion propre dans la diversité des fonctions et des services missionnaires dans l'Église.

L'approfondissement de cette découverte nous a amenés à penser notre projet missionnaire à partir d'une équipe plurielle dans laquelle seraient intégrés des missionnaires laïcs. À côté des prêtres, religieux et religieuses, il y aurait aussi des laïcs de la communauté chrétienne locale comme aussi d'autres venant d'ailleurs pour travailler plus spécifiquement dans les services ecclésiaux et sociaux. C'est ainsi que des volontaires d'Europe vinrent se joindre à notre équipe pour en partager la responsabilité. Le premier qui nous a rejoints, alors que nous étions encore à Netia, a été Christophe Haveline, un jeune Français envoyé par la DCC (Délégation Catholique pour la Coopération). Il a pris en charge la coordination d'un service d'assistance médicale itinérant que nous avons alors sur Netia et Itoculo. Après un temps d'apprentissage de la langue portugaise, il mena un travail passionnant durant ses trois années de présence parmi nous. Après lui se succédèrent d'autres volontaires, non plus envoyés par la DCC, mais par les spiritains portugais. Toutes ces personnes s'investirent dans des secteurs déjà existants de l'action pastorale et sociale de la mission, comme la santé, l'éducation ou la direction de certaines constructions. Ces dernières années, leurs charges se situaient davantage dans le domaine de l'éducation : la formation des animateurs de communauté, l'enseignement de la langue portugaise et de certaines disciplines scolaires dans les écoles locales, l'encadrement du réseau d'écoles communautaires dirigé par l'Église et l'appui scolaire aux étudiants. Dernièrement, l'accès à une bibliothèque scolaire et à un service de formation informatique a pu s'organiser grâce aux compétences de Ernestina Falcão.

Laïcs missionnaires, qu'est-ce à dire ?

Les laïcs missionnaires sont à la fois des laïcs et des missionnaires. Ce sont des baptisés, animés par la foi et la réponse qu'ils veulent donner à leur vocation chrétienne. Cela les fait vivre en coresponsabilité dans la mission et les invite à offrir librement un certain temps de leur vie pour le travail apostolique de l'Église dans sa mission *ad gentes*. Ce sont des personnes qui se sentent partie pre-

nante d'une Église locale, des personnes qui font une expérience du Christ, de la vie en Église et qui veulent grandir dans cette expérience. Ce sont des laïcs : leur mode de vie est laïc, ils ont une famille, une vie professionnelle, une insertion dans la société, des projets personnels.

Ces laïcs missionnaires sont des personnes de bonne volonté qui ont décidé d'être solidaires dans la construction de la justice et de la paix dans un monde injuste et violent ; mais ce ne sont pas de simples volontaires d'une ONG philanthropique, parce que leur projet de solidarité naît d'une motivation proprement chrétienne. Ce ne sont pas des volontaires qui partent pour une mission de leur propre volonté ; ce sont des missionnaires, envoyés au service d'un projet qui les dépasse, celui de Dieu dans son Église.

C'est pour cela qu'ils se sentent envoyés par Dieu, à la suite du Christ, l'unique missionnaire. Les motivations de foi ne sont pas un simple ajout au volontariat missionnaire, elles sont avant tout son âme, sa raison d'être. Sans cette motivation fondamentale, il n'y a pas de laïcs missionnaires, mais bien de simples volontaires.

À Itoculo, les volontaires que nous désirons et que nous recevons sont des laïcs missionnaires. Nous devons certes rester ouverts au dialogue et à la collaboration avec toutes les personnes, même les non-chrétiens, les agnostiques, les membres d'autres religions, les femmes et les hommes de bonne volonté. Cette disponibilité est nécessaire, elle fait partie de l'ouverture et de l'hospitalité chrétiennes et porte beaucoup de noms : dialogue interreligieux, travail en collaboration, ouverture culturelle... Mais ce n'est pas de cela que nous parlons quand nous parlons du volontariat missionnaire. Dans le volontariat missionnaire, le laïc missionnaire est un frère, une sœur de la mission en Christ ; il n'est pas un simple partenaire de travail dans un projet social. Un missionnaire est un envoyé, un témoin de Jésus Christ, un membre de l'Église de Jésus au service de l'Évangile et de l'amour que nous accueillons et avec qui nous partageons dans la foi et dans l'Église. La relation avec le laïc missionnaire est donc une relation de communion dans l'Église, dans la diversité de ses services et ministères et non pas simplement un agencement de bonnes volontés.

Les laïcs missionnaires ne sont pas des religieux, ils sont laïcs : ils ont une identité propre qui ne doit pas se confondre avec d'autres vocations et qui doit avoir sa visibilité propre dans la mission. Ils ne sont pas des touristes mais des « martyrs » : ils sont témoins de l'engagement dans une mission qui les précède, et qui perdurera après eux et à laquelle ils auront offert une contribution tangible.

Les laïcs missionnaires ne sont pas des aventuriers, ce sont d'humbles serviteurs : ils ne cherchent pas l'émotion égocentrique d'une expérience radicale de frontière, ils ne veulent rien prouver à eux-mêmes ni aux autres, ils ne sont pas à la recherche d'eux-mêmes, mais ce sont des pèlerins du Christ présent dans le frère qu'ils cherchent à servir dans l'amour et par l'amour. Ils ne viennent pas en mission, en recherche de solutions pour leurs propres problèmes, mais en recherche pour réaliser une vocation chrétienne, baptismale et laïque. Ils ne se considèrent pas non plus comme des « sauveurs de la patrie », ils ne sont pas des « boîtes à réponses », mais d'humbles personnes à l'écoute de Jésus Christ et ils savent que la mission est une vie dans l'Esprit.

Les laïcs missionnaires ne sont pas des « maîtres » mais avant tout des disciples. Bien souvent, ils rencontrent sur leurs lieux de travail des situations d'extrême pauvreté économique, sociale, culturelle et spirituelle. Ils ne portent en eux aucune supériorité ; leur unique richesse est Jésus-Christ en qui ils croient et au nom de qui ils ont rejoint cette mission. C'est pour cela que leurs diverses valeurs personnelles (compétences professionnelles, qualité de leadership, capacité intellectuelle...) sont mises au service du bien commun, dans l'humble optique de ceux qui savent que dans cette vie il y a plus à apprendre qu'à enseigner.

Qu'apportent-ils de nouveau à la mission ?

Ces laïcs missionnaires apportent à la mission une énorme richesse personnelle, spirituelle et ecclésiale. Cette manière d'être missionnaire est relativement neuve, le peuple est habitué à identifier le missionnaire au prêtre ou à la religieuse ; il n'avait jusque là pas été mis en face à face avec des laïcs missionnaires. C'est bien pourquoi on les appelle fréquemment « Père » ou « Sœur » sans faire une grande différence avec les prêtres et les religieuses.

Combien de fois les volontaires ou les laïcs missionnaires ont à se justifier de leur statut sans y parvenir véritablement. D'ailleurs, nous, religieux, courons le risque d'alimenter cette idée que la mission *ad extra* n'est faite que par des spécialistes, ceux qui sont « les plus proches de Dieu » et que, pour cela, le laïc missionnaire devient alors un candidat naturel à la vie religieuse... Les missionnaires laïcs nous font comprendre cette « nouveauté » que la mission n'est pas réservée aux « spécialistes », mais qu'elle est l'apanage de tout baptisé. Son caractère éminemment laïc lui confère une qualité missionnaire propre, un espace de témoignage qui lui est spécifique. Ils sont laïcs au milieu des laïcs et leurs témoignages ont cet impact profond d'être fait par des « personnes qui sont égales aux autres ».

Le laïc missionnaire porte en lui la force d'un témoignage baptismal qui fait de lui un enseignement vivant sur le comment il est possible à un laïc avec une famille et une vie professionnelle de se mettre corps et âme à la suite du Christ et au service des frères. Il est très beau de voir comment des couples de laïcs missionnaires vivent leur vie familiale, l'éducation de leur enfant et l'exercice de leur travail en pleine symbiose avec une société et une Église qui les accueille ; ou encore de voir ces jeunes missionnaires laïcs célibataires qui s'insèrent dans une communauté humaine et ecclésiale avec simplicité et esprit de service, « égaux aux autres ».

Ils n'ont pas fait vœu d'obéissance, mais organisent leur vie en l'articulant avec un projet communautaire d'une Église et d'une équipe missionnaire qu'ils intègrent ; ils n'ont pas fait vœu de pauvreté, mais assument un style de vie simple et pauvre, renonçant au confort et à bien des facilités qu'ils pourraient avoir dans leur milieu d'origine ; ils n'ont pas fait vœu de chasteté, mais vivent avec beaucoup de responsabilité chrétienne, et en chrétiens, leur état de célibat ou de personne mariée. Ils sont, pour cela même, un témoignage extrêmement précieux de la vie chrétienne.

Les laïcs missionnaires sont responsables, pour une grande partie, du travail missionnaire fourni par l'équipe missionnaire dont ils font partie. Leur engagement est un engagement de professionnel dans l'éducation, la santé, ou dans d'autres domaines pastoraux, pour lesquels beaucoup de laïcs ont une préparation spécifique et

une compétence technique. Ils apportent aux équipes missionnaires ce savoir-faire nécessaire à la qualité de notre œuvre.

Très souvent les communautés missionnaires de religieux ou religieuses rencontrent des problèmes propres à leurs styles de vie, problèmes qui fragilisent l'annonce évangélique. En bien des cas, la présence de laïcs missionnaires constitue une bouffée d'air frais dans ces ambiances lourdes et compliquées entre religieux : les laïcs apportent de la simplicité dans les relations, décléricalisent les relations et les sujets de conversation pour ouvrir aux véritables défis culturels. D'un autre côté, à cause du sécularisme ambiant, le style de vie des communautés religieuses se limite à un témoignage missionnaire souvent fragile. La prière et le sens du spirituel perdent leur poids et leur ardeur, le « sentir avec l'Église » s'amenuise, le zèle missionnaire et l'esprit de sacrifice sont réduits au minimum et le resourcement des personnes est bien souvent distant de l'Évangile et du projet missionnaire de l'Église. Il est curieux de constater que, fréquemment, ce sont justement les laïcs missionnaires qui aident l'équipe missionnaire à retrouver son souffle spirituel et évangélique grâce à la qualité de vie spirituelle qu'ils vivent comme laïcs. Des habitudes de prières personnelles quotidiennes et une intense vie sacramentelle sont une interpellation permanente, tant pour les religieux de la mission que pour les autres laïcs de la paroisse. En même temps, nombreux sont les laïcs qui témoignent d'un zèle missionnaire obligeant les prêtres, les religieux et les religieuses, à revoir leurs propres rythmes et dépasser certains intérêts égoïstes. La générosité, fruit d'un profond enracinement spirituel, est en soi une source de renouvellement pour les autres missionnaires.

En ce sens, nous pourrions dire que les laïcs missionnaires, vivant en profondeur leur vocation de laïcs, nous aident, nous, prêtres ou religieux et religieuses, à vivre avec plus d'authenticité notre propre vocation de consacré. C'est cet « échange de fidélité », tout en respectant et en développant ce qui est propre à chacun, qui devient un fruit précieux et nouveau dans le champ de la mission.

Que leur apporte la mission ?

Ce que l'expérience de la mission *ad extra* apporte de nouveau à la vie des missionnaires laïcs n'est pas foncièrement différente de ce

qu'elle peut apporter à un missionnaire religieux. Le contact avec un peuple et une Église différente apporte la joie d'un élargissement inespéré de nos horizons, la nouveauté des différences des autres nous questionne dans nos modes d'être et nous invite à approfondir nos motivations. D'un autre côté, mettre pied dans un nouveau pays avec une réalité radicalement nouvelle est souvent difficile et douloureux. Partis pour plusieurs années, les missionnaires religieux bénéficient d'un temps pour s'intégrer et vivre leurs crises avec calme ; aux missionnaires laïcs qui ne partent que pour peu d'années, tout se vit intensément et souvent il n'est pas facile de traverser le désert de l'intégration quand on ne dispose que de peu de temps tout en se sentant sous grande pression. Culture différente, langue différente, expression ecclésiale différente, isolement et solitude, absence des amis et de la famille, déracinement, exigence de travail dans une nouvelle situation... tout cela peut être vécu avec des traumatismes.

Pour que cette expérience de remise en cause soit assumée de manière positive, il est fondamental que le reste de l'équipe missionnaire sache accueillir, possède sérénité et patience dans les moments d'attentes et suffisamment de présence d'esprit pour accompagner les nouveaux venus dans chacune des étapes de l'intégration. Cette première étape de l'acculturation et de l'insertion, ce premier choc, peut devenir une extraordinaire occasion de dépassement et de croissance personnelle, connaissant alors mieux ses propres limites et les causes qui réveillent des capacités jusque là inexploitées. Cela peut être l'opportunité d'approfondir et de purifier ses motivations, de croître dans des relations humaines et de vivre le défi de la fraternité, de développer des aptitudes de travail en équipe et d'intensifier le sens communautaire. La richesse spirituelle et personnelle qui peut découler de cette expérience est énorme et marque la personne pour le restant de sa vie. Cette expérience consolide chacun dans sa vocation : sacerdotale et religieuse pour les uns, laïque pour les autres.

La présence de laïcs missionnaires, un défi

Bien que dans un passé lointain il y ait eu des expériences de missions chrétiennes laïques, cette expérience est vue aujourd'hui

dans les milieux missionnaires catholiques comme nouvelle et pleine de défis. Ces dernières années, nous avons tous pris conscience qu'il s'agit d'un véritable signe de Dieu, un chemin de renouveau que l'Esprit ouvre à son Église. Les missions ont accueilli et développé cette nouveauté en essayant de nouveaux chemins, en enseignant de nouveaux modèles et en faisant mûrir certains projets. Mais les défis et les risques inhérents sont réels et font partie de cet enrichissement missionnaire.

Missionnaires religieux et missionnaires laïcs

Un des premiers défis est l'articulation entre la présence et le travail des laïcs, entre la présence et le travail des communautés religieuses présentes dans le domaine de la mission. Plusieurs modèles ont été conçus et ont mis en évidence deux extrêmes à éviter : la proximité excessive et la distance excessive.

La proximité excessive serait celle où l'espace entre religieux et laïcs ne serait plus respecté et contribuerait à une perte d'identité. Des laïcs entièrement intégrés dans la vie d'une communauté religieuse devraient avoir les mêmes droits et devoirs qu'elle. Le laïc missionnaire serait alors réduit à l'état de frère ou sœur pendant son temps de service à la mission. À l'autre extrême, on trouve une attitude défensive dans laquelle les laïcs sont entièrement mis à distance de la communauté religieuse et livrés à eux-mêmes. Le processus d'acculturation peut être vécu difficilement dans la solitude. L'existence d'un espace réservé aux laïcs, avec un accueil et une hospitalité de la communauté religieuse, vécu simplement et naturellement, peut être la voie de l'équilibre. Cet espace réservé comprend non seulement l'espace physique en tant que tel, mais aussi un « espace existentiel » incluant l'autonomie des moyens de transport, le temps personnel, les rythmes de la vie, la prière, etc.

Dans de nombreux cas, des missionnaires laïcs prennent en charge leur projet missionnaire au sein de leurs communautés laïques, celles-ci formant avec la communauté religieuse de la mission une véritable équipe missionnaire. Là est le chemin de la maturité. Dans ce modèle, les laïcs ne sont pas des « appendices » de la communauté religieuse, mais de véritables sujets de la mission,

avec un projet spécifiquement laïc, un mode de vie, une spiritualité et un programme de travail qui leur sont propres.

Le même défi demeure dans les communautés de laïcs missionnaires d'établir une relation équilibrée avec la communauté religieuse voisine : ne pas être trop proche pour ne pas étouffer, ni être trop loin pour ne pas isoler... Je pense que la plupart des échecs et du mal-être des missionnaires laïcs que j'ai connus au Mozambique étaient dus à un certain niveau de déséquilibre dans le domaine des relations avec les communautés religieuses. Pour que l'équilibre soit efficace et que le travail de toute l'équipe missionnaire soit fructueux, le service de l'autorité et de la coordination du curé de la paroisse est très important. Son apport importe beaucoup pour que les efforts combinés se traduisent en bonheur pour les personnes et en efficacité pour les œuvres.

Les relations entre les missionnaires laïcs

Il est important de rappeler un autre défi : celui des relations des missionnaires laïcs entre eux. Les communautés de missionnaires laïcs se constituent autour d'une identité spirituelle commune et d'une appartenance à une famille spirituelle à laquelle s'intègrent aussi d'autres communautés religieuses. Les laïcs sont en situation de mission après un long temps de préparation dans leurs pays d'origine, où ils ont eu l'opportunité de faire un discernement approfondi quant au type de travail et de vie qui les attendrait et aux défis à affronter...

Malgré toute la préparation et la maturité requises, le défi de l'équilibre des relations entre eux et dans les communautés de la mission demeure. Comme dans tout groupe humain, les caractéristiques de la personnalité de chacun jouent un rôle important. Sont aussi à prendre en compte, l'équilibre psychoaffectif, la maturité humaine et chrétienne, l'âge, la rectitude des motivations missionnaires, mais aussi les différentes visions et modèles d'Église, les sensibilités différentes sur la façon d'organiser la communauté et leurs cultures d'origine. Il est nécessaire de gérer et d'équilibrer tous ces éléments pour qu'une communauté missionnaire se transforme en un lieu de vie et de témoignage de la fraternité. Les cas d'échec à ce niveau sont réels, mais semblent curieusement encore

plus fréquents dans les communautés religieuses que dans les communautés laïques. Mais le défi demeure depuis la préparation à la mission, de leur apprendre à anticiper ces situations et de les aider, avant même de partir, à examiner et à maîtriser leurs émotions ainsi que leur capacité réelle à vivre une vie communautaire équilibrée.

La répartition du travail

Quand les nouveaux venus arrivent à la mission et rencontrent un univers culturel si différent du leur, il est courant que des mécanismes d'anxiété et de peur se déclenchent devant une réalité inconnue. La peur de tomber dans ce vide et de ne pas savoir quoi faire ou comment faire, la douleur de se retrouver sans aucune référence, sans aucun espace, sans aucun temps ni lieu propre, tout cela peut conduire à l'impression qu'on est en train de perdre son temps D'où la nécessité ressentie de rechercher dès le départ des choses à faire et de constater que le temps est occupé, que la vie a un sens et que l'arrivée dans ce nouveau lieu est au service d'un projet « qui a besoin de moi ». Lors du premier choc de l'arrivée, les gens ont besoin de sentir que la vie ne leur échappe pas, que même s'ils ont laissé derrière eux leur monde connu et sécurisé, ils n'ont laissé derrière eux ni la vie ni la joie, mais qu'ils ont ici un lieu à eux et qu'ils y ont un statut de « sujet », d'agent pastoral sur lequel on compte. Pour ceux qui viennent de pays occidentaux, toute cette expérience, qui a un caractère particulièrement émouvant, est encore plus forte parce que la densité et la qualité de vie de l'Occidental sont, à tort ou à raison, identifiées par sa productivité, son action et par sa maîtrise des événements.

Pour toutes ces raisons, il est très important pour les missionnaires laïcs qu'à leur arrivée, ils sentent et sachent qu'ils y ont leur place et que dans le contexte des nombreuses œuvres de la mission, il y a quelque chose qui leur est réservé, un travail qui les attend. L'expérience m'a appris que, dès le premier contact, plusieurs expériences ont pris une direction négative, parce que les gens ont eu le sentiment qu'il n'y avait pas vraiment de place pour eux et que leur arrivée et leur présence étaient plus un obstacle qu'une aide. Si cette première impression négative se confirme plus tard

au cours de la vie et de l'insertion missionnaire, l'expérience missionnaire tout entière sera ressentie comme un échec. Il est curieux de noter comment, dans certains cas, des missionnaires qui reçoivent des laïcs afin d'assurer une partie du travail qui était mal encadré par manque de personnel compétent, ne parviennent pas à un partage des responsabilités ou à remettre l'œuvre aux mains des laïcs. Ces derniers sont alors laissés de côté comme de simples spectateurs, des apprentis, ou au mieux comme des aides subalternes qui n'auront jamais voix au chapitre. Ainsi, la communauté des missionnaires laïcs, comme chaque personne prise individuellement, a besoin d'un projet de travail bien à elle, avec son propre espace, pour donner un vrai sens à sa présence.

Un autre défi est l'excès de travail. Je connais plusieurs missionnaires laïcs qui ont terminé leur temps de mission au Mozambique totalement épuisés, physiquement et émotionnellement. Le travail qui leur avait été confié (ou qu'ils cherchaient pour eux-mêmes) avait effectivement dépassé leurs capacités réelles. Ici aussi, un effort de discernement et l'attention délicate aux gens est nécessaire.

Dans tout cela, il est essentiel que l'équipe missionnaire qui accueille puisse aider le missionnaire laïc à prendre le temps nécessaire pour s'intégrer, pour apprendre, se mettre à l'écoute de Dieu et de la réalité locale, et de prendre en charge le travail progressivement, de manière responsable et réfléchie. Pour que tout cela se produise de manière vraiment apostolique, tout en évitant un activisme anxieux et destructif, il est important que le missionnaire laïc soit aidé à découvrir le sens spirituel profond de la mission, à surmonter un certain fonctionnalisme, qui est toujours une tentation. En s'ouvrant à la gratuité du témoignage et à un service serein et humble, il fera l'expérience que l'annonce de la Parole de Dieu dépasse toujours celui qui l'annonce.

La culture, le peuple et l'Église locale

Les missionnaires laïcs sont des étrangers, façonnés par leur culture et leur histoire. Leur arrivée en Afrique représente un grand effort d'acculturation et cela est un autre défi. Même sans le vouloir, nous avons tous des préjugés, qu'ils soient positifs ou

négatifs... il y en a aussi bien sûr chez les gens qui nous accueillent, et c'est dans ce cadre que nous avons à entrer avec délicatesse en relation avec les gens. Étant donné les problèmes culturels et sociaux que nous percevons dans l'immédiat comme une intrusion, l'arrogance culturelle et les complexes de supériorité peuvent se traduire en tentation, souvent déguisée par la compassion et le paternalisme, de tout vouloir faire et résoudre comme si tout dépendait de nous. À l'inverse, une tendance peut naître en nous de vouloir sacraliser la culture locale, sans esprit critique, ce qui s'exprime souvent dans un empressement à « être comme les gens » et « être avec les gens ». Cette attitude, purement idéologique, peut mettre le missionnaire laïc dans une acculturation artificielle où il tentera d'adopter de manière forcée des comportements qui ne sont pas les siens et qui garderont toujours un caractère inauthentique.

Dans tout cela, le grand défi que nous rencontrons, surtout à l'arrivée, c'est le silence : voir sans inquiétude ce qui est autour de nous, éviter la précipitation et essayer d'apprendre le nouveau langage culturel qui permettra une communication constructive entre les personnes qui sont différentes et qui doivent le rester. La façon de s'habiller, la manière d'intervenir dans les débats, la manière de parler et d'être avec les gens, sont souvent des lieux de divergence culturelle évidents. Là se trouve l'un des premiers défis pour les missionnaires laïcs qui viennent à la mission pour une courte durée. Étant donné que dans la plupart des cas, les missionnaires laïcs viennent pour un, deux ou au maximum trois années de présence, il est très facile de tomber dans la tentation de ne pas essayer d'apprendre la langue locale ni de chercher à connaître la culture en profondeur, car, se dit-on, il n'est pas possible d'apprendre tout cela en un temps si court. Il s'agit là d'une attitude compréhensible... il reste cependant important de faire un véritable effort de communication, d'apprendre à parler la langue des gens et de se familiariser avec les références culturelles que les gens connaissent. Cet effort est déjà l'expression d'une volonté de communiquer. C'est en avançant sur ce chemin que l'on grandit dans la relation avec l'autre et que l'on exprime un véritable intérêt pour les gens et leur culture.

Dans le même temps, le missionnaire étranger rencontre l'Église locale dans sa propre histoire, dans ses méthodes, dans sa propre sensibilité, dans son identité. Pour plus qu'il ne lui semble avoir de similitudes avec son Église d'origine, le missionnaire doit savoir s'arrêter, écouter, et apprendre, afin de servir l'Église qui l'accueille en manifestant un véritable respect pour elle et en prenant en compte la pertinence pastorale qui donne sens et utilité au travail entrepris.

Défi économique

La question économique est loin d'être secondaire. Elle détermine en grande partie la vie et les préoccupations du volontariat missionnaire, tant à l'égard des projets qui sont confiés aux missionnaires laïcs, que par rapport aux moyens matériels de subsistance des laïcs eux-mêmes. Certaines communautés missionnaires laïques au Mozambique ont été en effet dissoutes pour des raisons économiques. Si les missionnaires religieux viennent en mission financés de façon sûre par leurs instituts, ce n'est pas toujours le cas pour les missionnaires laïcs qui doivent parfois supporter eux-mêmes une partie des dépenses. Dans de nombreux cas, les missionnaires laïcs dépendent financièrement des instituts religieux auxquels ils sont liés. Cette dépendance contredit la nature même de vocation de missionnaire laïc qui est en soi cohérente et indépendante. Cette autonomie de par sa vocation propre devrait se traduire d'une façon pratique par une autonomie effective au sein de la mission. Cela devrait être vrai tant à l'égard de leurs projets que de leurs programmes de travail et des moyens de leur subsistance personnelle.

Il faut également prendre en considération que la majorité des missionnaires laïcs sont engagés pour un temps limité et doivent ensuite retourner dans leur pays, reprendre la vie professionnelle qu'ils ont parfois abandonnée sans aucune garantie de la retrouver au retour. C'est là un problème majeur qui entrave la réalisation de véritables vocations missionnaires et pèse lourdement sur les laïcs une fois retournés dans leur pays. Il ya encore beaucoup de chemin à faire pour assurer davantage la sécurité économique des missionnaires laïcs et la stabilité pour leurs projets.

La formation préalable

Le succès d'un projet de missionnaires laïcs sur le terrain ne dépend pas seulement de la formation préalable. Celle-ci, parfois excellente, ne peut prévenir les défaillances dues à d'autres facteurs. Cependant, il est certain que, sans une formation solide, longue et approfondie, les chances de succès seraient sérieusement réduites pour l'insertion missionnaire.

En regardant les différents types de communautés missionnaires laïques au Mozambique, il est intéressant de voir comment la solidité de la formation détermine ensuite la solidité des projets missionnaires mis en route. Il ne s'agit pas seulement d'enseignements succincts qui incluent une mosaïque de thématiques missionnaires, mais un long processus de maturation pour faire éclore la vocation laïque missionnaire. Ce discernement spirituel devra être épaulé par l'approfondissement de domaines importants tels que la missiologie, l'anthropologie, l'accompagnement psychologique et spirituel, la transmission d'informations importantes sur la destination de la mission. Il est encore plus important que cette formation proche et immédiate pour la mission puisse aussi faire ressortir l'intégration à une communauté d'appartenance (à un mouvement, à un projet missionnaire commun, à une famille de missionnaires laïcs qui prépare et qui envoie), de sorte que l'expérience en mission soit une continuation de l'appartenance et de la camaraderie qui a commencé et mûri en amont. Cette maturation s'avère possible dans la mesure où la personne a grandi dans une intimité profonde avec Dieu et dans un amour profond pour le Christ et son Église. C'est en effet à partir d'une telle expérience que l'on découvre l'urgence de répondre à ce Dieu qui nous appelle à partir.

Les missionnaires laïcs spiritains : rêver l'avenir

Au Mozambique, plusieurs missionnaires laïcs sont venus individuellement, souvent invités par une communauté religieuse qui les accueille et les associe à son travail. Bien que fréquentes, ces expériences sont toujours ponctuelles, sans assurance de beaucoup

de continuité, sans viabilité ni identité clairement définie. Les expériences les plus intéressantes et les plus durables sont cependant faites dans des communautés laïques, solidement fondées sur un projet défini avec une spiritualité commune. Ces communautés partagent avec les religieux une spiritualité et un charisme (lazaristes, comboniens, jésuites, hospitaliers ...), tout en disposant d'un cadre juridique approprié ; leur adhésion n'est pas institutionnelle mais spirituelle. Être laïc ou religieux n'est pas un détail, mais bien quelque chose d'essentiel, de constitutif et même si l'interdépendance est bien réelle et nécessaire, elle est ressentie comme quelque chose de très différent, voire d'opposé à quelque chose de fusionnel qui conduirait inexorablement à une défiguration et à une perte d'identité qui ne pourraient que nuire à la mission.

À Itoculo, même s'il y existe une résidence construite spécifiquement pour les missionnaires laïcs, nous n'avons toujours pas réussi à porter à maturité la création d'une communauté laïque missionnaire stable. C'est pourtant ce vers quoi va tout l'effort des spiritains pour un bénévolat durable. Pour ce qui est des missionnaires laïcs, leur communauté devrait être fondée sur une identité spirituelle, un esprit au service de la communion et de la mission. Notre travail cherche à consolider et à développer cette expérience de collaboration avec des missionnaires laïcs. Notre rêve est de donner de plus en plus de valeur à cette vocation, la plaçant clairement dans une communauté de missionnaires laïcs ayant : une identité plus définie, un sens clair de l'appartenance communautaire, un projet qui leur est propre, un budget autonome, un cadre juridique spécifique, et bien sûr beaucoup de proximité et d'interaction étroite avec les autres communautés missionnaires présentes à Itoculo (une communauté de spiritains et une communauté de spiritaines), formant ainsi une équipe soudée au service de la mission.

La longue expérience que nous avons déjà derrière nous nous fait dire que cela en vaut la peine. Nous croyons que c'est un véritable don de Dieu et en même temps qu'il y a là un défi. En tant que congrégation, nous nous efforçons de répondre avec fidélité à cet appel missionnaire, qui est parmi les premiers de tous nos défis.

Pedro Fernandes

Quelle spiritualité pour s'investir dans la coopération ?

Philippe Rivals

Spiritain, Philippe Rivals est arrivé en République Centrafricaine (RCA) en 1969 et a été ordonné prêtre en 1974. Il a principalement servi dans des paroisses rurales avec une attention particulière pour la formation des laïcs responsables de communautés chrétiennes. Pendant 8 ans en France (1990-1998), il a assuré l'accompagnement des spiritains en formation tout en étant chargé de mission de la DCC (Délégation Catholique pour la Coopération) pour une partie de l'Afrique Centrale. Rentré en France en 2009, il est actuellement à Chevilly-Larue, responsable de la Bibliothèque Spiritaine Lucien Deiss.

La coopération est souvent dans la vie d'un homme ou d'une femme, un grand chambardement. Être prêt pour *l'aventure* est une chose qui relève pour une grande part de l'imaginaire. Mais vivre l'aventure telle qu'elle se présente : réelle, inédite, imprévisible, non totalement maîtrisable... est autre chose.

La réflexion qui suit s'appuie sur plusieurs expériences complémentaires sur le terrain de la mission. D'abord, une expérience personnelle de deux ans de coopération, qui relève – il faut le dire – d'un passé éloigné. Ce fut mon premier contact avec l'Afrique. Ensuite, pendant une trentaine d'années de ministère en RCA, maintes occasions m'ont été données d'accueillir et d'accompagner des volontaires envoyés surtout par la DCC. Cette période fut coupée par huit années, à Paris, d'engagement dans l'équipe de formation des volontaires de la DCC avec une responsabilité de

chargé de mission pour plusieurs pays d'Afrique Centrale. On comprendra qu'il s'agit ici d'une expérience limitée à cette région, et à ce type de volontariat : une coopération de deux années environ, dans le cadre de projets de développement initiés par l'Église.

Les jeunes avaient habituellement entre 24 et 28 ans, garçons et filles, célibataires le plus souvent, quelquefois mariés. Ils venaient de terminer leurs études et avaient un bon diplôme en poche : beaucoup étaient ingénieurs, enseignants, informaticiens, gestionnaires, comptables, parmi eux aussi des menuisiers, personnels de santé... donc une grande diversité. La plupart avaient une vie chrétienne solide avant de partir, un engagement d'Église, et la foi était essentielle dans leurs motivations. D'autres étaient agnostiques et le sont restés. Pour un nombre considérable d'entre eux, ce fut un temps de construction personnelle, de découverte de l'Église et de progrès dans la foi.

Une spiritualité, qu'est-ce à dire ?

Nous allons parler ici de spiritualité et pour bien nous comprendre, il n'est pas inutile de préciser le terme. Il n'y a pas, à ma connaissance, une doctrine ou une école de spiritualité qui conviendrait particulièrement à la situation d'un coopérant telle que nous venons de l'évoquer. Sous le mot spiritualité, on veut évoquer habituellement le chemin par lequel quelqu'un s'efforce de répondre à l'appel de Dieu, à sa vocation propre. Cette définition correspond à ce qui a été vécu par quelques-uns mais pas la majorité. Cependant on ne peut passer sous silence le fait que l'expérience d'expatriation et d'acculturation soit l'occasion d'ébranlements personnels qui favorisent pour chacun un approfondissement de son humanité. Expérience pour laquelle on ne peut écarter complètement le terme de *spiritualité*. Pour beaucoup, leur expérience de coopération a manifesté une recherche de cohérence intérieure liée à une quête de sens, d'espoir, de libération¹.

¹ Cf. Alain Houziaux, *Existe-t-il une spiritualité sans Dieu ?*, Paris, l'Atelier, 2006.

Notre approche consistera à souligner les avancées spirituelles² que la coopération a provoquées chez le volontaire ; avancées spirituelles qui sont l'autre face des progrès en *humanité* à la manière de François Varillon qui écrivait : « Dieu ne divinise que ce que l'homme humanise ». Elle relèvera également les dispositions requises pour que le volontaire puisse faire de ce temps de coopération une opportunité pour se construire, s'humaniser. Pour celui qui vit une relation explicite à la transcendance comme pour celui dont la préoccupation est plus intime, plus intérieure, le contexte joue un rôle essentiel. Le cadre géographique, historique et la succession des événements interagissent dans ce dialogue avec Dieu ou avec soi-même. Il peut freiner, stimuler, relancer ou bloquer la relation ; rapprocher les interlocuteurs ou au contraire, les éloigner l'un de l'autre. L'intéressé en sera affecté. Ou bien il recevra une blessure dont la cicatrisation demandera du temps ou bien il grimpera d'un degré dans la construction de soi. C'est pourquoi nous parcourrons l'itinéraire du jeune qui part en coopération en y repérant les habituels points de passage qui peuvent être autant de déplacements intérieurs, de jalons pour sa vie spirituelle. Le plan chronologique se dégage tout naturellement. On distinguera le temps qui précède le départ, puis les premiers mois c'est-à-dire le temps de la découverte. Ensuite nous verrons le temps de la coopération proprement dite et enfin le temps du retour.

Le désir de partir

Le jeune qui voit arriver la fin de ses études sait qu'il va franchir un seuil décisif : l'entrée dans la vie professionnelle. Il en connaît la durée prévisible, environ 35 ou 40 ans. Il en connaît le cadre. Ses stages lui ont permis d'en définir les contours. Il sait à peu près ce qui l'attend. N'y a-t-il pas autre chose à vivre avant ?... Le candidat à la coopération ressent les limites de la société de consommation. Elle offre beaucoup de biens, pratiquement, tout ce qu'on veut et à profusion. Mais les réalités spirituelles, non seulement, elle ne peut les mettre à disposition mais elle leur fait obstacle. Cette frustration provoque la conscience d'un manque. Il faut faire

² François Varillon, *Beauté du monde et souffrance des hommes, entretiens avec Charles Ehlinger*, Paris, Bayard, 2005.

quelque chose pour le combler : rencontrer une autre culture, des gens qui vivent autre chose.

En général, il a rencontré d'anciens volontaires qui lui ont raconté avec enthousiasme leur propre expérience de coopération. Ils en ont parlé avec le recul et la sérénité que donne une expérience définitivement close, sélectionnant ce qui est bon pour leurs auditeurs, à savoir les réussites, les anecdotes plaisantes, ce qui va intéresser... la séduction opère d'autant plus que les informations sont tronquées : de bonne foi, on a laissé de côté ce qui a été épreuves, échecs, désillusions qui pourtant n'ont pas manqué.

C'est l'âge où l'on aime prendre des risques. À cela s'ajoute la conscience d'avoir beaucoup reçu et le désir de partager avec les plus pauvres, comme le jeune homme riche de l'évangile, mais un jeune homme riche qui dirait oui à l'appel de Jésus. Les conditions sont donc favorables pour que les intuitions de la spiritualité franciscaine exercent leur attrait. Les appels plus modernes à la fraternité universelle ou à l'accomplissement individuel s'ajoutent et composent le contexte dans lequel une *vocation* à la coopération peut être entendue.

La décision de partir

On pourrait mettre le temps de la décision de partir en coopération sous le signe de Bartimée. On se souvient de l'épisode de l'évangile (Mc 10, 50) : dans l'espoir d'être guéri « l'aveugle jeta son manteau, bondit et courut vers Jésus ». Comme l'aveugle renonce à son bien dans l'espoir d'accéder à la vision, le jeune qui décide de partir s'engage dans un processus de profond dépouillement.

Bartimée laisse tomber son manteau. Dans la Bible, le vêtement est signe d'identité ; ici peut-être Marc veut dire que, en laissant son manteau, Bartimée se dépouille de ce qui fait son identité aux yeux de tous ceux qui le croisent chaque jour sur le bord de la route. D'une certaine manière, il abandonne ses défenses, ses protections, la carapace derrière laquelle il se protégeait des autres. Jetant son manteau, il se met en quelque sorte à nu et expose encore plus sa

faiblesse, ses difficultés : il se lève et se dirige seul vers Jésus en aveugle³.

Le futur coopérant sait qu'il va se séparer du monde (trop connu, trop limité) de son enfance, de ses études, de sa famille. Le réseau d'ami(e)s en particulier, qui a été la matrice de ses plus récentes étapes vers la maturité, va peser de tout son poids pour ou contre la décision de partir. À ces moments-là, il se sentira proche des hommes de Galilée qui laissèrent leurs filets, tellement ils étaient attirés par la personne de Jésus et avaient le désir de marcher à sa suite. Il comprendra mieux les difficiles paroles de l'évangile : « Amen je vous le dis, personne n'aura quitté à cause de moi et de l'Évangile, une maison, des frères des sœurs, une mère, un père... sans qu'il reçoive, en ce temps déjà, le centuple : maisons, frères, sœurs, mères... avec des persécutions, et, dans le monde à venir, la vie éternelle » (Mc 10, 29-30). Surtout lorsque les parents ne comprennent pas, comme cela arrive souvent, que leur enfant risque sa santé, son avenir professionnel seulement par générosité... « Il tint ferme comme s'il voyait l'invisible » (He 11, 27). Au demeurant, la préoccupation des parents n'est pas sans fondement. Après de longues années d'éducation et de formation, ils veulent voir au plus vite les premiers fruits de leurs efforts, les résultats de l'accompagnement de leur enfant vers la vie d'adulte.

C'est vrai que dans l'ordre des compétences, le sacrifice consenti par celui qui part pendant deux ans est considérable. Dans certains domaines professionnels, comme l'informatique ou la médecine, les savoirs et les techniques évoluent si vite que le diplômé parti en coopération devra prévoir, à son retour, un long temps de remise à niveau pendant que ses collègues restés au pays auront tout naturellement progressé. Le sacrifice peut être comparé à la tradition souvent attestée dans l'Ancien Testament de l'offrande des prémices : « Tu apporteras les tout premiers fruits de ton sol à la Maison du Seigneur » (Ex 23, 19). On retrouve d'ailleurs cela en Afrique : le jeune embauché sait que son premier salaire sera destiné à ses parents à titre de reconnaissance pour leur dévouement à son égard pendant de si longues années. Le volontaire pour la coopération sait aussi que ces dépouillements vont l'ouvrir à

³ Élian Cuvillier, *L'évangile de Marc*, Paris, Bayard, 2002, p. 218-219.

d'autres dimensions, le rendre plus disponible à la rencontre de l'autre.

Les premiers mois

Le premier choc est le plus souvent la découverte du cadre matériel. Les habitations précaires, les routes défoncées, l'absence d'eau courante, d'électricité, et habituellement – c'est le comble – pas d'Internet ni de réseau de téléphonie portable... Du côté des gens qui accueillent comme du côté du volontaire, c'est un temps de grâce : le cœur est largement ouvert. Chacun se montre sous ses meilleurs aspects. C'est le temps du ravissement. On est avide d'apprendre et de comprendre et d'établir avec les autres des liens de vérité, de fraternité.

Je soulignerai d'une manière particulière la question de la langue. Cela m'a toujours surpris : quand quelqu'un commence à balbutier les premiers mots de la langue, les gens le félicitent et l'encouragent en disant qu'il parle très bien⁴. Une bonne proportion de coopérants s'astreignent, avec des résultats inégaux il est vrai, à l'étude de la langue. Voilà un lieu privilégié pour l'apprentissage de la pauvreté. Le coopérant, dont on attend souvent qu'il commande, qu'il dirige, qu'il enseigne, se met là en situation de celui qui ne sait pas. Il se met à l'école de l'autre, quelquefois d'un enfant : toi tu sais et moi je ne sais pas, semble-t-il lui dire. Il doit écouter, il doit apprendre. Celui « qui sait tout » se met à l'école de « celui qui ne sait pas ». Il est redevenu un enfant. On se rappellera que le mot enfant vient de *infans* ; c'est-à-dire celui qui ne parle pas, ne prend pas la parole, n'a pas voix au chapitre. L'enfant est celui qui écoute pour apprendre. Le coopérant se trouve alors dans l'attitude recommandée par l'évangile : « Si vous ne devenez pas comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux » (Mt 18, 3).

⁴ Cela ne les empêchera pas, au bout de quelques mois, de se moquer gentiment de celui qui fait tant d'efforts, de ne pas encore savoir parler la langue...

Pendant cette phase commence le processus du « vin nouveau et des outres neuves ». Les premières rencontres, les premiers échanges mettent à jour la confrontation des cultures, ce qu'on appelle le choc culturel. Les questions se multiplient, bouillonnent : devant certaines réactions, certaines paroles, le volontaire ne sait pas quoi dire, quelle attitude adopter, quelle décision prendre. Et pourtant, il a une tâche à remplir.

Le temps de la coopération

Sous cette dénomination, il sera question de la période la plus active, celle qui suit les premières découvertes et l'apprentissage et se déroule jusqu'au moment du retour. Le volontaire doit maintenant accomplir la mission qui lui a été confiée.

Nous rappellerons qu'il est venu dans le cadre d'un accord tripartite (l'organisation d'envoi, l'Église locale et l'intéressé) analogue à un contrat de travail. Il occupe donc un poste clé dans un projet de développement, initié par un diocèse, dans des domaines comme l'enseignement, la santé, les constructions, l'agriculture... Il lui faut donc produire des résultats. Or la plupart de ses interlocuteurs, sinon tous, sont des locaux pour qui le temps, l'argent, la loi, le travail, la maladie, la mort n'ont pas le même sens que pour lui.

Le volontaire perd ses points d'appui. Il a un diplôme et au cours de sa formation il a acquis des compétences. On lui a appris comment il faut faire. Il sait. Il a déjà fait l'expérience au cours de ses stages que *ça marche*. Tout d'un coup, il découvre que *ça ne marche pas* toujours. La toiture est arrachée par une tornade, les salariés déclenchent une grève, les médicaments n'arrivent pas à temps, le carburant a disparu... Souvent c'est la première fois qu'on lui confie de grandes responsabilités, bien plus étendues que celles de ceux qui sont restés au pays, et les échecs s'accumulent. La crise personnelle est inévitable ! Sur le plan affectif également, les épreuves ne manquent pas. On fait confiance, on crée des liens d'amitié, on fraternise, et on tombe de haut car la parole n'est pas tenue, l'argent n'est pas rendu et au lieu d'amitié, c'est la convoitise qui semble le ressort de toute relation. On ne peut pas oublier

non plus combien les corps sont éprouvés. La chaleur, les moustiques, les sommeils trop légers, la nourriture, minent les organismes. Tout naturellement le volontaire maigrit, les crises de paludisme ou d'amibiase se succèdent...

Quel volontaire n'est pas passé par ces « morts » ? C'est l'expérience cruciale de la coopération. Et si le mystère pascal est inhérent à toute vie humaine, la coopération offre une sorte de condensation des conditions qui favorisent, à un degré élevé, ce passage par la mort pour entrer dans une vie nouvelle. On peut certes décrire cette expérience de renouvellement sous un angle plus serein car l'expérience ne revêt pas toujours un tour dramatique.

La découverte de ce monde nouveau qui fonctionne sous une autre cohérence, pose toutes sortes de questions au volontaire, par exemple : Pourquoi le pauvre brûle-t-il tout son revenu le jour même où il l'a reçu ? Pourquoi, alors qu'il manque de tout, passe-t-il des heures à rigoler avec ses amis ? Pourquoi donner une telle importance aux cérémonies mortuaires ? Quelle est l'autonomie de la personne par rapport au groupe ? Que penser de l'univers de la sorcellerie ? etc. Face à ces questions foisonnantes qui vont l'habiter pendant des mois, le volontaire va mettre en balance cette autre manière de concevoir l'existence humaine avec celle de ses origines et en peser les avantages et les inconvénients. Du coup, il va relativiser des positions qui n'avaient jamais été remises en cause parce qu'elles faisaient partie de ses racines. Des failles peuvent apparaître ou s'accroître. Le volontaire va sentir qu'il y a du « jeu dans la direction » pour prendre une métaphore mécanique. Dans les nouvelles conditions de vie qui sont les siennes, loin de sa famille et de son milieu d'origine, il procédera alors à de « nouveaux réglages ». Avec les risques inhérents de dérapages plus ou moins contrôlés. Plus positivement, il découvrira aussi l'importance du relationnel, de l'attention à la personne, de l'écoute et il en sera marqué définitivement. Des rééquilibrages vont s'opérer dans sa vie entre audace et tradition, ouverture et solitude, rationnel et relationnel. Il semble bien en effet que ces endroits de la personne où il y a du « jeu » sont les lieux privilégiés de l'action de l'Esprit.

Disons la même chose en termes plus bibliques. La coopération joue un peu le rôle de la montagne dans la Bible (cf. Ex 19, 20), lieu traditionnel de la rencontre avec Dieu. Elle signifie le déplacement intérieur à opérer, l'effort à fournir dans la durée, le nécessaire dépassement de soi. La démarche entraîne un ébranlement intérieur. Les certitudes acquises vacillent. Dieu invite à l'aventure de l'écoute, de la disponibilité, de la vulnérabilité. Dans ces conditions qui peuvent désorienter, Dieu indique un chemin de vie.

De fait, habituellement, le résultat de ce genre de crise est heureusement l'accès à une plus grande maturité. Le volontaire découvrira que la tâche qui lui a été confiée sera accomplie hors des délais prévus et que ce n'est pas pour autant un échec ; que le premier pas de la collaboration, c'est de prendre les gens tels qu'ils sont ; que l'amitié pourra être vécue d'une autre manière, sur d'autres bases ; qu'il est bon quelquefois de continuer à accorder du crédit à celui qui ne le mérite plus. Le volontaire trouvera ainsi un mode de vie plus consensuel, pacifié, qui favorisera la convivialité et un meilleur exercice de ses responsabilités.

Coopération et Église

Dans le cadre de la coopération DCC, le volontaire est engagé dans un projet de développement initié par l'Église. Le plus souvent, c'est une paroisse ou un diocèse qui va l'accueillir. Ce sera donc une découverte personnelle d'une Église concrète, et d'une Église missionnaire. Pendant ce temps de coopération, le volontaire va partager la vie des prêtres et des religieuses, voire de l'évêque : repas, déplacements, prières, maladie, visites familiales... bien sûr, ces missionnaires se découvrent tels qu'ils sont, avec leurs qualités et leurs défauts, et le plus souvent, c'est pour le volontaire une révélation. Ces missionnaires sont des gens à *peu près normaux*, ils ne sont pas des *illuminés* : leur vie a un sens. Ce sont des gens qui donnent leur vie et ils deviennent pour eux vraiment des frères. Beaucoup d'a priori tombent.

Le coopérant se trouve là dans une situation pour lui inédite. Dans son pays d'origine, il était un *usager* de l'Église, ici il en devient un

membre *dirigeant* par le seul fait qu'il habite dans la maison des prêtres ou de l'évêque et qu'il partage leur table⁵. « Vous devez toujours être prêts à vous expliquer devant tous ceux qui vous demandent de rendre compte de l'espérance qui est en vous » (1 P 3, 15). Cette parole de la première lettre de saint Pierre prend un sens très concret. Tout au long de son séjour, il devra expliquer à ses interlocuteurs, pourquoi il est ainsi engagé aux côtés des missionnaires. Sa vie même, ses attitudes, sa pratique religieuse, les décisions qu'il va prendre relativement à ses employés devront être, grosso modo, en harmonie avec cette image qui va lui coller à la peau. Autant d'occasions pour lui-même de clarifier son lien personnel avec l'Église et la cohérence de sa propre foi.

Depuis ce point d'observation particulier, pour lui exceptionnel, le volontaire va découvrir une Église locale très différente de celle qui l'a envoyé : une Église jeune par les structures, parce que de fondation récente ; jeune aussi par l'âge des fidèles (plus de 50% ont moins de 18 ans) avec, tournant autour de la paroisse, un foisonnement de mouvements de jeunes ; des hommes et des femmes qui croient d'une autre manière ; l'internationalité très largement vécue entre prêtres et entre religieuses ; et dans les environs, la multiplicité des confessions, voire des groupes sectaires.

Cette Église est très visible et se révèle d'une étonnante proximité avec la population en intervenant dans de multiples domaines. Elle se présente avec un trait caractéristique, à savoir son engagement pour la promotion humaine et le développement. Elle initie des projets en matière de production agricole et d'appui aux organisations paysannes, d'alphabétisation des adultes, de scolarisation des enfants en particulier des jeunes filles, de santé, de droits des minorités (comme les Pygmées), d'associations de femmes qui prennent la parole... Le volontaire découvre une Église, qui en plus de ses prises de parole, de sa prédication, est *sur le terrain*, proche des gens et de leurs conditions concrètes d'existence. Pour tout cela, elle est reconnue par l'autorité administrative ou politique comme une force sociale progressiste, favorisant la transformation de la société.

⁵ Au point que les gens de la ville ou du village appelleront les volontaires : « mon père » ou « ma sœur », même s'ils sont mariés.

Cette découverte a souvent un impact profond sur le lien que le volontaire entretient avec l'Église. Beaucoup de jeunes reconnaissent ce temps comme une expérience fondatrice et cela se manifestera à leur retour par un engagement concret au service des plus pauvres. Plus profondément encore, même si l'expérience ne dure qu'une ou deux années, se vérifiera chez le volontaire un des apports les plus merveilleux de la démarche missionnaire : « nous sommes évangélisés par l'étranger dans la mesure où, en allant chez lui, nous en recevons des scintillements inédits sur le Dieu que nous cherchons »⁶.

Le temps du retour

Une ou deux années, c'est un don sans retour. On ne revient pas tel qu'on est parti. Des changements considérables se sont produits. À tel point que des volontaires de retour, en proportion non négligeable, réorientent leur avenir professionnel, le plus souvent dans un sens plus humaniste, plus au service des personnes. En revanche, ils ont de bonnes raisons d'espérer une valorisation de leur *curriculum vitae*. Dans le monde du travail, au cours des entretiens d'embauche, on rencontre dans les entreprises des gens qui savent reconnaître des qualités rarement développées. Dans la coopération accomplie, le candidat à l'emploi a vécu un temps privilégié d'expérience avec de multiples responsabilités ; il y a acquis une plus grande capacité d'adaptation et appris ce que c'est que d'être attentif à l'autre dans le respect de sa différence.

La coopération, un *kairos*

Le temps de coopération peut vraiment être un *kairos*, un temps de grâce. Notons que quelques conditions en favorisent la réussite. D'abord, sans doute, l'ambiance communautaire dans laquelle le (ou les) coopérants vont être accueillis, c'est-à-dire la qualité des relations entre les missionnaires eux-mêmes et les attentions fraternelles qu'ils auront pour les intéressés. Il faut aussi que les jeu-

⁶ Jean-Yves Baziou, « Quand le salut vient à l'Église par l'étranger », dans *Spiritus*, n°170, 2003, p. 45-54.

nes trouvent, près de leur résidence, de préférence dans leur cadre habituel de vie, des occasions de prière, simple mais authentique. Que leur soit proposé un accompagnement spirituel (même si beaucoup d'entre eux n'y auront pas recours, qu'ils sachent que cela existe). Pour tous, il faudra ménager périodiquement des temps de relecture et d'évaluation. Qu'un aîné les aide à verbaliser, à exprimer ce qu'ils vivent pour dédramatiser, prendre du recul, faire émerger ce qui a été constructif dans les difficultés vécues. Bref, que les différents lieux où le jeune est engagé – professionnel, affectif, ecclésial, spirituel – soient aussi de vrais lieux de dialogue.

Le temps de coopération peut vraiment être un *kairos*, un temps de grâce. Il représente une perte, la dimension d'abandon, de prise de distance, d'expérience de la pauvreté : « Celui qui veut sauver sa vie la perdra » (Mc 8, 35). Mais il est aussi un gain. C'est la découverte de nouvelles dimensions du monde, d'une humanité aux potentialités insoupçonnées et de visages différents de l'Église, donc découverte de soi-même, de ses richesses mais aussi de sa vulnérabilité en situation d'étranger, d'expatrié, de démuné.

À proprement parler, cette expérience ouvre pour le volontaire une vie nouvelle. Au retour en effet, le volontaire va se réinsérer dans son monde d'origine mais autrement qu'il ne l'envisageait avant de partir. Il ne pourra plus croiser le regard d'un Africain dans le métro sans se rappeler sa propre expérience d'immigré, lorsqu'il était lui-même l'étranger, celui qui intriguait à cause de sa différence. Il sera plus accueillant, plus solidaire.

Philippe Rivals

Jubilé Pauline Jaricot

Colloque international, Lyon, 9 janvier 2012

Bernard Keradec

Un colloque international a marqué l'ouverture de l'année jubilaire Pauline Jaricot (1799-1862) sur le thème *Pauline Jaricot, une femme toujours actuelle*. Organisé par les Œuvres Pontificales Missionnaires (OPM), ce colloque auquel participaient des délégations de 20 pays et une foule nombreuse s'est tenu à Lyon, le 9 janvier 2012, en présence du Cardinal Philippe Barbarin, archevêque de Lyon, et de Mgr Savio Hon Tai-Fai, représentant Mgr Fernando Filoni, Préfet de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples. À la suite du colloque de la matinée, des visites officielles ont eu lieu dans l'après-midi (St Nizier, Maison de Lorette, etc.) ainsi qu'un temps de prière suivi de la célébration eucharistique en la Basilique Notre Dame de Fourvière.

Cinq petites pierres bien plates...

Le mot de bienvenue a été adressé par le P. Pierre-Yves Pecqueux, Directeur National des OPM, qui a invité à mettre cette journée sous le signe de la communion universelle. Il a ensuite introduit Mgr Savio Hon Tai-Fai, l'invitant à prendre la parole.

Après avoir transmis les cordiales salutations de Mgr F. Filoni, Mgr Savio a évoqué à grands traits la vie de Pauline Marie Jaricot

y voyant le « témoignage de la vivacité et de l'efficacité de la Parole de Dieu ». À l'instar du frêle David, a-t-il poursuivi, Pauline est allée quérir cinq petites pierres au torrent pour mener à bien son combat : la prière, la charité, l'humilité, la confiance en Dieu et l'amour pour le saint Père. On connaît surtout P. Jaricot comme l'instigatrice de l'œuvre de la Propagation de la foi, mais cela ne doit pas occulter sa vie intérieure très profonde, sa spiritualité, le Rosaire Vivant pour qu'advienne le Règne de Dieu sur la terre. La créativité et le génie pour l'organisation de Pauline ont été continuellement irrigués par la charité pour subvenir aux besoins matériels des missions et des pauvres autour d'elle. Subissant des revers à la fin de sa vie, elle en sera accablée mais non découragée car son attitude était celle de l'abandon à Dieu, dans une humble participation à la croix de Jésus, son Seigneur bien-aimé. Elle a montré un sens aigu de la présence de Dieu en qui elle avait une confiance totale ; quoiqu'il arrive, c'est, écrit-elle, « Dieu qui veut se glorifier à sa manière ». Dernière pierre recueillie au lit du torrent : son obéissance docile et active au saint Père qu'elle voit comme une garantie de l'œuvre fondée. Bref, c'est une femme exceptionnelle à qui l'Église rend hommage et qu'elle vénère. Elle nous rappelle, a conclu Mgr Savio, combien il est « nécessaire de jeter les filets de l'Évangile dans la mer de l'histoire pour mener les hommes vers la terre de Dieu ».

Une femme exceptionnelle, une figure polyvalente

C'est ensuite Bernadette Truchet, Responsable du Centre de documentation et d'archives des OPM, Vice-présidente du Centre de Recherche et d'Échanges sur la Diffusion et l'Inculturation du Christianisme (CREDIC), qui a véritablement ouvert le colloque et présenté les trois intervenants : Élisabeth Dufourcq, ancien Secrétaire d'État à la recherche et Inspecteur général des Affaires Sociales honoraire ; Chantal Paisant, Maître de Conférences honoraire à l'Université de Bordeaux et membre du Conseil scientifique du Groupe de Recherche Interdisciplinaire sur les Écritures Missionnaires (GRIEM) ; Jean-Dominique Durand, Professeur d'histoire contemporaine à l'Université Lyon III, Président de la Fondation Fourvière et ancien Conseiller Culturel à l'Ambassade de France

près le Saint-Siège. B. Truchet a aussi rappelé que Pauline Jaricot était l'une des cinq figures féminines lyonnaises mises en valeur par la Ville de Lyon en 2007-2008... Au cours du colloque, sa riche personnalité sera évoquée sous trois angles : son esprit novateur, sa spiritualité et son approche du social.

Pauline, un esprit novateur

Elisabeth Dufourcq a replacé Pauline dans son milieu et son époque, une histoire bouleversée, faisant suite à la révolution durant laquelle la ville de Lyon a particulièrement souffert. Les plaies sont encore vives dans la population, à l'intérieur même de l'Église... À partir de 1816, c'est l'éclosion de l'esprit novateur de Pauline et l'affermissement de son génie de l'organisation : sa conversion, son refus de se marier (pour garder sa liberté !); la mise en place d'une association de prière (sur le thème répandu à l'époque de la réparation) ; l'organisation à la manière d'un plieur en soie (ce qu'était son père) de la collecte pour les missions, le fameux « sou » pour les missions ; mais aussi la superposition d'autres œuvres telles que le Rosaire Vivant... Pauline n'a pourtant pas que des amis, en particulier parmi le clergé lyonnais, car elle agace par sa visée universelle et sa capacité à nouer des relations à tous les niveaux, des ouvrières jusqu'au nonce, Mgr L. Lambruschini, futur Secrétaire d'État de Grégoire XVI.

Sa vie connaît un tournant vers 1834. Pauline va se risquer dans ce qui sera connu comme la « banque du ciel », avec des prêts à taux zéro. Il faut se souvenir que c'est le temps de la révolte des ouvriers de la soie, les Canuts, pour lesquels Pauline prend parti et qu'elle veut aider à retrouver une dignité. Elle rêve alors d'un recentrement sur le social, faire se rejoindre l'humanitaire et l'industrie avec le projet d'une usine *idéale* à Rustrel dans le Vaucluse (1845). Victime de gens mal intentionnés mais aussi d'une mauvaise conjoncture économique, ce sera un échec qui la mènera à la misère jusqu'à la fin de sa vie... L'Église a raison de rendre hommage à une telle femme. À l'époque du « risque zéro », elle est un modèle de créativité et d'innovation, de liberté et d'audace.

La spiritualité de Pauline

Dans son intervention intitulée *La spiritualité de Pauline et le Rosaire Vivant*, Chantal Paisant a d'abord relevé que le rôle de Pauline comme « fondatrice » de l'œuvre de la Propagation de la foi a souvent occulté d'autres facettes de sa personnalité et certaines de ses autres réalisations telle le Rosaire Vivant où elle déploiera les qualités d'organisatrice qu'on lui connaît. Le chemin spirituel de Pauline se creusera, profond et riche, prenant sa source dans cette conversion à 17 ans : « Jésus sera tout pour moi ». Débute alors une démarche d'identification au Christ dont Pauline accueille l'appel : « Il faut – écrit-elle – que nous [Jésus et Pauline] mourrions pour sauver ce peuple ». C'est même une union au cœur de Jésus et de Marie avec les yeux desquels Pauline veut regarder le monde et les pauvres en particulier.

C. Paisant a systématisé en cinq points cette démarche spirituelle.

1. La foi en la puissance transformatrice de la prière solidaire.
2. L'union au cœur de Jésus et de Marie comme disposition intérieure fondamentale : « Mon cloître, c'est le divin cœur de Jésus ».
3. Une christologie centrée sur la passion et la résurrection, bien au-delà du dolorisme de l'époque.
4. La charité universelle gage d'une foi incarnée : le Rosaire Vivant n'a rien d'un club car c'est un « amour d'extension » qui s'y vit, un amour pour tout ce que Dieu a créé et aimé lui-même.
5. La louange : s'appuyant sur Dieu seul, Pauline fait siennes les paroles du psalmiste quand elle est en proie aux pires difficultés de la fin de sa vie : « ... ta louange est sans cesse sur mes lèvres » (Ps 34, 2).

En quelques mots, Pauline s'est livrée au Dieu d'amour. Elle l'a fait en tant que laïque, délibérément, offrant un modèle de prière et de charité efficaces.

Précurseur du catholicisme social

La présentation de Jean-Dominique Durand a mis en valeur la personnalité et l'action de Pauline Jaricot comme *Précurseur du*

catholicisme social. Pourtant, on a surtout retenu la faillite de l'usine « chrétienne » de Rustrel (essai annonçant déjà les réalisations d'un Léon Harmel). Or, Pauline apparaît bien comme une innovatrice en matière sociale à une époque déjà marquée par les défis de l'industrialisation et de la sécularisation. Elle se reconnaît une « mission de proximité » (J. Gadille) vis-à-vis des plus pauvres et réclame justice pour les ouvriers, dénonçant la cupidité sans bornes et l'égoïsme impudent des nantis, et leur course effrénée au profit tous azimuts. Si, au début, son action est classique (une charité ponctuelle, dans l'urgence), elle se fait aussi action pour la justice sur le long terme. À partir de 1830, sa maison de Lorette se fait lieu d'accueil aux démunis et, plus tard, la fondation de l'usine de Rustrel visera à mettre en place un modèle de gestion où le personnel est associé à la vie de l'entreprise. Elle a voulu créer une sorte d'usine idéale à l'époque de la trop fameuse loi Le Chapelier proscrivant les associations ouvrières... Il fallait oser. L'intention de Pauline était bien de rendre leur dignité aux ouvriers et non pas leur concéder, écrira-t-elle, « de quoi vivoter ».

Demeurant obéissante à l'institution Église, Pauline a contribué à changer le regard chrétien sur la misère des ouvriers. Ce qu'elle a mis en route annonce les mouvements d'action catholique, le catholicisme social et l'orientation majeure de l'Église qu'est *l'option préférentielle pour les pauvres*.

Une tâche à poursuivre...

En fin de matinée, une trop brève Table ronde s'est tenue animée par Thierry Lyonnet, Rédacteur en chef à RCF, et rassemblant les trois intervenants ainsi que Mgr François Duthel, Postulateur de la cause de Pauline Marie Jaricot. Quelques fructueux échanges ont eu lieu autour de quatre sujets plus saillants : la précocité et la force des intuitions de Pauline ; sa conception de la charité ; l'importance de la prière dans sa vie et son action ; son sens de l'Église. Pauline Marie Jaricot a donc été, de fait, une innovatrice, une « femme des commencements », très réactive aux événements et situations de son temps, libre pour aimer quiconque et parmi eux les plus délaissés. Elle ne fera pourtant pas « cavalier seul »

mais travaillera « en réseaux », mettant, par amour de son Seigneur Jésus, toutes ses énergies au service du « salut des âmes », du Règne de Dieu sur terre.

À quand d'autres colloques (de plus de trois heures !) ou journées d'études sur Pauline Jaricot ? Il faudra tout d'abord que les écrits et la vie de la « vénérable » continuent d'être approfondis. Tout un travail de première main reste à accomplir, indispensable non seulement pour faire progresser la cause en béatification et canonisation de Pauline, mais tout simplement pour mieux la connaître et l'apprécier comme grâce de Dieu pour l'Église et pour le monde.

Bernard Keradec

***Pourquoi l'or et l'argent
que vous n'avez créés que pour votre gloire,
pourquoi ces créatures,
par elles-mêmes innocentes,
sont-elles violentées dans leur destination pour servir,
par la perversité de l'homme,
à perdre des âmes
que vous avez rachetées de votre sang ?
Voyez, mon Dieu,
tous les ravages
que ces créatures détournées de leur fin
causent à l'univers...
Seigneur,
faites cesser une si grande perturbation
dans l'ordre que vous avez établi
en créant l'or et l'argent ;
rendez ces créatures à leur destination primitive
qui n'a dû être que de servir à votre gloire
et au bien de la société. »***

Pauline-Marie Jaricot

L'Église d'Afrique accueille Africae munus de Benoît XVI

Yvon Christian Elenga

Jésuite, l'auteur enseigne la théologie systématique à l'Institut de Théologie de la Compagnie de Jésus (Abidjan, Côte d'Ivoire) dont il est également le directeur des études. Depuis novembre 2011, il est le vice-président de la Conférence des Institutions Catholiques de Théologie, un groupe sectoriel de la Fédération Internationale des Universités Catholiques.

En choisissant de publier son exhortation apostolique post-synodale *Africae munus* en terre africaine, le Pape Benoît XVI a certainement voulu aller au-delà des clichés. La basilique de Ouidah (Bénin) où fut donnée l'exhortation représente, pour cela, le « cœur des réalités africaines ». Faire entendre la voix du Christ sur le thème de la réconciliation, la justice et la paix : telles peuvent être la motivation et la ligne de compréhension de ce document très opportun. Benoît XVI y situe lui-même la dynamique de lecture diachronique de son exhortation en s'éclairant des voies tracées par *Ecclesia in Africa* de son bienheureux prédécesseur Jean-Paul II¹. Ce souci avait déjà été exprimé par l'*Instrumentum laboris* qui précisait la nécessité d'être dans « une trajectoire de continuité »². Le pape mentionne également le travail

¹ *Africae munus*, 2. Nous nous référerons désormais à cette exhortation sous les signes AM, suivis du numéro de paragraphe.

² *Instrumentum laboris*, 14. Il serait également utile de relire, à cet effet, la *Relatio ante disceptationem* du cardinal Peter Kodwo Appiah Turkson, alors archevêque de Cape Coast (Ghana) et rapporteur de la Deuxième Assemblée Spéciale pour l'Afrique du Synode des Évêques, et le « Rapport sur *Ecclesia in Africa* » présenté par Mgr Laurent Monsengwo Pasinya le 5 octobre 2009.

réalisé avant et pendant la deuxième Assemblée spéciale pour l'Afrique du Synode des Évêques. L'ensemble des *Lineamenta*, l'*Instrumentum laboris*, les rapports présentés avant et après les débats, les interventions des participants ainsi que les comptes rendus des groupes de travail constituent la source d'inspiration d'une réflexion à la fois théologique et pastorale (cf. AM, 10).

Lire *Africae munus*, à une distance de deux ans après les émouvantes assises du synode, signifie donc revisiter la mémoire encore porteuse de l'élan qui entraîna sa préparation. Rien de comparable avec la préparation de la première Assemblée Spéciale pour l'Afrique du Synode des Évêques. Mais les réflexions qui ont accompagné cette préparation indiquaient bien la nécessité d'offrir une approche plurielle de la situation particulière de l'Église d'Afrique et, surtout, de placer cette situation dans l'espérance que procure la foi. C'est donc dans une herméneutique de la continuité que la dynamique et la vivacité des Églises doivent être placées, y compris lorsqu'il s'agit de promouvoir la réconciliation, la justice et la paix.

Première lecture

Une première porte d'entrée au document papal est proposée par Benoît XVI lui-même. Le discours qu'il a adressé le 19 novembre 2011 à des officiels civils et religieux est d'une densité théologique et politique telle qu'il nous sert de première lecture de son exhortation. Il est frappant de constater qu'en choisissant le thème de l'espérance pour s'adresser à « une assemblée prestigieuse de personnalités », le Pape prend de la distance par rapport à un ensemble de clichés bien rangés dans les laboratoires d'une certaine prospective africaine. « Le mot *espérance* figure d'ailleurs plusieurs fois dans l'exhortation apostolique post-synodale que je vais signer tout à l'heure ». Plus que jamais opposé au bien nommé afro-pessimisme ambiant, Benoît XVI rappelle aux acteurs politiques leurs responsabilités, avec l'urgence de répondre aux attentes de leurs peuples.

Lors de cette allocution, le pape précise brièvement le rôle de l'Église. « L'Église n'apporte aucune solution technique et n'impose aucune solution politique [...]. L'Église accompagne l'État dans sa mission ; elle veut être comme l'âme de ce corps en lui indiquant inlassablement l'essentiel : Dieu et l'homme »³. Le pape développera aussi son argumentation sur le lien qu'il faut maintenir entre l'Église et les instances politiques et religieuses dans le but d'offrir aux peuples d'Afrique les raisons d'espérer en regardant le futur avec lucidité.

En considérant l'essentiel de ce discours, il devient assez suggestif de saisir le niveau à partir duquel *Africae munus* indique sa propre lisibilité théologique et pastorale. Ainsi, pour Benoît XVI, la perspective de son exhortation doit se composer d'après les harmoniques d'une Afrique capable de se lever car elle en a les possibilités. Ce sont ces accents positifs qui rendront efficace le service de la réconciliation, la justice et la paix.

L'élan trinitaire

L'exhortation de Benoît XVI s'organise selon un élan trinitaire sans s'enfermer dans la structuration ordinale de ses deux parties. Le Père, le Fils et l'Esprit couvrent la dynamique d'approche du thème central. On y découvre l'enracinement dans la relation avec Dieu, Père de tous (AM, 4), qui refait l'univers nouveau par son Fils (Ap 21, 5), et selon l'Esprit (1 Co 12, 7). C'est par cette note d'espérance que le pape conclura aussi son exhortation : « De Dieu, Père de tous, nous recevons la *mission* de transmettre à l'Afrique l'amour dont nous a aimés le Christ, le *Fils* aîné, afin que notre *action*, animée par son *Esprit Saint*, soit portée par l'espérance et devienne, en même temps, source d'espérance » (AM, 172). Cette constante périchorétique était déjà présente dans *Verbum Domini* (2010) où la subdivision de l'exhortation après le synode sur la Parole de Dieu introduit ses fondements en Dieu, qui parle dans l'Église, et s'annonce au monde.

³ Benoît XVI, *Discours devant les membres du gouvernement, les représentants des institutions de la République, le Corps diplomatique et les représentants des principales religions*, Cotonou, le 19 novembre 2011. Cf. aussi AM, 17.

La première partie d'*Africae munus* part d'une conviction très doctrinale. Celle-ci place la Parole de Dieu au centre de la démarche de discernement qui déterminera la mission de l'Église (cf. AM, 16). Cette insistance sur la Parole de Dieu éclaire les chemins de recherche d'une vraie réconciliation, d'une vraie justice et d'une vraie paix (cf. AM, 18). Pour Benoît XVI, cette élaboration apostolique n'ignore pas l'urgence du lien de la réconciliation avec Dieu et entre hommes. « [...] L'expérience de la réconciliation établit la communion à deux niveaux : d'une part la communion entre Dieu et les hommes, et d'autre part, du fait que l'expérience de réconciliation nous fait aussi (nous, l'humanité réconciliée) "ambassadeurs de réconciliation", elle rétablit également la communion entre les hommes » (AM, 20). Une telle préoccupation conduit à spécifier les voies d'application de cet élan de conversion. Elles passent d'abord par la vie sacramentelle (pénitence et réconciliation, et eucharistie). Mais elles s'exposent plus concrètement dans la vie familiale, dans la relation distincte aux personnes âgées, aux hommes, aux femmes, aux jeunes, aux enfants (cf. AM, 47-68). L'identification des agents d'un vivre ensemble souligne tout à la fois une vision africaine de la personne, de la famille, et la richesse que chacun est susceptible d'apporter pour la construction d'une société réconciliée, juste et pacifiée.

La seconde partie obéit à une vision théologique inspirée de l'ecclésiologie paulinienne du corps. L'unité des membres, en fidélité à Jésus Christ, n'étouffe pas la diversité selon l'Esprit qui donne la vie (cf. AM, 97). Tout naturellement, sont présentés ici les membres de l'Église selon leurs ministères et leurs vocations. Évêques, prêtres, missionnaires, diacres permanents, personnes consacrées, séminaristes, catéchistes et laïcs sont ici « exhortés » à redécouvrir le sens de leurs vocations et à porter l'espérance de leurs missions. En cela, le pape répond à la demande exprimée par les Pères synodaux dans leurs propositions⁴. L'exhortation selon l'Esprit est un appel constant à s'investir dans les champs apostoliques. Ils sont multiples. En n'en mentionnant que quatre (l'Église, le monde de l'éducation, le monde de la santé, le monde de l'information et de la communication), le Pape n'en limite pas

⁴ *Elenchus finalis propositionum*, 37-44.

la liste mais situe simplement les lieux d'un meilleur engagement qui fait de l'Église sacrement, c'est-à-dire signe et moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain (cf. AM, 133). Voilà pourquoi la vie sacramentelle telle qu'elle est soulignée par le document tient proprement aux sources que sont les Écritures, l'eucharistie et la réconciliation.

Une vision de l'Afrique

C'est dans la section consacrée à la « vision africaine de la vie » (cf. AM, 69-87) que la préoccupation pour la réconciliation, la justice et la paix s'applique à des domaines précis qui, sans être une spécificité africaine, n'en soulignent pas moins l'urgente responsabilité quant à la protection de la vie, le respect de la création, la bonne gouvernance des États, le problème des migrants, déplacés et réfugiés, la mondialisation. C'est pourquoi la mise en place d'un ordre juste est un signe majeur au service de la réconciliation, la justice et la paix (cf. AM, 81). En plus, la promotion d'« une culture soucieuse de la primauté du droit » dans l'Église et dans la société doit conduire à l'édification d'un tissu social de paix et d'harmonie.

Au lecteur attentif, la section concernant la nouvelle évangélisation (cf. AM, 159-171) ne paraît se justifier que par le souci de situer la mission de l'Église en Afrique en phase avec le débat en cours et la perspective du Synode ordinaire d'octobre 2012. La proposition 34, la seule consacrée clairement à l'évangélisation, insiste davantage sur la réalité de l'impact du témoignage. Ici, c'est le service de la réconciliation, de la justice et de la paix qui renforcera les valeurs de l'Évangile. Benoît XVI a utilisé cette même méthode dans *Verbum Domini* dans laquelle le lien entre la Parole de Dieu et l'engagement en faveur de la justice, la réconciliation et la paix entre les peuples est affirmé avec force. Dans la section sur la Parole de Dieu et l'engagement dans le monde, il écrit nettement : « L'engagement pour la justice, la réconciliation et la paix trouve sa racine et son accomplissement dans l'amour qui nous a

été révélé dans le Christ »⁵. Peut-être convient-il de dire ici que le pape souhaite dissiper les hésitations sur la place de l'Afrique dans le débat sur la nouvelle évangélisation. On sait que, comparativement à d'autres régions du monde, en particulier à l'Amérique latine et à l'Europe, le débat sur la nouvelle évangélisation a conduit à penser que celle-ci ne concernerait pas l'Afrique. Il est heureux de constater que les *Lineamenta* de la 13^{ème} Assemblée Générale Ordinaire du Synode des Évêques sur « La nouvelle évangélisation pour la transmission de la foi chrétienne » recadrent la problématique de ce sujet en en faisant un historique très utile.

En guise de conclusion **L'Église missionnaire et prophétique**

L'exhortation *Africae munus* aura encore à être lue, reçue, pour devenir un instrument qui animera la réflexion et la vie de l'Église en Afrique. Accessible et bien articulée, elle doit être considérée comme une ligne de résistance contre l'afro-pessimisme. Sa dynamique missionnaire et prophétique en dit long sur ce qui peut et/ou doit être fait en Afrique. Mais, il faut rappeler que ce document prend le relais du travail accompli au niveau des Églises locales et particulières. La place accordée abondamment aux propositions faites durant le synode devrait suffire pour faire d'*Africae munus* un document habité par l'espérance de tous sur le continent africain. Car l'approche que le pape propose ne déconsidère pas les difficultés qui ont parfois assombri le ciel africain. Elle porte la lumière sur ce qui constitue un réservoir inépuisable de la foi et sur la mission prophétique de l'Église en ces temps d'incertitude.

Yvon Christian Elega

⁵ Benoît XVI, *Verbum Domini*, 103.

Recensions

Henri Bernard-Maître, Pierre Humbertclaude et Maurice Prunier, *Présences occidentales au Japon*. Du « siècle chrétien » à la réouverture du XIX^e siècle. Édition établie et présentée par Christophe Marquet. Collection « Histoire ». Paris, le Cerf, 2011, 432 p., 35 €.

C'est à un chercheur de l'Institut des langues et civilisations orientales, Christophe Marquet, qu'on doit la parution de ce livre. Livre qui n'est en réalité qu'un recueil de textes déjà publiés autrefois dans des revues spécialisées. Il s'agit pour l'essentiel d'articles parus entre 1937 et 1941 dans le *Bulletin de la Maison franco-japonaise* et dans les *Monumenta Nipponica* à Tôkyô. Les principaux auteurs, Henri Bernard-Maître sj, et Pierre Humbertclaude, marianiste, missionnaires l'un en Chine et l'autre au Japon, étaient des hommes passionnés du désir de connaître et de comprendre l'histoire de la rencontre de l'Évangile avec la civilisation en Asie. On ne peut qu'être impressionné par l'étendue et la rigueur des recherches qu'ils ont faites concernant certains aspects ou épisodes moins connus de cette histoire. Christophe Marquet parle à juste titre de leurs écrits comme de travaux pionniers qui méritent de retenir l'attention au delà du cercle restreint



des lecteurs de revues relativement confidentielles. Il y a en tout cas quelque chose d'exemplaire pour les missionnaires d'aujourd'hui dans l'effort consenti en leur temps par les PP. Bernard-Maître et Humbertclaude pour connaître vraiment l'histoire des pays où ils exerçaient leur ministère, sans se contenter de vagues approximations et quitte à remettre en cause parfois certaines idées communément admises.

Les différents articles sont regroupés sous plusieurs rubriques : le siècle chrétien au Japon (le XVI^e siècle), les éditions jésuites au Japon, la présence française avant la réouverture du XIX^e siècle. Si l'intérêt se focalise sur le Japon, il est aussi beaucoup question des relations qu'il a eues autrefois avec l'Espagne, le Portugal, les Philippines et avec les

Hollandais bien sûr, longtemps partenaires commerciaux privilégiés du Japon. Histoire complexe des premiers rapports de la culture européenne avec la civilisation japonaise, que les auteurs n'ont pas eu la prétention de traiter de manière systématique mais sur laquelle ils apportent un précieux éclairage, toujours à partir de données et de faits précis, connus grâce à des documents jusqu'alors insuffisamment exploités.

Le lecteur non averti sera surpris du rôle attribué à la Chine, plus exactement à toute une littérature écrite en chinois et diffusée au Japon aux XVII^e et XVIII^e siècles dans les échanges qui ont permis la transmission de connaissances ou d'idées occidentales dans ce pays. Des études plus récentes montrent que durant la période qui a suivi les édits de proscription des missionnaires, période dite du *sakoku*, le Japon n'a pas toujours et partout été aussi hermétiquement fermé qu'on le dit d'ordinaire. Le P. Bernard-Maître parle en expert des œuvres écrites par les disciples chinois, chrétiens ou non, de Mateo Ricci, qui ont circulé dans certains milieux au Japon dans les temps anciens et il montre, documentation à l'appui, que par leur intermédiaire, indirectement, le courant venu d'Europe passait encore.

Limite ou au contraire avantage inhérent à ce genre de recueils, l'intérêt des articles retenus par l'éditeur est évidemment très divers. Certains de ces articles demandent au lecteur un effort d'attention soutenu pour être compris, comme par exemple celui qui traite des débuts des relations diplomatiques avec le Japon, dont l'auteur parle comme d'une « marche obscure des événements où sont emmêlés beaucoup d'intérêts divers et parfois contraires ». L'obscurité n'est pas entièrement dissipée quand on arrive à la conclusion. De même, en lisant l'article intitulé : le confucianisme cause de la fermeture du Japon, on trouve un peu sommaires les arguments mis en avant par l'auteur pour justifier sa thèse et on peine à le suivre. On est surpris aussi, pour ne pas dire plus, par ce qui est écrit à la page 145 d'affinités du bouddhisme avec le christianisme qu'on pourrait « démontrer » parce que les chrétiens japonais vénéraient des statues d'Amida comme des « Sainte Vierge ». Quoi qu'il en soit des déviations possibles de la dévotion des chrétiens cachés, la démonstration risque d'être bien difficile.

Par contre tout ce qui concerne la « littérature chrétienne au Japon il y a trois cents ans » est très clair et très instructif pour qui cherche à mieux connaître l'histoire des débuts de l'évangélisation au pays du soleil levant. D'autres articles seront plus utiles aux érudits spécialistes de la question traitée qu'au lecteur ordinaire, comme, par exemple, au chapitre IV, l'article sur les traductions chinoises d'ouvrages européens au Japon durant la période de fermeture, ou encore celui qui traite de la France au Japon avant 1854 en donnant à deux reprises de longues bibliographies dont l'intérêt n'est pas évident aujourd'hui pour un non-spécialiste.

Toujours est-il qu'on a accès grâce à ce recueil à une mine de renseignements sur des épisodes peu connus de l'histoire des origines, comme par exemple les premières nominations d'évêques du Japon dès la fin du XVI^e siècle, ou encore, quelques années plus tard, les démêlés des jésuites avec l'Index à Rome à propos d'un ouvrage de spiritualité publié au Japon. Et sur un sujet plus grave, on peut lire des réflexions pertinentes concernant « le scandale de l'obstination chrétienne contre les ordres des gouvernants » et l'histoire des persécutions. Sur un autre registre, dans la dernière partie, il est question des rapports entre la France et le Japon. Cette troisième partie intéressera sans doute davantage les historiens de la littérature française ou les simples curieux que les missionnaires.

L'éditeur signale que depuis la première parution des articles reproduits dans ce livre beaucoup d'ouvrages ont été publiés qui abordent les mêmes sujets ou des sujets connexes, et il en cite quelques-uns. La bibliographie pourrait sans doute être complétée. Mais, comme il a été dit plus haut, cela n'enlève rien à l'intérêt encore actuel des travaux faits autrefois par les PP. Bernard-Maître et Humbertclaude. Le lecteur doit seulement être prévenu que le contenu est inégal et qu'il faut déjà connaître un peu l'histoire des commencements de l'évangélisation au Japon pour apprécier la relative originalité de ces travaux.

J. P. Bayzelon

Erik Pillet (dir.), *Tous fragiles, tous humains*. Collection « Spiritualités ». Paris, Albin Michel, 2011, 207 p., 14 €.

Deux ans après celui de Toulouse, un deuxième colloque sur le thème « Fragilités interdites » s'est tenu à Lyon les 19-20 février 2011, organisé par la Fédération de l'Arche de France et ses partenaires. Ce sont les Actes de ce colloque auquel ont participé près de 5 000 personnes qui sont ici publiés sous la direction d'E. Pillet. Ce dernier rappelle dans son avant-propos le but du colloque : creuser « notre rapport individuel et collectif à ces fragilités, celles du regard porté sur elles et des conditions relationnelles, sociales et politiques qui influencent notre vie ensemble, la détruisent ou la rendent plus viable, plus humaine, plus féconde » (p. 12). C'est dans ce sillon que s'inscrivent les neuf contributions réparties en deux sections : *Blessures de l'être* et *Blessures du monde*. Les intervenants, brièvement présentés en fin de volume, sont pour la plupart des personnalités bien connues du grand public : Jean Vanier, Julia Kristeva, Michela Marzano, Guillaume de Fonclare et Marie-Hélène Boucand pour la première partie ; Bruno Frappat, Jean-Paul Delevoye, Jean-Marie Petitclerc et Bruno Tardieu pour la seconde.

Dans la première partie (*Blessures de l'être*), les intervenants parlent à la première personne et ne se fourvoient que rarement dans la « langue de bois » ou l'utilisation des slogans faciles. Au contraire, c'est à partir de leur expérience qu'ils osent une parole, une expérience très personnelle, intime même chez certains, de la fragilité sous ses multiples formes. Ces fragilités sont des « failles » auxquelles il faut redonner toute leur place car, pour M. Marzano, « c'est leur présence qui nous pousse à faire confiance aux autres » (p. 90). Alors peut intervenir le « jeu de miroirs entre la confiance en soi et la confiance



dans les autres » grâce auquel « le désir individuel bâtit son chemin et nous permet de devenir sujets de notre existence » (p. 96). Les profondes réflexions proposées ici amèneront le lecteur à dépasser la réduction de l'humanisme à ses deux extrêmes comme le pressent J. Kristeva : d'un côté le misérabilisme/*fragilitisme* et de l'autre l'obstination réparatrice ou *héroïsante* (cf. p. 56 ss). Car la question est bien là : quel humanisme voulons-nous vivre ensemble, en alliance les uns avec les autres, nous les humains confrontés à une même fragilité fondamentale ? L'enjeu est sociétal, éthique et donc politique.

Les contributions réunies dans la seconde partie (*Blessures du monde*), n'ont pas le ton personnel des précédentes. Comme au colloque de 2009, toutes appellent à nouveau à réagir contre la « tyrannie de la normalité ». Bien que n'apportant guère de pièces nouvelles au dossier, elles aident toutefois à élargir les perspectives vers les champs politiques comme l'avait déjà esquissé J. Kristeva. L'ouverture est faite aussi vers les champs économique, éducatif et associatif, bref l'ensemble de la société qui « nie la mort, nie la fragilité, et feint d'être toute puissante. La fragilité est, apprenons à vivre avec elle » (B. Tardieu, p. 197). Remercions ces auteurs de nous y exhorter, chacun à sa manière.

Bernard Keradec

Madeleine Le Jeune et Jessie Munro, *Suzanne Aubert (1835-1926)*. Une Française chez les Maoris. Préface du cardinal Philippe Barbarin. Postface de Mgr Jean-Yves Riocreux. Paris, Salvator, 2011, 298 p., 19,50 €.

À 25 ans, partir vivre à l'autre bout du monde peut paraître chose banale aujourd'hui. Cela ne l'était pas en 1860 quand Suzanne

Aubert, native de la région lyonnaise, partit pour la Nouvelle-Zélande, recrutée par l'évêque d'Auckland pour le « travail des missions ».

L'auteure, Madeleine Lejeune, s'appuie sur le travail de Jessie Munro, et fait revivre Suzanne depuis son départ de Lyon jusqu'à sa mort à Wellington en 1926. Le récit nous captive. Nous voyons apparaître la vie d'une femme dynamique, active dans tous les domaines. Au fil des événements déclenchés à l'arrivée des colons qui repoussent les indigènes de la ville vers des régions inaccessibles et déshéritées, Suzanne comprend que sa place est au milieu des Maoris. Elle apprend leur langue, leur culture et les suit dans les nouveaux lieux de leur habitat. Grâce à son esprit inventif et pratique, elle se perfectionne toujours. Se mettant à l'école des membres de la tribu, elle devient compétente dans la fabrication de remèdes à base de plantes locales. Elle organise l'éducation et la santé.

On pourrait croire que cela suffit amplement à occuper les journées d'une personne dans les conditions matérielles que l'on peut imaginer à cette époque... pas pour Suzanne qui en profite pour tisser tout un réseau de relations, accueille et écoute chaque personne avec respect et considération... et qui n'hésite pas à changer de lieux chaque fois qu'il le faudra.

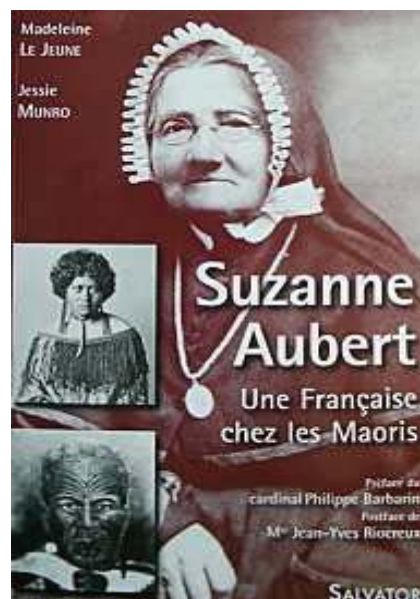
Femme et missionnaire, d'une personnalité exceptionnelle, totalement libre, pour être plus libre encore dans son engagement auprès des Maoris, elle fonde la congrégation des filles de Notre-Dame de la Compassion en 1892. Là encore elle ira jusqu'au bout : elle partira pour Rome en 1914 afin d'y faire reconnaître officiellement sa congrégation. Elle reviendra à Wellington en 1920. Elle y mènera d'autres combats, pour les laissés-pour-compte de la société néo-zélandaise, jusqu'à sa mort.

Fondé sur une étude historique minutieuse de Jessie Munro, ce livre permet d'aller au-delà du récit d'une vie et de découvrir des aspects intéressants de l'histoire, de la culture et de l'évangélisation de la Nouvelle-Zélande.

Marthe Laisne

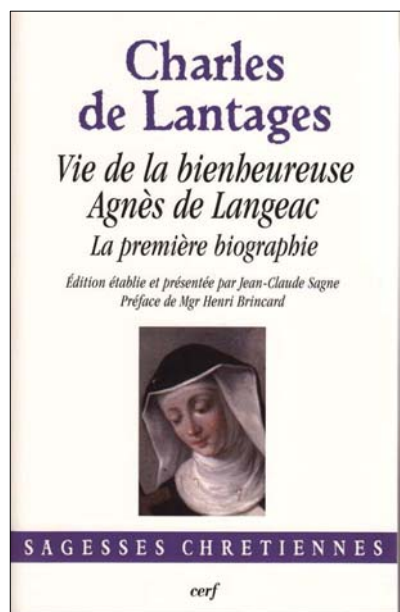
Charles de Lantages, *Vie de la bienheureuse Agnès de Langeac*. La première biographie. Édition établie et présentée par Jean-Claude Sagne. Préface de Mgr Henri Brincard. Collections « Sagesses chrétiennes ». Paris, le Cerf, 2011, 462 p., 25 €.

Charles de Lantages n'a pas connu Agnès de Langeac, mais il a rencontré les confesseurs d'Agnès et ceux-ci lui ont transmis les mémoi-



res qu'ils avaient écrits pour relater cette vie d'exception. Les religieuses du monastère où vécurent Agnès et bien des personnes qui l'ont côtoyée ont aussi rapporté maints faits édifiants. Charles de Lantages le dit dans son introduction : « Je n'y ai rien écrit quoi que ce soit que par de très bons témoignages ».

Ce livre est divisé en trois parties d'environ vingt courts chapitres chacun. Il nous fait découvrir, dans un style sobre et agréable, un être



hors du commun, guidé dès son plus jeune âge par l'Esprit Saint. Le lecteur pourra percevoir, à la lecture de cette réédition de la première biographie d'Agnès, l'humilité profonde, l'obéissance, « le zèle pour le salut des âmes » et surtout l'amour ardent et familier pour Jésus, pour Marie, de cette religieuse dominicaine morte à 32 ans, béatifiée par Jean-Paul II le 20 novembre 1994.

Bien des faits relatés dans cette biographie pourront étonner, et même déconcerter. Mais comme le dit Jean-Claude Sagne qui présente cette édition, « le monde spirituel de la seconde moitié du XVII^e siècle est assurément loin du nôtre. Mais pourquoi

ne pas nous laisser interpeller ? »

Solange Robert

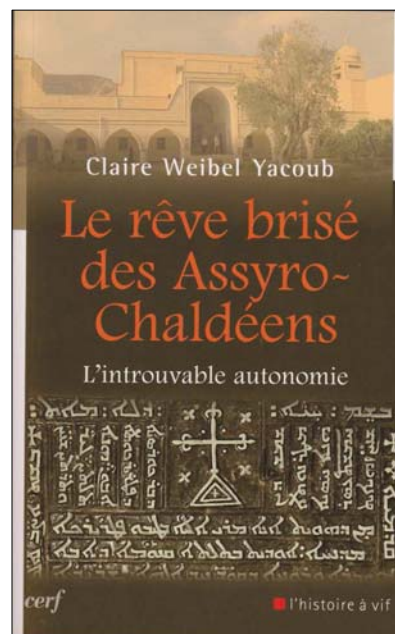
Claire Weibel Yacoub, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens*. L'introuvable autonomie. Collection « L'histoire à vif ». Paris, le Cerf, 2011, 310 p., 20 €.

Dans un ouvrage précédent, Claire Weibel Yacoub avait présenté Surma Khanum, figure incontournable du peuple assyro-chaldéen (L'Harmattan, 2007). Elle présente cette fois, d'une façon plus large, le drame de ce peuple en quête d'un territoire et d'une introuvable autonomie. Son étude porte principalement sur la période allant de 1915 à 1937. Une période où guerres, exodes, massacres et génocides programmés côtoient des efforts politiques indéniables mais inefficaces pour que prenne forme, dans la mouvance des « 14 points » du président américain W. Wilson, le rêve du peuple assyro-chaldéen de voir son droit à l'autodétermination enfin honoré. L'auteure montre bien – et c'est le fil rouge de l'ouvrage – d'une part le lâchage des Assyro-Chaldéens par les grandes puissances de l'époque (en particulier l'Angleterre, la France et la Russie) et d'autre part la division parmi les Assyro-Chaldéens eux-mêmes. Dans un tel contexte, ce furent finalement les intérêts politiques

et économiques des plus forts, des États-nations, qui eurent le dernier mot, un mot de trahison et d'échec reconnu d'ailleurs en 1937 par une SDN impuissante. En un contraste saisissant, le message cité du patriarche nestorien, Mar Eshaï Shimoun, n'en a que plus de densité puisque ne cédant ni au découragement ni à l'amertume, mais appelant à l'amour : « Tant que notre peuple n'a pas l'amour, aucune lumière n'éclairera son avenir. Regardons donc l'avenir avec courage... » (p. 280).

Bien documenté, le livre est écrit sur un ton généreux, passionné même, et il interroge bien au-delà des seuls événements rapportés. C'est la question toujours très actuelle de « la place du faible dans l'histoire... » (p. 285).

Vu la complexité du sujet, une cartographie plus abondante et plus claire aurait été la bienvenue plutôt que des textes en anglais faisant double emploi puisque traduits dans la plupart des cas. Notons enfin qu'une relecture plus attentive aurait permis l'élimination de plusieurs coquilles et imprécisions de langage.



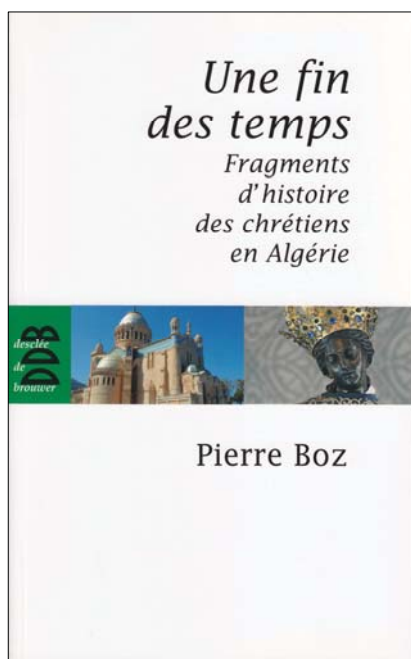
Bernard Keradec

Pierre Boz, *Une fin des temps*. Fragments d'histoire des chrétiens en Algérie (1888-2008). Paris, Desclée de Brouwer, 2009, 288 p., 20 €.

Ayant passé une grande partie de sa vie en Algérie comme enseignant de la langue arabe et initié au monde berbère, l'auteur revisite l'histoire des chrétiens en Algérie du point de vue des pieds-noirs qui l'ont vécue comme une fin des temps. On ne peut qu'admirer le courage de l'auteur, qui se risque à présenter des événements récents touchant aux relations passionnelles entre deux peuples du point de vue des « vaincus » : les pauvres immigrés méditerranéens qui ne faisaient pas partie des peuples en conflit, mais qui vivaient en harmonie avec les Algériens ordinaires, pauvres comme eux. Il ouvre son avant-propos en écrivant : « Les motivations profondes de ce retour sur les "événements" qui se sont déroulés en Algérie au milieu du XX^e siècle ne sont inspirées ni par un sentiment de refus de l'Histoire avec ses conséquences comme l'indépendance et la souveraineté algériennes, ni par un sentiment de haine ou de mépris pour ceux et celles qui l'ont faite » (p. 7). Le lecteur

constatera que l'auteur ne trahira jamais ses paroles d'ouverture, même si son discours est parfois très critique et non dépourvu de passion.

Il s'agit bien de fragments d'histoire, probablement d'un recueil de conférences prononcées à des occasions diverses, d'où quelques répétitions qui auraient pu être évitées (comparer les pages 230 et 253). Après



avoir évoqué le mystère qui entoure l'enlèvement et la mort du P. Pierre Montet en 1962 (ch. I), l'auteur fait mémoire de la cohorte innombrable des disparus en Algérie (ch. II). Le chapitre III, consacré à Mgr Léon-Étienne Duval, est probablement le plus critique de l'ouvrage. Le point de vue de l'auteur sur les événements à Tahirine (1996) est également critique, surtout à l'égard de Mgr Duval qui s'est opposé en 1963 au départ des trappistes. Ceux-ci s'étaient rendu compte que la raison de leur présence n'était tout simplement pas perceptible pour les musulmans (ch. IV). Les chapitres V et VI traitent des communautés chrétiennes kabyles. Occasion pour l'auteur de mettre à nu les préju-

gés des historiens algériens, surtout en ce qui concerne des critiques acerbes totalement injustifiées à l'adresse des Pères Blancs (cf. p. 164). Mise au point qui ne met pas ces derniers à l'abri de toute critique (cf. p. 167). Le dernier chapitre (VII) présente « l'Église des pieds-noirs », disparue en Algérie mais aujourd'hui répandue dans plusieurs pays, y compris en France.

Un livre de lecture agréable qui présente sans rancune, mais de façon critique et fort engagée, le point de vue des vaincus de l'Histoire. Dans ce sens, l'ouvrage est exceptionnel et mérite une ample diffusion.

Eric Manhaeghe

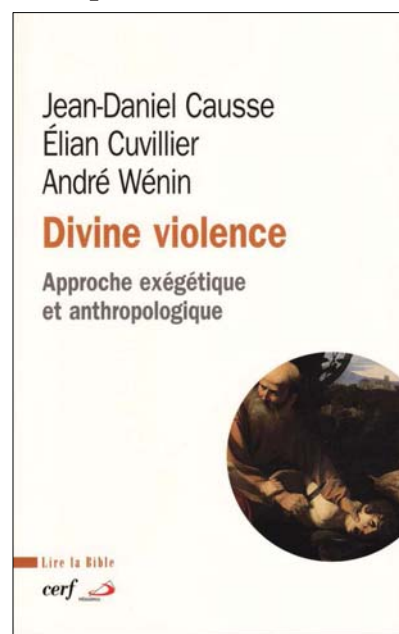
Jean-Daniel Causse, Élian Cuvillier et André Wénin, *Divine violence*. Approche exégétique et anthropologique. Collection « Lire la Bible », n°168. Paris, le Cerf et Médiaspaul, 2011, 222 p., 19 €.

La violence ravage le monde, elle traverse l'être humain, avec bien des ambiguïtés. La Bible ne l'occulte pas ; il serait tentant d'échafauder un paradis sans violence pour ici-bas. Mais paradoxalement, la violence attribuée au personnage divin dans les Écritures, violence elle aussi très complexe, peut aider à démasquer notre violence, à comprendre aussi quelles lectures violentes de l'Écriture la prennent malen-

contreusement à témoin pour justifier les violences historiques et psychologiques. Entre projections humaines, prise en compte du réel, point de passage pour le triomphe de la vie contre la violence, l'expression de la violence divine permet la fécondité d'une interrogation réciproque entre la Bible et les sciences humaines pour comprendre les ressorts de la violence mais aussi pour faire entrevoir son dépassement.

Le premier chapitre, signé par André Wénin, exégète catholique, explore avec pertinence « la violence divine dans le premier Testament » (p. 15-66). La Bible n'occulte pas la violence entre les humains, et, par là, incite à la prendre au sérieux et permet de la démasquer et de la juguler. Mais comment interpréter les textes où Dieu « briseur de guerre » est aussi celui qui entend se débarrasser de Pharaon et de ses armées (Ex 14), qui dit se venger, se présente comme jaloux, colérique ? Certes, il est important de replacer les récits dans leur contexte (à la suite de Thomas Römer). Et on peut alléguer une sorte de pédagogie divine, qui à partir de la violence inhérente à l'homme, cherche à le conduire à lui, par-delà toute violence. De plus, cette multiplicité de représentations interdit de figer Dieu d'un trait de plume, Dieu reste inaccessible. Mais il s'agit aussi pour A. Wénin de comprendre en quoi ces textes peuvent être encore parlants, malgré ou avec la violence qu'ils prêtent à Dieu. L'auteur en vient à mettre en perspective les principales représentations violentes de Dieu. Il élabore une typologie à partir de la violence comme expression de la justice de Dieu, salut des pauvres, scandale du lecteur, éducation d'Israël, y compris dans les descriptions de peine de mort et de sacrifices sanglants (p. 58). Ces images, toujours partielles, de Dieu sont à mettre en tension avec les images qui présentent l'aspect opposé de Dieu, le Dieu de paix. « Cette confrontation patiente mènera à la fois à discerner ce qui se dit de vrai dans l'image et à tempérer ce qui, en elle, relève de l'accessoire ou de l'humain trop humain » (p. 59).

Jean-Daniel Causse, psychanalyste, réfléchit sur « la violence archaïque et le paradoxe du sacrifice aux dieux obscurs » (p. 67-98) dans une perspective stimulante, alliant éthique et psychanalyse. Le premier temps rappelle comment la psychanalyse aborde la violence dans l'être humain. Le deuxième temps envisage la violence de Dieu dans son « rapport à une violence originaire présente au cœur de l'humanité » : alors que Dieu « symbolise » en créant, la violence humaine « désymbolise » et détruit. L'auteur s'appuie sur le récit de Jephté et du sacrifice de sa fille (Juges 11). Attribuer à Dieu un vouloir et un savoir entiers est une



porte ouverte à la violence. Au contraire, « il faut dessiner une limite qui fait de la volonté divine un lieu énigmatique que nul ne peut investir sans se perdre lui-même » (p. 90). Le troisième temps de l'étude réfléchit sur la jalousie divine, dans des passages significatifs de l'Écriture, comme « blessure narcissique dans le divin lui-même » (p. 97). Cette brèche permet justement la relation de langage et d'alliance.

Le troisième chapitre, « Violence des hommes, violence de Dieu. Regard sur quelques textes du Nouveau Testament » (p. 99-173) est dû à l'exégète protestant Élian Cuvillier. En des pages bien argumentées et éclairantes, l'auteur examine dans l'Apocalypse de Jean, les épîtres de Paul puis l'évangile de Matthieu comment la violence est traitée et quelle peut en être la portée théologique. « La Bonne Nouvelle que proclame Jésus recèle une dimension violente, conclut-il. Mais une violence bien particulière puisqu'il s'agit de celle qui s'attache à une lutte pour la Vie [...] que des liens mortifères veulent empêcher d'éclorre. La prédication de Jésus de Nazareth est un combat pour cette résurrection-là ».

Dans un dernier chapitre, conclusif, « La religion de l'amour : une résolution de la violence divine ? » (p. 175-207), Jean-Daniel Causse part du fait qu'il est vain d'opposer un Dieu violent de l'Ancien Testament à un Dieu d'amour du Nouveau Testament. Les évangiles ont pu prêter le flanc à des violences dans l'histoire. Et ainsi que Nietzsche l'a dénoncé, sous le masque d'un Dieu d'amour et sous le masque de la vertu, une violence divine et une violence humaine peuvent se cacher. La violence est « le symptôme de notre faiblesse et de notre propre incapacité à accueillir la vie » (p. 179). Pour Nietzsche, le faible, tenaillé par son impuissance et son ressentiment, opère alors un renversement des valeurs en décrétant noble et vertueux ce qui est vil, pour se créer un alibi face à une impuissance qui ne rêve en fait que de puissance. Le sermon sur la montagne est le modèle idéal des alibis. La crucifixion est vue par Nietzsche et Freud comme le paroxysme de la violence perverse : la dette est insolvable. En réponse, l'auteur montre alors que « le christianisme contient son propre antidote à la violence divine » (p. 193) en faisant entrer dans une logique du don, en détruisant l'image violente de la toute-puissance divine, en faisant apparaître la violence humaine à la croix (et non la violence d'un dieu sadique, qui donnerait une caution à la violence humaine), et en ouvrant le champ symbolique de la parole.

Le livre ne manquera pas de susciter une riche réflexion personnelle et communautaire sur des questions qui traversent les réalités auxquelles nous sommes confrontés quotidiennement. Couper court à la violence et faire de nécessité vertu, et non vice déguisé en vertu, n'est pas si répandu.

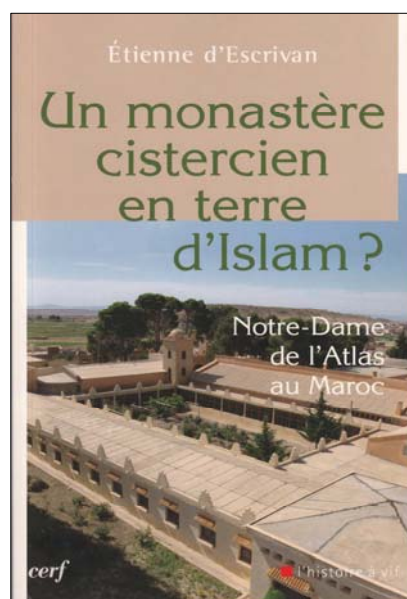
Marie-Hélène Robert

Étienne d'Escrivain, *Un monastère cistercien en terre d'islam ?* Notre-Dame de l'Atlas au Maroc. Préface de Mgr Vincent Landel. Collection « L'histoire à vif ». Paris, le Cerf, 2010, 265 p., 20 €.

L'auteur, Étienne d'Escrivain, prêtre du diocèse aux armées françaises, a écrit ce livre à la suite d'un séjour en clôture à Notre-Dame de l'Atlas, à Midelt, au Maroc. Le livre comprend cinq chapitres. Dans le premier, intitulé « Histoire de la présence chrétienne et cistercienne au Maghreb », l'auteur décrit d'abord brièvement l'expansion du christianisme en Afrique du Nord dès les débuts de l'Église et en cite ses grandes figures : Tertullien (150-220), Cyprien (200-258), Augustin (354-430). Puis il passe rapidement à cette autre présence d'Église avec les chrétiens d'Occident au XIX^e siècle. La présence cistercienne en Afrique du Nord et son histoire mouvementée sont commentées plus en détail : de Staoueli en Algérie au XIX^e siècle, à Toumliline au Maroc de 1952 à 1968, de Tibhirine en Algérie de 1938 à 1996 avec son annexe à Fès, à son regroupement à Fès et son déménagement à Midelt.

Les moines de Midelt se sont interrogés sur la possibilité de vivre la vie monastique dans un environnement où l'islam est omniprésent ; d'où la lecture suivie des *Constitutions* pour « vérifier si l'immersion dans le monde musulman rend inauthentique ou non une vie monastique chrétienne » (p. 66). Ceci fait l'objet du deuxième chapitre. Différents aspects de la vie cistercienne, selon les Constitutions de l'Ordre, et tout particulièrement ceux qui ont un impact en rapport avec la situation spécifique de Midelt, sont passés en revue. D'abord, le Patrimoine cistercien et ensuite le Monastère et ses différentes composantes : la communauté, la stabilité, la vie de prière, le silence et la séparation du monde, la pauvreté et la simplicité, le travail. En conclusion, les moines ont pu donner un sens soit religieux, soit spirituel, dans l'esprit de la loi, à toutes les rubriques qui ne pouvaient être observées à la lettre.

Le chapitre trois examine la place du Prieuré dans l'Église locale. En premier lieu, « le monachisme est une forme de vie chrétienne qui appartient au patrimoine de l'Église » (p. 104). D'ailleurs n'est-ce pas grâce à Augustin que l'Afrique du Nord est devenue « terre d'accueil du monachisme chrétien dès le début de l'ère chrétienne » ? En second lieu, les moines sont venus à l'appel de l'évêque qui « souhaitait un bel exemple de prière et de sainteté au double bénéfice du peuple musulman et de la communauté chrétienne » (p. 114). Les moines assument donc un rôle



indispensable de l'Église « au milieu d'un peuple dont les journées sont rythmées par la prière, régulière et habituellement communautaire » (p. 116). Ils deviennent ainsi l'icône, le symbole de la quête de Dieu au milieu de frères non-chrétiens. De plus, leur monastère est lieu de ressourcement qui permet aux chrétiens d'approfondir leur vocation de chrétiens vivant en milieu musulman.

Au chapitre suivant l'auteur nous présente plusieurs grandes personnalités qui ont consacré leur vie à la présence chrétienne en milieu musulman : Charles de Foucauld, le pionnier ; Louis Massignon, le penseur ; le père Peyriguère, le pasteur ; Christian de Chergé, moine à Tibhirine, et il conclut que la fidélité de la vie cistercienne à Midelt s'inscrit dans la lignée de cet héritage.

Le livre se termine sur la façon dont les moines comprennent leur vocation, leur mission en milieu musulman, comme étant basée sur les mystères de l'Incarnation, de la Visitation. Ils veulent vivre l'Église de la rencontre, thème cher à l'Église d'Afrique du Nord ; rencontre qui est source d'enrichissement mutuel et d'approfondissement de sa propre foi.

Le texte s'enrichit de nombreuses citations tirées de plusieurs ouvrages : *Sept vies pour Dieu et pour l'Algérie*, textes recueillis et présentés par Bruno Chenu ; *Le monastère Notre-Dame de l'Atlas au Maroc* de J.P. Flachaire ; des écrits de Christian de Chergé. Le livre est préfacé par Mgr Landel, archevêque de Rabat et se termine par une abondante bibliographie. *Un monastère cistercien en terre d'islam ?* intéressera tous ceux qui s'interrogent sur une possible inculturation de la vie monastique en milieu musulman et désirent approfondir certains aspects du dialogue interreligieux. Il est de plus un exemple précieux pour les chrétiens d'Occident de plus en plus confrontés à la présence de l'islam.

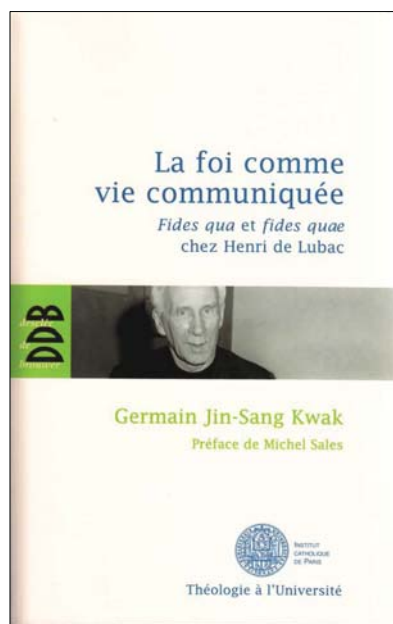
Marie-Renée Wyseur

Germain Jin-Sang Kwak, *La foi comme vie communiquée. Fides qua et fides quae* chez Henri de Lubac. Préface de Michel Sales. Collection « Théologie à l'Université », n°20. Paris, Desclée de Brouwer, 2011, 476 p., 36 €.

L'histoire du christianisme manifeste combien a toujours été difficile l'équilibre entre *fides qua* (disons l'engagement de foi) et *fides quae* (la doctrine). Peut-on dire que l'Église s'est souvent montrée plus soucieuse de la doctrine (orthodoxie, savoir son catéchisme...) que de l'engagement du cœur (donner sa foi à quelqu'un...) ? La question reste très actuelle. Certains *évangéliques* sembleraient chercher plus l'enthousiasme que l'approfondissement doctrinal. La question se pose aussi quand il s'agit d'accéder à la foi (situations catéchuménales). Faut-il tellement insister sur la connaissance exacte de la doctrine ?

Germain Jin-Sang Kwak, prêtre diocésain de Corée, professeur de théologie à l'Université Catholique de Suwon, a pensé que les travaux d'Henri de Lubac pourraient apporter des lumières à son Église d'origine sur ces questions. D'où sa thèse de doctorat à l'Institut Catholique de Paris, dont cette publication nous donne les deux premières parties. Dans l'œuvre immense du P. de Lubac, l'auteur retient les études qu'il reconnaît majeures sur ce thème.

Il accompagne ainsi notre lecture des écrits du théologien, depuis les premières publications des années 30, inspirées du P. Rousselot, jusqu'aux commentaires de la Constitution conciliaire sur la Révélation chrétienne, en passant par *Surnaturel* et *Catholicisme*. Reprendre pas à pas ce parcours historico-théologique dépasse les limites de cette recension. Certaines problématiques sont datées. Grâce au travail du P. de Lubac et de ses contemporains, l'apologétique, la compréhension du dogme chrétien... ne sont plus ce qu'elles étaient avant les années 50. Mais cette relecture peut éclairer nos questions d'aujourd'hui, bien au-delà de l'Église de Corée. Nous sont ainsi rappelés des points fondamentaux : « La vérité en matière religieuse doit se présenter en lien intime avec la vie ». « C'est le contenu de la Révélation qui détermine en fin de compte l'acte de foi ». « Foi et contenu ou objet de la foi sont intrinsèquement solidaires ». D'où le titre de l'ouvrage : *La foi comme vie communiquée*.



On comprend, tout en le regrettant, que l'éditeur n'ait pas reproduit la troisième partie de la thèse consacrée aux travaux du P. de Lubac sur le bouddhisme. Peut-on exprimer le souhait que l'ensemble de ce travail soit présenté dans un langage plus simple et donc plus accessible, sentant moins la thèse de doctorat ? Ce serait une aide considérable pour ceux qui travaillent à communiquer la foi, de façon que cette foi soit vraiment foi et foi en Jésus Christ.

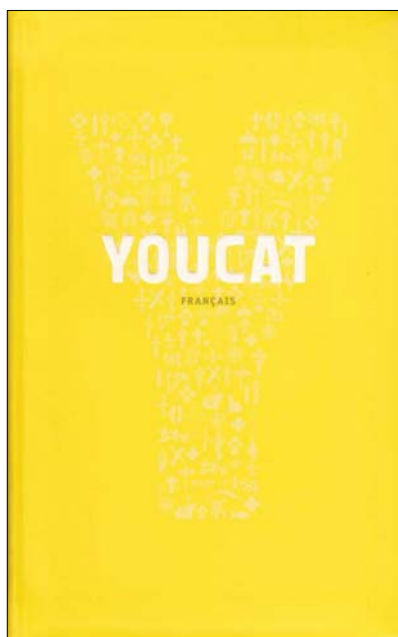
Il est bon de relever que la revue *Spiritus* est mentionnée en référence à diverses reprises.

Michel Courvoisier

Youcat-Français. Catéchisme de l'Église catholique pour les jeunes. Préface : lettre du pape Benoît XVI aux jeunes. Bayard, Fleurus-Mame, le Cerf, Paris, 2011, 301 p., 14 €.

Les maisons d'édition qui avaient reçu le mandat de réaliser la publication du catéchisme pour les jeunes annonçaient fin mai 2011 un

événement éditorial mondial : Youcat (*YOUTH CATEchism*). J'admets volontiers que l'ouvrage est un exploit éditorial : une présentation de l'essentiel de la foi catholique sous forme de 527 questions-réponses en plus de vingt langues différentes, mises en situation concrètes, iconographie contemporaine, définitions des concepts principaux, citations de l'Écriture sainte, des Pères de l'Église, d'auteurs importants, etc. N'oublions pas non plus la reliure de qualité, la couverture en plastique (lavable), etc. Bref, tout ce qu'il faut pour survivre, au moins pendant quelques années, à la manipulation de la part de jeunes en « pèlerinage ». Exploit éditorial rendu possible par la perspective de ventes massives et donc de revenus appréciables pour les maisons d'édition.



Les auteurs s'efforcent de présenter le contenu du catéchisme comme un exploit qui ne le cède en rien à celui réalisé par les éditeurs. Ils ont sollicité et obtenu l'appui du pape lui-même dans cet effort. S'il est normal que des auteurs fassent de la publicité pour leurs propres ouvrages, il faut toutefois éviter d'y aller trop fort... *Youcat* ne peut être présenté comme un miracle qui se rapproche de celui de la Pentecôte ! Il s'agit tout simplement d'une façon particulière de faire face à la grande diversité de cultures et de situations dans l'Église catholique. L'option fut de produire un résumé en un langage relativement simple du *Catéchisme de l'Église catholique*

(lui-même déjà un résumé !). La production d'un tel document a certes demandé un travail énorme, mais le résultat final n'en reste pas moins fort limité. *Youcat* présente effectivement un aperçu plus ou moins complet et très accessible de l'enseignement officiel de l'Église. Il peut donc être intéressant comme ouvrage de référence en ce qui concerne l'essentiel du contenu de la foi catholique. L'inconvénient principal, c'est que les auteurs ont tellement simplifié les notions et résumé les argumentations que certaines questions reçoivent une réponse certes concise, mais qui ne dit presque rien ou qui est devenue inintelligible.

Au lieu de parler d'un exploit, admettons qu'il s'agit d'une option spécifique face à la diversité, et qu'elle est fort limitée.

Eric Manhaeghe

Achevé d'imprimer par Corlet, S.A. – 14110 Condé-sur-Noireau
N° d'imprimeur : – dépôt légal : 2011 – imprimé en France
Commission Paritaire des Papiers de Presse. Certificat n° 1015 G 83668

SPIRITUS est une revue d'expériences et de recherches missionnaires. Elle se construit à partir des événements de la vie des communautés humaines et chrétiennes des divers continents. Elle rassemble, partage, et approfondit les questions suscitées par l'annonce du Royaume de Dieu aujourd'hui.



Revue trimestrielle fondée en 1959 par les Pères Spiritains
et gérée en commun par
12 Instituts Missionnaires

- Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)
- Société des Missions Africaines
- Missions étrangères de Paris
- Scheutistes
- Spiritains
- Société du Verbe Divin
- Missionnaires de N.D. d'Afrique (Sœurs Blanches)
- Franciscaines Missionnaires de Marie
- Notre Dame des Apôtres
- St Joseph de Cluny
- Spiritaines
- Oblats de Marie Immaculée

Spiritus est un instrument de libre recherche au service de la Mission. Les positions prises par les différents auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Directeur de la publication : Eric Manhaeghe

Directeur Adjoint : Bernard Keradec

Administrateur : Jean du Pouget

Secrétaire : Gérard Tronche

Comité de rédaction : Jean-Yves Chevalier, pb ; Yvon Crusson, sma ; Monique Duguey, fmm ; René Tabard, cssp ; Marthe Laisne, cssp ; Jean-François Meuriot, mep ; Marie Murat, sjc ; Marie Hélène Robert, nda ; Christian Tauchner, svd ; Marie-Renée Wyseur, smnda.

Conseil de rédaction : François Bousquet ; Ivone Gebara ; Dennis Gira ; Evelyn Monteiro ; Paulin Poucouta ; Helmut Renard ; Christian Salenson et les membres du Comité de rédaction.

Coordination du dossier : Bernard Keradec.

Périodicité : mars, juin, septembre, décembre.

Cum permissu superiorum/Reproduction interdite sans autorisation.

Prochain dossier :
Spiritualité de la Vie
N° 207 - juin 2012

TARIF DES ABONNEMENTS

Tout abonnement qui ne sera pas renouvelé fin juillet de l'année en cours sera automatiquement suspendu. Tout moyen de liaison et toute correspondance d'un abonné ou d'un intermédiaire payeur doivent indiquer impérativement le **numéro d'abonné** (de 1000 à 4500 pour les abonnés, de 5000 à 5999 pour les intermédiaires). Cf. «référence» sur les factures.

Tarifs :

Zone 1 : Europe - USA - Canada - Japon
Corée - Hong Kong - Singapour - Taiwan
Thaïlande - Australie - RSA... **38 € - US\$ 50 - Ca N\$ 50**

Zone 2 : Tous les autres pays **28 € - US\$ 37 - Ca N\$ 37**
L'affranchissement par avion est compris
Périodicité : mars, juin, septembre, décembre

C.C.P. : Revue Spiritus 16.507.10 F Paris

Évitez les chèques bancaires étrangers et faites usage d'un virement international :

IBAN : FR 18 2004 1000 0116 5071 0F02 053.

BIC : PSSTFRPPPAR

Au nom de : Association de la revue Spiritus.

VENTE AU NUMÉRO : 11 € LE CAHIER

Rédaction et administration de la revue

12 rue du P. Mazurie – 94550 Chevilly Larue

Tél. : 01 46 86 70 30

courriel de la rédaction : spiritus.redaction@wanadoo.fr

courriel du service abonnements : spiritus2@wanadoo.fr

N° de commission paritaire : 1015 G 83668